TOME I. N° 2 *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 15 AVRIL 1920

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

La Mort de Syveton

Le 4 novembre 1904, je me trouvais à la Chambre, dans la tribune des journalistes, guettant la chute du ministère. La séance se traînait en vains discours et, vers les cinq heures du soir, au moment où le plafond lumineux s'allumait, désespérant d'un incident décisif, je quittai le Palais-Bourbon et me rendis chez Mme de Loynes, avenue des Champs-Élysées. Il y avait là mon oncle Ernest Daudet, Paul Olagnier, l'avocat bien connu, fort intelligent, ardent et sympathique, Henry Houssaye, Vandal et Ernest Judet. Je n'étais pas assis depuis un quart d'heure que la sonnerie du téléphone retentissait. Un ami avertissait Lemaître — non encore arrivé — que Syveton venait de gifler le général André, au milieu d'un formidable tumulte, et qu'il était consigné au petit local. Olagnier et moi déclarâmes aussitôt que c'était admirable, parfait, qu'il n'y avait qu'à tresser une couronne à Syveton, briseur d'un cabinet infâme et libérateur du pays. Mon oncle, Houssaye et Vandal firent quelques réserves, tirées de l'âge du général André, — considération, à mon avis, secondaire.

Quant à Judet, il haussa ses vastes épaules, déclara que c'était « bsurde, bsurde, touckiadpluzimplitique » — tout ce qu'il y a de plus impolitique — et que la vie dans ces

conditions devenait impossible. Mme de Loynes, amie des initiatives audacieuses, rayonnait. Il en fut de même de Lemaître, quand il fut mis, dès son entrée, au courant. Chaque nouvel arrivant, avant même de savoir, exprimait une opinion différente, selon son humeur ou son caractère. Si bien que ma chère femme me prit à part et me dit :

— Si tu ne fais pas le tour de la presse nationaliste, dès ce soir, je sens que Syveton va être lâché par la moitié de nos amis. Ce serait un vrai malheur.

Je répliquai :

— Marthe, tu as raison, comme toujours. Attends-moi ou plutôt dînez sans moi. Allez au théâtre sans moi.

On jouait ce soir-là une pièce, ou une reprise, de mon cousin Maurice Donnay. Je pris un fiacre rapide, — les taxis ne fonctionnaient pas encore, — et en route pour *le Gaulois*, *la Libre Parole* et *le Soleil!*

Au *Gaulois*, Arthur Meyer avait l'air fâché d'un vieil israélite pour qui toute gifle, donnée ou reçue, équivaut à une menace personnelle. Teste, son tromblon hérissé à côté de lui, désapprouvait hautement un acte indigne de la majorité parlementaire et qui, selon lui, allait déchaîner de nouvelles persécutions. Mitchell riait sans se prononcer et citait des cas analogues sous la présidence de Dupin. Mes cris d'allégresse et d'enthousiasme, mes raisons ne trouvèrent aucun écho. A *la Libre Parole*, Drumont, à mon grand étonnement, trouvait que Syveton était allé trop loin :

— Mon bon ami, cette claque appliquée à un vieillard n'a après tout rien de reluisant. Un bon argument eût mieux valu.

— Mais, patron, quel argument serait plus fort que la publication des fiches?

— A ce sujet, je vous serais obligé de faire savoir à Lemaître que *la Libre Parole* entend n'être pas traitée moins bien que *l'Echo de Paris*, quant à la publication de ces fiches de délation. Le secrétaire de Simond a déjà fait des difficultés pour nous les communiquer, c'est intolérable.

Drumont était aisément soupçonneux et enclin à croire qu'on ne lui accordait pas son dû. Je le rassurai de mon mieux, mais ne pus obtenir de lui qu'il approuverait publiquement Syveton le lendemain matin. Néanmoins, il m'autorisa à dire toute ma pensée dans son journal, le surlendemain matin, qui était un dimanche, jour de mon article hebdomadaire. Je me rendis compte qu'il était déjà influencé

par Méry, jaloux de Syveton et tout-puissant sur l'esprit de notre commun patron. Au *Soleil*, on me déclara qu'on se réservait, afin d'agir de façon ou d'autre, selon que tourneraient les événements. En fin de compte, deux journalistes seulement, Maurras et celui qui écrit ici, félicitèrent carrément ce pauvre Syveton pour son acte héroïque. Le mot n'est pas trop fort. Quiconque connaît la Chambre, son atmosphère déprimante et avachissante, ses compromis et ses barrières morales, me comprendra.

Je revins avenue des Champs-Élysées consterné :

— Ça va mal. Ils ne marcheront pas. C'est tout juste si Drumont n'est pas fâché... Reste Rochefort.

— Il aime bien Syveton, déclara Lemaître. Il fera un article convenable.

Je ne me rappelle plus, d'ailleurs, ce que fut cet article du vieux Sagittaire, mais il ne m'a pas laissé le souvenir d'un éloge très chaud. Les gens âgés réprouvent en général la violence, même justifiée, même heureuse. Rochefort ne faisait point exception à la règle. Par bonheur, il avait auprès de lui la charmante Mme Henri Rochefort, la bravoure et la générosité même. Je me suis aperçu en cette circonstance, comme en bien d'autres, que les femmes, mêlées à la politique, ont souvent plus de courage politique que les hommes. Elles surmontent plus aisément cette inhibition devant l'audace que l'on appelle le respect humain.

Le surlendemain, nous rencontrions, dans la soirée, et dans la plus stricte intimité, le ménage Syveton, avenue des Champs-Élysées. Il y avait là Mme de Loynes, la fidèle et diligente Pauline B... qui administrait la maison avec un tact exquis, et pour laquelle il n'était point de secret, Lemaître, Gabriel Syveton, sa femme, ma femme et moi. Mme Syveton, dont il fut tant parlé à l'époque, était une belle et plantureuse belge, un « Rubens », comme l'on dit, avec des dents magnifiques, un fort accent et peu d'usages. Elle disait « fouir » pour fuir, profité-je avec, savez-vous, mais on ne remarquait en elle aucune trace de méchanceté, ni de ce que nous appelons, entre Français, de bonnes manières. Elle était là, dans le compotier mondain, pareille à un fruit mûr et magnifique, sans ver apparent. Quelque temps auparavant avait eu lieu, toujours chez Mme de Loynes, le dîner de fiançailles de Mlle Marguerite de Bruyn, que Mme Syveton avait eue d'un premier mariage, et qui

était la plus jolie, la plus vaporeuse et délicate jeune fille qu'il soit possible d'imaginer : un lis flexible, pur et long, trempé dans l'eau d'un regard bleu d'une indéfinissable douceur. Le fiancé, du nom de Ménard, était quelconque, absolument quelconque, un passant inoffensif, inodore et sans goût. Ce repas avait été mélancolique, comme s'il eût plané au-dessus de lui une mystérieuse menace. Nous remarquâmes le vaste blanc, l'étendue majeure qui paraissait séparer Syveton de sa belle-fille. Il ne lui adressait point la parole. Il évitait même de la regarder...

Lemaître leva la main et de sa voix d'or :

— Soyez fier de lui, madame, — il s'adressait à Mme Syveton, — la gifle qu'il a flanquée au misérable André épargnera peut-être des flots de sang.

— Mais fui, mais fui, répondit la belle personne, rassurée par notre opinion. Car il n'avait pas manqué de gens, depuis deux jours, pour lui répéter que son mari avait commis une folie et que sa carrière politique était fichue, bien mieux qu'il passerait en Haute-Cour.

Mme de Loynes mit sur l'épaule du héros ses doigts longs et délicats :

— Ami Syveton, vous avez la France avec vous. Ce journal vous est indispensable. Je joindrai mes efforts à ceux de Mme Lebaudy.

Je portais la santé de mon ancien condisciple, devenu mon compagnon d'armes, et j'aperçus, derrière son col raide, — sur lequel se pliait sa barbe élégamment taillée, — et son monocle, une émotion mal contenue. Visiblement il adorait sa femme, il l'admirait et il était surtout heureux d'être compris et loué devant elle. On parla de Mme Henri Rochefort, qui était accourue le féliciter dès la première minute, des télégrammes reçus de tous les coins de France, de l'attitude réservée de Drumont, — que je défendis de mon mieux, — de l'enthousiasme de Coppée.

— Je l'avais invité, dit Mme de Loynes, mais il a pris froid et garde la chambre. Vous irez le voir demain matin, monsieur Lemaître, et vous aussi, Marthe et Léon. Il est sensible aux petites attentions.

Je racontais ma visite au *Gaulois* et la désapprobation de Meyer :

— Homme dangereux, grommela Syveton.

— Dangereux, mais ridicule, ajouta Lemaître.

— Allons, conclut Mme de Loynes, il faut utiliser ce que nous avons. Je laverai la tête de Meyer.

— Madame, je ne retiens pas de son eau, après cette opération.

On rit. La belle Mme Syveton plus fort que nous tous. Syveton nous raconta qu'au *Figaro*, — demeuré dreyfusard, bien qu'antifichard, ce qui était contradictoire, — Calmette désapprouvait la gifle, mais l'excusait par l'infamie manifeste d'André et de ses collaborateurs.

— Ça, c'est l'écho du salon Waldeck. Calmette ne jure que par Waldeck... absolument, mon cher ami, absolument.

Je raillais ainsi l'innocente habitude qu'avait l'aimable, le bienveillant Calmette de ponctuer ses phrases de l'adverbe le plus intransigeant de notre langue. Cet arrangeur de difficultés, ce maître du relatif ne cessait de répéter « absolument ».

Après le dîner, Syveton m'emmena dans la salle de billard, où il y avait un assez mauvais tableau, représentant, dans un désert rouge, un sphinx verdâtre et la patte en avant. Les yeux du véritable chef de *la Patrie française* étincelaient :

— Je crois, dit-il, que cette affaire, en se développant, peut amener la chute de la République. C'est le seul moyen d'éviter l'invasion allemande, en la gagnant de vitesse par la reconstitution de notre armée. Beaucoup, dans les milieux militaires, le comprennent. Vous approchez Drumont. Marcherait-il, le cas échéant, avec nous?

— Drumont est un homme de génie, un grand visionnaire. Il a aimé l'action, il ne l'aime plus. Ne comptez donc pas du tout sur lui.

— Et Marchand?

— Marchand est républicain. Un jour où nous agitions la question du régime, il m'a déclaré, en propres termes, que si je tentais jamais quelque chose contre la République, il m'arrêterait et me coffrerait de ses propres mains.

Cette idée parut amuser Syveton. Il murmura entre ses dents : « Heureusement que tous ne pensent pas comme lui. » Puis avec une certaine solennité et d'un ton grave qui contrastait avec l'enjouement des phrases précédentes :

— Il est difficile de parler à fond ici. Les domestiques vont et viennent. C'est la même chose chez vous et chez moi. J'ai cependant besoin d'avoir une conversation très sérieuse avec vous. Convenons d'un rendez-vous, dans Paris.

— Parfait, où cela?

— Chez un médecin, un ami sûr, Duchastelet par exemple. Nous irons chacun de notre côté, à son jour de consultation, après l'avoir prévenu de notre visite. Il nous cédera son cabinet et ira faire un tour. C'est un très bon truc. Nous sommes dimanche ; voulez-vous de lundi en huit?

— Entendu.

J'étais intrigué et alléché. Je devinais que Syveton préparait quelque chose d'important, en dehors de Lemaître et Coppée et même de Dausset, que la gifle à André était un prélude, et qu'il désirait m'associer à ce quelque chose. J'avais confiance en son jugement et je me réservais, le cas échéant, d'aller consulter Maurras, que je considérais, dès cette époque, comme le guide majeur de notre génération, aussi intrépide et hardi que prévoyant et sage. Car il ne fallait pas jouer la chance du salut du pays sur un coup de dés.

Une quinzaine passa. Un beau matin, — j'habitais alors rue Saint-Simon, — je vis arriver Syveton, l'air sombre ; il s'assit en face de moi derrière ma table de travail, dans un grand fauteuil d'osier, où j'avais l'habitude de faire une sieste. Je lui demandai :

— Et ce procès?

— Ça marche. Il y a eu du tirage, car le gouvernement espérait, bien entendu, correctionnaliser l'affaire. Mais j'ai eu raison du juge d'instruction. Quant à André, il a été, comme vous pensez, au-dessous de tout. Vous avez vu que ma paire de claques lui avait fait l'effet d'une double détonation et qu'il avait songé : « On nous canarde de la tribune des journalistes... » Pour un ministre de la Guerre, c'est roide.

Il rit de son gros rire et reprit :

— Vous devez vous demander ce que devient notre affaire et le rendez-vous chez Duchastelet. Eh bien ! voilà : sans attacher aux menaces et avertissements anonymes plus d'importance qu'il ne convient, je dois vous avouer que la précision des renseignements qui me parviennent, de tous côtés, me laisse rêveur...

— Un attentat?... Contre vous?...

— Contre moi et contre les miens. Je ne sais. *La Patrie française*, comme toute ligue d'opposition qui se respecte, entretient une demi-douzaine de policiers. Ils m'assurent qu'il se trame quelque chose en ce moment, à l'Intérieur. Bref, remettons encore notre rencontre, voulez-vous?

Pendant qu'il me tenait ce langage, je lui trouvais la figure altérée et je me demandais s'il ne fabriquait pas, à la suite de tant d'émotions, un peu de neurasthénie. Je me permis de lui conseiller, comme remède aux menaces et avertissement, l'offensive, la divine offensive, qui libère l'esprit de ses tourments et dissocie l'adversaire ou l'ennemi au centre de sa préparation hostile, ou de sa conjuration. Mon proverbe favori est : « Celui-là t'en veut, saute dessus. »

A ma grande surprise, cet homme orgueilleux qui me considérait comme une mazette en politique, bien intentionnée certes, mais de second plan, m'écouta avec beaucoup d'attention et aussi d'affection. Il ne s'étendit pas davantage sur les périls entrevus par lui. Il convint que je n'avais pas tort et que la contre-attaque était la véritable formule du succès sur tous les terrains. Il me parla comme un vieil ami, avec une entière liberté. Il me confia que la maman Lebaudy lui avait remis l'avant-veille, sur le quai de Passy, dans la nuit noire, cinq cent mille francs en billets de banque, destinés à la fondation du fameux journal, que Mme de Loynes lui en promettait cent mille autres. Depuis la gifle à André, la popularité montait vers lui. Bref, après une demi-heure de causerie, il revint sur sa décision première et nous prîmes rendez-vous pour le surlendemain.

Mais, le lendemain, je reçus un petit bleu conçu à peu près ainsi : « Inutile de vous déranger, mon cher ami. Je crois devoir remettre, dans notre intérêt à tous deux, une fois de plus, notre rendez-vous. Excusez-moi, etc... » Sans doute ses craintes l'avaient-elles repris. Je montrai le billet à ma femme et lui dis : « Un de plus qui prend la maçonnerie au tragique ! Il y a un mois, notre ami un tel venait nous réveiller à une heure du matin pour nous avertir que les loges se préparaient à lui faire un mauvais parti. Ce brave Syveton déménagerait-il? Ce serait dommage. » Ma femme me fit remarquer une légère altération de l'écriture, normalement droite et ferme, de Syveton, et nous nous demandâmes s'il avait, dans sa compagne, un soutien aux heures graves, une critique sourde, ou un simple poids mort. J'opinais pour la troisième hypothèse : « Elle me fait toujours l'effet d'un Rubens, mais au milieu d'un déménagement... », puis, après quelque réflexion : « D'une copie de Rubens, plus exactement. »

La perspective du procès monstre qui allait mettre en présence le gifleur et le giflé, — démissionnaire d'ailleurs,

— faisait bruire, comme forêt sous l'orage, toutes les conversations parisiennes. Le commandant Cuignet était cité par la défense, bien entendu. Les audiences seraient formidables. On allait voir le troupeau des fichards en face de la véritable armée. Syveton, accaparé par la préparation de son affaire, ne venait pas avenue des Champs-Élysées et Lemaître lui-même n'avait de ses nouvelles qu'indirectement. Entre temps, André avait dû démissionner, comme il était facile de le prévoir, sous le ridicule et la honte et les crachats de tout un peuple. Le cabinet Combes se cramponnant, le ministre des fiches, de délation et de trahison fut remplacé par un agent de change, sans goût ni sauce, du nom de Berteaux, qui devait mourir accidentellement, quelques années plus tard, décapité par un aéroplane. On vendait, dans les rues, des jouets de carton, représentant une casserole d'où sortait, hydre monstrueuse, la triple tête de Combes, d'André et de Pelletan, représentant André sous ses gifles, représentant Syveton en paladin, terrassant le drapeau du mouchardage. Les passants faisaient du chahut devant le Grand-Orient, rue Cadet. C'étaient, comme disent les frères trois points, la pluie et même l'orage sur le Temple. On allait rechercher chez les libraires de vieux exemplaires du grand et classique ouvrage : *Les Sociétés secrètes et la Société*, de Deschamps et de Claudio Jannet, ainsi que le chef-d'œuvre de l'abbé Barruel : *Mémoires pour servir à l'histoire du Jacobinisme*. Drumont, grand clerc en la matière, utilisait ses fonds de tiroir concernant l'alliance judéo-maçonnique. Les vieilles dames désolées et prudentes se barricadaient le soir dans leur appartement et croyaient distinguer, derrière leurs armoires à glace, l'ombre de Vadecard, un carnet de notes à la main.

On racontait qu'auprès d'André se trouvait un mystérieux capitaine Humbert, Charles Humbert, intrigant et tonitruant, dont les uns prétendaient qu'il était favorable aux fiches, les autres qu'il leur était hostile. C'est ce même Charles Humbert qui, pendant la grande guerre, douze ans plus tard, étant sénateur de Verdun et vice-président de la commission de l'armée, devint directeur du *Journal*, fut compromis et inculpé dans l'affaire Lenoir-Desouches, passa devant le conseil de guerre et fut acquitté à la minorité de faveur.

Cependant, le procès de Syveton approchait. Il était fixé, — retenez cette date, — au vendredi 9 décembre 1904. *Une*

seule audience avait été prévue pour les débats devant le jury et les plaidoiries, bien que quarante-trois témoins eussent été cités, dont trente-deux par la défense. Celle-ci était assurée par Me Henri-Robert, avocat d'un magnifique talent, connu par son éloquence, son indépendance et son courage. Le ministère public devait être occupé par le procureur Bulot, magistrat assez ténébreux, à en croire quelques-uns, en tout cas fanatiquement gouvernemental, et qui détestait les nationalistes. Les journaux patriotes se demandaient par quelle inconcevable sottise le procureur Bulot s'imaginait boucler une affaire de cette importance en une journée. On n'y comprenait rien.

Le mercredi 7 décembre, nous allâmes, ma femme et moi, passer la soirée avenue des Champs-Élysées. Lemaître avait vu Syveton chez lui, une minute, dans l'après-midi et l'avait trouvé en très bonne forme, tout à fait confiant dans l'issue de son procès. Il répétait, en se frottant les mains : « Ça va être un fameux déballage ! » J'avais sollicité et obtenu une place, Mme de Loynes en avait une aussi, et nous nous demandions comment faire entrer ma femme, qui avait grande envie d'assister aux débats. On comptait sur une déposition écrasante du commandant Cuignet, qui n'a pas l'habitude de dissimuler sa pensée, et qui tenait son André, de haut en bas, par les oreilles, le col, les genoux et les pieds comme s'il eût eu quatre paires de bras. Syveton avait fait taper à la machine sa déclaration aux jurés, dont Lemaître nous donna lecture. C'était un beau morceau, saisissant et sobre, une de ces bombes qui peuvent, si elles éclatent bien, faire sauter un régime. Nous étions frémissants, nous rendant parfaitement compte que la République avait, cette fois, devant elle, un adversaire pour de bon. Sans doute allait-il lui demeurer cette suprême ressource, la Haute Cour, mais dans quelles conditions d'indignation publique !

Le jeudi 8 décembre, veille du procès, il faisait un temps grisâtre et froid, le temps du *Corbeau* d'Edgar Poe : « Ah ! que distinctement je m'en souviens... C'était dans le noir décembre. » Tout m'est resté présent, de cette fatale journée, le goût de l'air, la brume, la terrasse des Tuileries. En arrivant au boulevard, — je me rendais au *Gaulois*, situé 2, rue Drouot, — j'aperçus Gaston Jollivet, ce confrère charmant, loyal et brave qu'est Gaston Jollivet et, de loin, sa mine contractée me frappa. Il me saisit la main :

— Vous savez la nouvelle?

— Quelle nouvelle?

— Syveton est mort. On dit qu'il a été assassiné.

Je vis tourner, comme dans un cirque, les maisons de la rue Drouot. Je fis signe à une voiture, sautai dedans et me fis conduire avenue de Neuilly où habitait, près de la barrière, Syveton. En route, songeant à tout ce qui disparaissait avec ce héros civil, — l'espèce la plus rare, — je pleurai, je pleurai, je pleurai et cela me soulagea. J'avais repris mon assurance en arrivant à la maison diabolique et banale, domicile de notre malheureux ami. Il habitait, au premier étage, un appartement dont je ne remarquai rien, à cause des personnes, absurdes et tragiques, qui s'y pressaient en désordre. Je dis absurdes, vu leur désarroi et leur allure de fantômes hagards. Il y avait là un pauvre gars maigre, grisonnant, marqué de petite vérole, comme épouvanté, qui était Noilhan, le secrétaire de Syveton, avocat de son métier ; Charles Daniélou, homme de cœur, de la conscience la plus délicate, mais timide comme une jeune fille ; un conseiller municipal, très bon type, lui aussi, du nom de Bertrou, et des figures de rébus, de charades, inconnues de moi, fort absurdes. Une sorte de déménageur débile prenait et déplaçait des objets dans le salon ; c'était le commissaire de police. Comme je m'écriais : « Mais où est le corps? » il me répéta plusieurs fois : « Du calme, je vous en prie, monsieur, du calme », et continua à soupeser les flambeaux et les chaises. A ce moment parut Ménard, gendre de Syveton, décomposé, blanc comme un drap mortuaire, qui me glissa dans l'oreille : « Je vous en prie, monsieur Daudet, pas de scandale! Ce serait affreux, un scandale! » Comme il m'embêtait avec son haleine chaude et ses mains moites, je répétai plus haut : « Où est le cadavre de la victime? » Alors un inconnu, me prenant par le bras, ainsi que dans un cauchemar, — tout cela ressemblait à un rêve étrange, — me conduisit dans un bureau, où le corps de Syveton était encore étendu, ployé en deux, auprès d'un journal. Je remarquai une écorchure au front et l'expression farouche du visage, auquel on avait omis de fermer les yeux. Je repris à haute voix : « Nous te vengerons, Syveton! » Hélas! promesse vaine, nous ne l'avons nullement vengé et il n'est pas encore vengé au moment où j'écris, du moins sous la forme que j'imaginais alors. Ménard, de nouveau, intervint : « Oh! pas de scandale,

monsieur Daudet ! » Le commissaire ayant lâché ses flambeaux pour m'admonester lui aussi, je lui répliquai : « Vous, f...-moi la paix ! » On n'insista pas. Bertrou fit observer qu'il fallait coucher le cadavre, maintenant que la constatation était faite. Alors une bonne de Mme Syveton intervint et déclara, avec un accent belge inénarrable, qu' « il fallait mié attendé lé chuge. » Quel juge? On ne tint aucun compte de cette remarque et quelques amis présents soulevèrent la marionnette effrayante dont les regards accusateurs demeuraient toujours comme vivants. On aurait dit qu'il allait parler. Le transfert se fit sans encombre. Dans la chambre où l'on portait le malheureux se trouvait assise, tout de noir vêtue, Mme Syveton. Je n'avais certes contre elle aucune prévention, à ce moment-là, mais je fus frappé de ce fait qu'elle ne paraissait pas émue et que, malgré ses louables efforts pour pleurer, aucune larme ne montait à ses paupières arquées : « Quel malheur ! — répétait-elle, — quel malheur ! » comme elle aurait dit : « Je voudrais une tasse de thé. » Debout derrière elle, Noilhan répétait : « Quel malheur, quel affreux malheur ! » cependant que me parvenait comme le chuchotement apeuré de Ménard : « Pas de scandale, oh ! monsieur Daudet, pas de scandale ! »

Barrès entra, avec sa mine sérieuse, méfiante et tendue sous sa mèche noire. Nous nous serrâmes silencieusement la main. Il fit le tour de l'appartement, alla saluer l'étrange Mme Syveton, puis, au moment de sortir, me dit à voix basse : « Pas de doute, n'est-ce pas? » Je m'imaginai, à son accent, que l'hypothèse du suicide lui semblait plus vraisemblable que celle du crime. Car le plus bizarre est que personne n'envisageait l'hypothèse de l'accident, tant le dispositif le rendait invraisemblable. Malgré la remarquable perspicacité de Barrès, je continuais à croire davantage au crime et ce qui se passa ensuite ne fit que renforcer ma conviction. C'est une impression très pénible que d'avoir devant soi tous les éléments, encore chauds et frémissants, d'un pareil drame et de ne pouvoir en percer le mystère. Nous savions seulement que Syveton était mort entre midi et trois heures, moment plus favorable à un suicide qu'à un crime. Mais comment admettre qu'un pareil lutteur se fût tué la veille d'un procès qui devait le mener au Capitole ! Je m'informai, auprès des personnes présentes, de l'heure et de l'endroit de l'autopsie, dont on parlait dans tous les

coins. On me répondit : « Demain soir, dix heures, à la Morgue. » Les visiteurs, curieux, journalistes, commençaient à affluer. Je me retirai et dis à mes confrères de la presse, qui m'interrogeaient : « C'est un assassinat, vraisemblablement maçonnique. Le Grand-Orient s'est vengé du révélateur des fiches. » J'ai renoncé, depuis plusieurs années, et pour cause, à cette explication, mais (je raconte les choses comme elles sont) elle me paraissait à l'époque satisfaisante.

J'ai su, par la suite, que Vaugeois, notre cher et génial « frère loup » de *l'Action française*, à la perspicacité balzacienne, et Lucien Moreau, la meilleure tête de sa génération, prince de l'esprit pondéré et de la vision suraiguë, avaient été également abasourdis de l'insensibilité de Mme Syveton. Nous nous imaginions tous qu'elle adorait Syveton comme Syveton semblait l'adorer, et que ce ménage disparate était un excellent ménage. D'où notre stupeur. Maintenant chacun sait qu'il existe des êtres très en dedans, qui ont une extrême pudeur de leur émotion et qui la cachent d'autant plus jalousement qu'elle est plus intense. Il faut avouer que Mme Syveton cachait bien la sienne. Quant à l'absence de Mme Ménard, belle-fille de Syveton, en cette minute terrible, chacun l'attribuait à la fragilité de ses nerfs, et nul ne s'en étonnait. Je note cela, parce qu'après coup il est facile d'inventer bien des détails atroces ou noircissants.

Parcouru d'une multitude de pensées âpres, j'allai à pied de l'avenue de Neuilly (porte Maillot) à l'avenue des Champs-Élysées. Mme de Loynes était absente ainsi que Lemaître, — ils étaient allés chez Syveton, — mais ma femme était venue aux nouvelles et m'attendait, dans l'état d'angoisse que l'on devine. Je lui fis part de mon étonnement quant à Mme Syveton, à laquelle nous n'aurions pas supposé si peu de réaction, en face de la mort de son mari. Je lui répétai le mot de Barrès et nous entrâmes dans le labyrinthe des conjectures. Qui dit suicide dit drame familial. A cet instant, Mme de Loynes survint, suivie de Lemaître, tout pâle, et son premier mot fut : « Quelle horreur, mes pauvres enfants, quelle horreur ! » Elle jeta sa fourrure sur sa chaise et défit son chapeau, avec ce naturel, cette grâce, cette décision qu'elle mettait en tout. Comme nous, elle admirait Syveton. Elle mettait son espoir en lui pour une grande

réussite patriotique. Tout cela était fauché d'un seul coup.

— C'est un crime, n'est-ce pas?... dis-je à Lemaître.

— Mais certainement, Léon. Comment, à la veille de son procès, Gabriel Syveton se serait-il suicidé, et pourquoi, pourquoi?

— Vous ne lui connaissiez pas de vice?

— Aucun. Il aimait les femmes... comme nous tous. Il était ambitieux, ce qui est une garantie, laborieux, ce qui en est une autre. S'il avait eu quelque secret redoutable dans sa vie, il n'aurait pas giflé André. Il pensait bien que...

Un geste acheva la pensée. Lemaître reprit : «... et à la veille de son procès !... Non, il a été tué... Nous saurons qui l'a tué... »

Le vieux Jacques annonça : « M. Henri Houssaye, M. Arthur Meyer. » Houssaye venait d'apprendre la nouvelle. Il faisait « ah ! ah ! ah ! » en secouant sa barbe, car il aimait beaucoup Mme de Loynes et redoutait pour elle les émotions. Pour le reste, il se fichait de Syveton et de *la Patrie française* et ne s'intéressait qu'aux batailles de Napoléon Ier. Meyer avait sa mine de circonstance, avec quelque chose de sournoisement onctueux en plus, une lettre de faire-part tâchée de sirop. Il dirigeait sur Lemaître, Mme de Loynes et moi, ses yeux blancs bordés d'un jambon triste et son air signifiait : « *La Patrie française* est fichue. » Mais la maîtresse de maison déclara, après nous avoir fait à ma femme et à moi un petit signe, qu'elle était lasse et se retirait dans ses appartements. Nous simulâmes un départ en commun et revînmes quelques minutes après. Les coups de sonnette se succédaient, mais l'ordre était donné de répondre que Madame était trop fatiguée et ne pouvait recevoir personne. Nous demeurions là, atterrés, envisageant toutes les hypothèses, rassemblant nos remarques, mais en revenant toujours à cette coïncidence accusatrice du procès imminent et de la mort.

Quand un homme de l'importance de Syveton comparaît devant le jury, pour avoir souffleté un ministre, aucune diversion habile agressive n'est possible, de la part de l'avocat général, ni d'aucun témoin à charge, ni de quiconque. Cet homme eût-il violé et coupé en morceaux une petite fille, que ce forfait, évoqué par X... ou Y..., serait immédiatement écarté des débats par le président ou l'avocat général lui-même comme étranger à la cause. L'hypothèse

du suicide de Syveton, envisagé par lui comme la seule échappatoire possible à un scandale d'audience, se trouvait ainsi immédiatement exclue. Lemaître répéta que le malheureux garçon attendait impatiemment ce grand jour, qui devait le mettre au pinacle, car l'acquittement, vu l'état des esprits, était certain. Il allait cueillir enfin cette popularité, objet de son ambition, sur laquelle il voulait s'appuyer pour monter plus haut. Mme de Loynes rappela certaines plaintes proférées par lui dans les derniers temps, plaintes que Pauline B... se rappelait aussi, au sujet des somnolences qui l'envahissaient malgré lui : « Lui aurait-on versé un narcotique? » Mais qui, *on?* Mme Syveton ne le quittait pas depuis cinq jours. Elle surveillait même sa nourriture et son sommeil.

— On a trouvé sa pipe toute bourrée près de lui, dit Lemaître ; et un journal, un numéro de *l'Intransigeant*, lui coiffait la tête. Il y avait peut-être un poison dans la pipe.

— Mais qui aurait placé ce journal?

Je demandai, par acquit de conscience :

— N'avait-il pas d'ennuis d'argent, de ces dettes criardes dont le paiement, exigé tout à coup, fait entrevoir, à un grand nerveux, ou à un déprimé, l'abîme de son honneur et de sa réputation?

Mme de Loynes sourit douloureusement :

— Il savait bien, le pauvre ami, que j'aurais mis à sa disposition cent, deux cent mille francs tout de suite, s'il en avait eu besoin, pour n'importe quoi. Mme Lebaudy, pour le tirer d'affaire, lui aurait offert dans le même cas, de la main à la main, sans reçu et sans gage, un million. Nous l'avons toujours connu, en matière d'argent, la délicatesse même. N'est-ce pas, monsieur Lemaître?

Le président de *la Patrie française* leva les bras au ciel et les laissa retomber avec navrement. Cet esprit si délié, le premier critique de notre temps, savait le prix des hommes et que la perte de celui-là, en pleine jeunesse, en pleine énergie, était irréparable.

— Ceci me fait penser, ajouta Mme de Loynes, que la malheureuse Mme Syveton va être gênée. Ils n'ont pas de fortune. Il serait bon de lui venir en aide tout de suite. Je vais m'en occuper avec petit Michel.

« Petit Michel » n'était autre que l'avocat Michel Pelletier, familier de la maison, appelé ainsi par antiphrase, car

il était grand, robuste et rieur, avec une forte voix et une admirable dentition.

Le lendemain du drame, qui était un vendredi, je reçus la visite de Paul Bourget, atterré, mais curieux des moindres détails de cette triste aventure. Ce moraliste d'envergure est, à mon avis, le premier observateur de notre temps et sa perspicacité, dont il a donné tant de preuves, rejoint des détails, en apparence insignifiants ou secondaires, donne corps aux probabilités. Il induit en même temps qu'il déduit, ce qui a fait de lui, en science médicale ou policière, un diagnostiqueur de premier plan. Il aime à élucider les problèmes complexes et les situations mal définies. Il connaît l'homme mieux encore que la femme, dont les soubresauts le déconcertent. Il sait comment se forme et se développe le vice, comment il peut être repris et combattu par la vertu, ou inversement. Il a étudié les plis et replis des caractères, dans lesquels sont les sautes d'humeur et le secret des évolutions lentes. Un maître, je vous le dis, un grand maître et de la plus délicate bonté, comme ceux, fort rares, qui, comprenant presque tout, excusent presque tout... sauf la perversité féroce, ou la trahison.

— Crime maçonnique, dis-je à Bourget.

— Ne disons pas « la maçonnerie », reprit-il, c'est bien lointain. Disons plutôt « la police ». Pauvre cher Syveton ! Savez-vous que j'assistais à la séance où il gifla André?

— J'y assistais aussi, mais j'étais parti avant la gifle. Quelle impression avez-vous eue d'André?

— Une bête immonde (Bourget appuya sur le mot avec force), un animal lâche et féroce. Cette double claque a fait un bruit du diable, comme un double coup de battoir de blanchisseuse répercuté par l'eau. Ce fut une forte, belle, utile chose, dont on n'a pas semblé comprendre l'importance dans la presse nationaliste.

— Ne m'en parlez pas. J'en ai été malade. *Gaulois*, *Libre Parole*, *Echo de Paris*, tous nos journaux ont été écœurants.

Bourget ajusta son monocle :

— L'acte violent surprend toujours et est presque toujours désapprouvé ; que ce soit une bombe, une gifle, un coup de feu, une détermination quelconque, la hardiesse, en déplaçant quelque chose d'établi, irrite et rebute.

Nous réfléchîmes un moment en silence et il ajouta :

— Si c'est, comme je le pense, la police, internationale

ou française, — car il y a chez nous plusieurs polices rivales, vous ne l'ignorez pas, — qui a fait le coup, on ne saura rien, vous m'entendez, mon cher Léon, absolument rien.

Ce même jour, qui était un vendredi, j'arrivai à la Morgue à neuf heures du soir. Il y avait là Louis Dausset pour *la Patrie française*, le docteur Socquet, médecin légiste, gros bonhomme feutré, assez quelconque, le docteur Tolmer, médecin de la famille Syveton, énigmatique et accablé, le juif Boucard, ami d'enfance de mon cher cousin Georges Daudet et qui était venu danser à la maison, du vivant de mon père. C'est un petit homme de mouvements vifs, aux yeux aigus, inoffensivement armé d'une paire de favoris, fort honnête et loyal dans le privé, certes, mais aveuglément soumis aux ordres du pouvoir établi, quel que soit d'ailleurs ce pouvoir. La macabre opération commença. Le docteur Socquet plongea le couteau dans ce corps nu de Syveton, que j'avais vu plein de vie quelques heures auparavant, et qui gisait là, perdu, abandonné comme un cheval crevé au coin d'une borne. Cela parce qu'il avait voulu sauver son pays, parce qu'il avait agi, seul, contre un faisceau de forces adverses !

Je retenais mes larmes à l'aide de ma rage. Dausset s'approcha de moi et me prit la main, connaissant ma confiance en son jugement :

— Du courage, mon cher ami ! De quelques mots que vient de me dire le docteur Tolmer, je conjecture que nous ne savons pas tout.

Y avait-il donc un ou plusieurs drames derrière ce drame?.. Après qu'on eut prélevé les viscères et procédé à certaines analyses immédiates du sang, le docteur Socquet dit au juge Boucard qu'il y avait forte présomption d'empoisonnement par l'oxyde de carbone. C'était le permis d'inhumer. Je compris que tout le monde officiel avait grand hâte que ce corps et ce secret fussent en terre, enfouis et oubliés à jamais.

Qu'en un profond oubli,
Cet horrible secret demeure enseveli.

Léon Daudet.

Les Problèmes de l'Europe Orientale

Quand on arrive à Varsovie du fin fond de la Russie, après avoir traversé les montagnes du Caucase, les steppes sauvages du territoire de Stravropol, les espaces désolés du Donetz, puis l'Ukraine, *via* Golobï-Kowel, on éprouve l'impression de sortir de la barbarie pour mettre enfin le pied en pays civilisé. A peine débarqué, on est agréablement surpris par l'aspect européen de la ville. Les rues sont brillamment éclairées, les magasins achalandés d'une façon élégante, les cafés et les confiseries remplis d'un public aimable et insouciant. Partout la vie semble battre son plein sans qu'on se préoccupe autrement de ce qui se passe à une distance relativement peu considérable de la capitale polonaise. Toutefois, il ne faudrait pas se laisser tromper par cette apparence superficielle de gaîté. Il suffit de prêter l'oreille, dans un restaurant, aux conversations qui se tiennent autour des tables, où sont assis de nombreux officiers, pour se convaincre que la Pologne a recommencé la lutte ancestrale et glorieuse, qui lui a valu le nom de citadelle avancée de la civilisation sur les Marches orientales.

Quel que soit l'aspect aimable du public de Varsovie, il n'en est pas moins profondément affecté par les terribles événements qui se déroulent à proximité des frontières de Pologne. Il ne se passe pas de jour que le bruit du ressac de la tempête, déchaînée dans l'Est, n'arrive à ses oreilles

sous la forme d'incidents d'une horreur sans pareille : tantôt c'est la nouvelle de la mort d'un parent, écorché vif par les soldats de l'armée rouge ; une autre fois, la mort de toute une famille massacrée, femmes et enfants, par ces mêmes gardes rouges, enfin la description terrifiante d'une ville réduite systématiquement en cendres par ordre suprême de Moscou. Pour ne pas engendrer un malaise qui serait pourtant bien excusable, ces nouvelles sont transmises à voix basse d'une table à l'autre, souvent par des témoins oculaires, qui viennent de se sauver miraculeusement de « là-bas ». On me montre une femme en grand deuil : tout ce qui reste d'une famille de propriétaires, égorgée dans les environs de Jitomir. Le père a été empalé vif, les filles violées, puis brûlées. Une grande jeune fille, à l'air mélancolique, regarde distraitement par la fenêtre : elle est sortie seule vivante du sac de son château. Ses deux frères, les comtes P..., ont été pendus par une bande de paysans, à l'instigation du commissaire bolchevik de l'endroit. Un monsieur, qui paraît israélite, raconte en gesticulant le *pogrom* du bourg qu'il habitait. Plus de trois cents de ses coreligionnaires ont été « découpés », c'est-à-dire massacrés, et les troupes rouges continuent leur avance, semant la terreur sur leur passage.

N'étaient les êtres et les choses qui vous entourent, on se croirait revenu au temps des invasions tartares de Fougaï-Bei quand les chefs de « tchambouls » annonçaient au Grand-Seigneur : « *Seigneur, de par ton ordre, la ville de Berditcheff est effacée de la terre, sa population a été découpée par les soins de tes guerriers.* » On se souvient également des fameuses « guerres cosaques » qui, pendant tant d'années, ensanglantèrent les confins de la Pologne et toute l'Ukraine. Alors le jeune Cosaque, partant pour la guerre, entonnait dans la steppe le refrain de l'antique chanson :

Mon père est tué et ma mère est brûlée,
Ma belle fiancée vient d'être écartelée.
Je me sens le bras fort et le cœur indompté,
Lève-toi, mon sort, ton heure est arrivée.

Cependant l'orchestre, installé dans le restaurant sur une estrade, couvre par ses accords les conversations du public. Le violon chante, la cythare l'accompagne. Maintenant ils

entament la mélodie passionnée d'une douce romance russe : *Ne t'en va pas, reste avec moi, il fait si bon, si chaud près de toi.* On écoute, le silence s'est fait. Une belle jeune femme se presse tendrement contre un officier de lanciers, qui a encore la tête couverte d'un bandage.

Le contraste entre l'horreur des événements actuels et l'insouciance apparente du public serait frappant, même presque inexplicable, si on ne prenait en considération que la Pologne est le théâtre traditionnel des luttes sans merci que l'Orient barbare livra pendant des siècles à la civilisation occidentale. Les Polonais ne sont pas insouciants, ils ont simplement, par atavisme, l'habitude du danger.

La Pologne, placée en vedette sur les confins du monde civilisé, s'est toujours rendu compte du rôle que l'histoire lui avait attribué. Les malheurs dont elle fut la victime, son démembrement, le joug de l'étranger, même l'indifférence de l'Europe à ses souffrances, ne parvinrent jamais à lui enlever la conscience de sa responsabilité. La situation de la Pologne, sa population cultivée et en même temps belliqueuse, animée des sentiments du patriotisme le plus élevé, se prêtent d'une façon particulièrement avantageuse à la création d'une vaste base stratégique, sorte de grande place d'armes, dont l'influence se serait étendue par la suite aussi bien à l'ouest qu'à l'est. Au point de vue stratégique, elle serait, pour ainsi dire, le complément nécessaire de la ligne du Rhin. Mais cette conception de la « Pologne place d'armes » comporte avant tout la création d'une grande Pologne, qui étendrait son territoire depuis la Vistule jusqu'au Don et, surtout, qui pourrait disposer librement des rives de la mer Noire pour ses relations extérieures, particulièrement pour ses communications avec les nations occidentales. Malheureusement, cette façon d'envisager le rôle de la Pologne dépasse de beaucoup la qualité de misérable État-tampon que l'Entente a bien voulu lui attribuer.

Si l'Entente avait concentré ses efforts en Pologne, dès que l'accès de son territoire lui fut ouvert, si elle avait largement fourni aux Polonais le matériel de guerre, l'équipement et les produits de subsistance qu'ils réclamaient, si elle avait ouvert au trésor polonais les crédits indispensables à la formation d'une armée nombreuse, enfin si, au lieu d'accorder une importance exagérée aux entreprises des Judenitch, Koltchack, Denikine et autres, elle avait fondé

l'avenir sur une Pologne véritablement grande, assez puissante pour servir de pivot à la reconstitution de l'est de l'Europe, les petits États voisins de la Pologne seraient aujourd'hui plus modestes, plus enclins à se ranger sous les drapeaux de l'Entente pour marcher dans la direction indiquée par elle. Voilà de cela plus d'un an, j'eus l'occasion, pendant mon séjour à Varsovie, de remarquer que les chefs des missions alliées en Pologne ne se rendaient nullement compte des circonstances que je viens d'exposer. Bien au contraire, ils manifestaient leur étonnement d'apprendre que la Pologne « prétendait » former une armée d'un million d'hommes. Presque à la même époque, au début de l'année passée, j'adressais à ce même sujet un mémoire à M. Paderewski, alors président du Conseil. J'eus l'honneur de développer devant ce grand patriote, si affable et en même temps si éminent, la thèse que j'expose ci-dessous. Nous fûmes en principe tout de suite d'accord et c'est avec la plus insigne bienveillance que M. Paderewski accueillit mes arguments en faveur de la création d'une grande Pologne, grâce à l'union de l'Ukraine à la Pologne. Toutefois, il me fit observer que les puissances de l'Entente n'envisageaient pas cette question sous le même angle que moi, qu'elles accordaient encore une très grande confiance à la possibilité de la restauration d'une grande Russie une et indivisible, notamment aux entreprises du général Denikine; que par conséquent ma thèse aurait près d'eux peu de chance de succès, enfin qu'en tout cas elle était pour le moment prématurée. Je fis mon profit de ces observations si judicieuses, néanmoins je pris le parti de quitter Varsovie pour gagner Paris. Maintenant que plus d'une année nous sépare des faits que je viens de relater, je reproduis ici le mémoire que j'ai adressé à M. Paderewski à Varsovie, en me bornant à observer que les événements actuels semblent, malheureusement, ne lui donner que trop de réalité.

L'histoire approfondie de la Pologne et de l'Ukraine doit convaincre les plus incrédules de la communauté et de la réciprocité de leurs intérêts économiques et politiques, de sorte que les malheurs de l'une ont toujours entraîné les vicissitudes de l'autre.

La Pologne, privée de l'appoint des forces de l'Ukraine, est rapidement devenue une puissance de second ordre qui, finalement, a

été partagée par des États voisins plus importants. D'autre part, l'Ukraine ayant rompu le lien intellectuel qui la réunissait à la Pologne, est bientôt tombée sous le joug de la Moscovie, moins cultivée qu'elle, mais plus fortement organisée au point de vue politique. Que n'a-t-on pas dit sur le compte des causes des « guerres cosaques », sur la prétendue tyrannie des Polonais en Ukraine, sur les défauts de leur gouvernement, sur le fanatisme de leur clergé catholique, etc? Une légende extraordinaire s'est même formée à ce sujet, qui a été développée et émaillée de faits intentionnellement exagérés par des historiens aux gages de ceux qui avaient démembré et subjugué ces deux malheureuses nations. Sans vouloir prendre en considération les mœurs et les usages de ces temps reculés, Moscovites, Prussiens et Autrichiens s'évertuèrent à développer savamment la haine des Ukrainiens pour les Polonais. Il aurait cependant suffi de citer les plaintes de quelques colonels cosaques peu de temps après l'installation de la domination moscovite en Ukraine, pour prouver comment celle-ci était accueillie. « La domination du tsar est pour nous plus amère que les travaux égyptiens imposés aux Juifs par les Pharaons ! », disaient-ils. Les épithètes et les injures que les Ukrainiens prodiguaient plus tard à l'adresse de Catherine II sont trop grossières pour être relatées. Néanmoins, elles sont un nouveau symptôme de l'aversion que l'Ukraine ressentait à cette époque pour ses oppresseurs russes. Avec le temps, surtout grâce aux intrigues et aux machinations de l'administration tsariste, l'aversion des Ukrainiens pour les Moscovites a pris un caractère plus secret. Elle est devenue pour ainsi dire latente.

L'écroulement de l'empire russe, l'anarchie et la honte qui accompagnèrent sa chute ne tardèrent pas à réveiller cette aversion parmi certains Ukrainiens qui se souvenaient encore de l'histoire nationale. Cette étincelle suffit à faire éclater le mouvement qui se termina par la séparation de l'Ukraine et de la Russie. Ces événements, qui ont mis près de deux ans pour s'accomplir, sont trop connus pour être relatés ici. Bornons-nous donc à en tirer l'enseignement suivant : l'Ukraine, située entre la Pologne et la Moscovie, doit être russe ou polonaise.

Pendant les trois siècles environ que l'Ukraine a subi la domination russe, elle fut exploitée sans merci par la rapacité moscovite. C'est là que le tsarisme envoyait les pires représentants de son administration : tchninowniks convaincus de vols, magistrats accusés de

simonie, et policiers révoqués pour escroqueries, étaient spécialement destinés à l'Ukraine pour y procéder à la russification du pays. Ces quelques mots suffisent à indiquer que, dans son propre intérêt l'Ukraine doit redevenir une partie de la grande Pologne sous la forme d'un hetmanat, jouissant de certaines franchises, mais placé sous la protection de l'État polonais.

Le développement intellectuel et industriel de la Pologne a tout intérêt à bénéficier des matières premières de l'Ukraine qui, en retour, trouvera de grands avantages en recevant à bon marché les produits manufacturés de l'industrie polonaise. Cet échange rationnel et normal constituera la base de la communauté d'intérêts économiques et commerciaux des deux pays. D'autre part, la mer Noire, qui baigne les rives de l'Ukraine, sera pour les deux pays un précieux débouché vers le bassin de la Méditerranée. Ainsi pourra enfin se réaliser la voie directe entre la Pologne et Constantinople. Quelle splendide perspective pour une nation nouvellement reconstituée que d'unir la mer du Nord à la Méditerranée par une artère traversant son territoire d'une mer à l'autre, du nord au midi !

L'union de la Pologne et de l'Ukraine constituera, au point de vue politique, un État puissant, réel directeur du monde slave et porte-flambeau naturel de la culture latine en Orient.

La Pologne, pendant son histoire glorieuse, a été victime autant de sa situation géographique que des fautes de sa politique extérieure. Cette politique l'entraîna jadis continuellement vers l'Occident, alors qu'au contraire la supériorité de la culture polonaise lui ouvrait les portes de l'Orient. Ainsi, la Pologne étant l'avant-garde du monde latin dans l'est de l'Europe, laissa néanmoins grandir dans l'ombre le colosse moscovite qui devait la dévorer dans l'avenir. Si Jean Sobieski avait fait la conquête de la Moscovie au lieu de sauver Vienne, la Pologne aurait joué dans l'histoire du monde le rôle grandiose que la Russie n'a pas su remplir.

En ce moment, la nation polonaise se trouve à un tournant de son histoire tout aussi décisif que du temps de Sobieski. Il lui faut choisir entre la direction occidentale et l'expansion du côté de l'Orient. A l'Occident, la politique extérieure de la Pologne se heurte à la question de Gdansk (Dantzig), comportant la création d'un mince territoire polonais, menacé des deux côtés par l'Allemagne et la Russie. Au sud-ouest, elle rencontre les Tchèques, alliés probables des Ruthènes. Cette situation, extrêmement périlleuse, dicte elle-même

une solution, en ce sens que la politique étrangère de la Pologne actuelle doit abandonner au besoin ses traditions historiques, faire des concessions au nord-ouest et à l'ouest, pour développer son extension du côté de l'Orient, c'est-à-dire en Ukraine, et, s'il est possible, jusqu'au territoire des cosaques du Don. Cette manière d'agir lui octroierait rapidement un *modus vivendi* avec certains de ses voisins, au lieu de les avoir pour adversaires. La Pologne, ayant obtenu ce résultat, pourrait diriger la majeure partie de ses forces armées vers l'est contre les bolcheviks ukrainiens. Cette politique serait finalement accueillie par les puissances de l'Entente qui sont, en principe, opposées au bolchevisme aussi bien en Ukraine qu'en Moscovie.

En moins de deux ans, comme le faisait justement observer M. Paderewski, trois différentes Ukraines se sont succédé : celle de Skoropadski, qui fut vénale, germanophile et secrètement moscovite ; celle de Petlioura, éphémère et problématique ; enfin, l'Ukraine actuelle, ouvertement bolcheviste et anarchique. Trois changements aussi contradictoires, en moins de deux ans, doivent enfin prouver à l'Entente que l'Ukraine n'est pas encore mûre pour former une nation réelle, sans le concours de la tutelle d'un État civilisé. Dans ces conditions, et vu les circonstances, l'Entente choisira certainement la tutelle polonaise de préférence à celle de la Moscovie bolchevique. C'est donc dans cet ordre d'idées et sous ce point de vue que doit lui être présenté le projet de la réunion de l'Ukraine à la Pologne, sous forme d'un hetmanat jouissant de certaines franchises.

Il y a un danger qu'il faut écarter d'abord. Si la politique étrangère de la Pologne persiste à se laisser influencer par des traditions historiques funestes, elle recréera le péril russo-germanique qui fit jadis la perte de la Pologne. A l'est de l'Europe, aux portes de l'Asie, il n'y a pas de place pour deux grands États slaves de confessions et de cultures opposées. Aujourd'hui, le sort en est jeté : ce sera la Pologne catholique et latine qui prendra franchement son essor vers l'Ukraine ou ce sera la Russie schismatique qui, avec l'aide de l'Allemagne, absorbera tôt ou tard la Pologne une seconde fois. Pour éviter cette catastrophe, la Pologne doit définitivement remplacer, par son développement à l'est, l'influence de la Russie. La réalisation de ce problème comporte premièrement des éléments de préparation, secondement des facteurs d'exécution. La création du

parti catholique ukrainien en sera la base. Il servira de principal instrument de propagande et d'action :

1° Rome sera son siège théorique, Varsovie son centre d'activité. Il aura ses ramifications dans toutes les villes importantes de la Pologne et de l'Ukraine ;

2° Il devra absorber tous les catholiques résidant en Ukraine ou possédant simplement des intérêts dans ce pays, sans distinction d'origine, de classe ou d'état ;

3° Une simple déclaration personnelle suffira comme preuve, pourvu qu'elle soit confirmée par un membre compétent du parti. Plus le parti catholique ukrainien sera nombreux, plus son prestige sera efficace.

L'organisation détaillée du parti catholique ukrainien devra être achevée le plus rapidement possible, de façon à pouvoir lui permettre de plaider la cause de la réunion de l'Ukraine à la Pologne devant les représentants de l'Entente. Cette circonstance en détermine l'urgence absolue.

*
* *

On sera peut-être étonné de voir que je terminais le mémoire adressé à M. Paderewski par le projet de la formation d'un parti ukrainien catholique. Certaines personnes ne manqueront pas de trouver que nous commettons un anachronisme en introduisant au vingtième siècle des considérations d'ordre confessionnel dans la politique. Nous répondrons à ces observations que le niveau intellectuel de l'Orient en général, et de l'est de l'Europe en particulier, se rapproche beaucoup plus du moyen âge que de l'époque contemporaine, ensuite que les croyances des populations orthodoxes de la Russie ressemblent encore, sous bien des rapports, à l'idolâtrie des tribus primitives qui ne comporte pas de morale éducatrice. Dans ces conditions, il est indispensable, quand on touche à ces populations, de faire entrer en ligne de compte les moyens de créer l'éducation morale qui leur manque. Le problème en question est bien trop vaste pour qu'il soit possible d'en parler ici autrement qu'à titre d'indication. Néanmoins, on peut citer, en ce qui le concerne, l'opinion de Gambetta qui proclama en plein Parlement que l'anticléricalisme ne devait jamais servir d'article d'exportation.

L'immoralité ou plutôt l'amoralité des populations de la Russie orthodoxe a causé sa perte. C'est elle qui a permis à plus de cent millions d'hommes de se transformer, sans aucune résistance, du jour au lendemain, en un monstrueux amalgame de bandits, pour lesquels la force brutale représente la seule justice et le brigandage l'unique raison d'être. Si l'Église orthodoxe avait élaboré, comme l'Église catholique, une morale éducatrice à l'usage des populations qui professaient sa confession, si elle avait disposé, comme cette dernière, de congrégations enseignantes et pratiquantes, capables de moraliser et d'éduquer les masses incultes du peuple russe, celui-ci ne se serait pas laissé corrompre aussi facilement par les sophismes paradoxaux du bolchevisme. En tout cas, son égarement n'aurait été que partiel et passager.

Malheureusement, l'Église orthodoxe était et est restée une église strictement orientale qui met la foi aveugle et surtout la contemplation bien au-dessus des œuvres et des actes. Aux yeux de ses représentants, la méditation, la contemplation et surtout l'ascétisme suffisent amplement à octroyer la grâce, d'où le mépris du peuple russe pour les bonnes œuvres et son penchant prononcé pour un mysticisme malsain. Je dis malsain parce qu'il a donné généralement naissance à des schismes d'une moralité presque monstrueuse, comme par exemple les *Chlistis*, les *Scoptzis* et les *Bogoroditchis*, qui pratiquent la flagellation, la mutilation et surtout certains actes de dépravation sexuelle pour obtenir la grâce. Le lecteur serait abasourdi s'il pouvait seulement s'imaginer la folie érotique qui caractérise ces sectes. Entre parenthèses, le fameux Raspoutine était un chliste. Depuis l'origine des croyances, toutes les religions et toutes les Églises ont plus ou moins donné naissance à des schismes. Cependant les schismes de l'Église catholique ont différé absolument des schismes de l'Église orthodoxe, en ce sens que les premiers sont d'ordre rationnel (Luther, Calvin, etc.), alors que les seconds, ceux de l'Église orthodoxe, sont foncièrement antirationnels, immoraux et réactionnaires. Du reste, l'épithète de « vieux croyants », qu'on a généralement coutume de donner, en Russie, aux membres de ces schismes, en est la preuve.

Les populations de la Moscovie et de l'Ukraine sont encore trop primitives pour être moralisées au moyen de l'instruc-

tion laïque. Ce qu'il leur faut avant tout, c'est l'éducation morale, fondée sur un enseignement religieux approprié, ainsi que sur l'exemple des bonnes œuvres. Les congrégations de l'Église catholique sont pour ainsi dire tout indiquées pour remplir cette tâche. Voilà la raison qui m'a incité à mentionner dans mon mémoire le projet de la constitution du parti ukrainien catholique, qui aurait pour objet principal la propagande méthodique de la culture latine en Ukraine. Les populations de cette belle contrée, si riche sous tous les rapports, sont en ce moment singulièrement aptes à recevoir la bonne parole. La propagande dissolvante du bolchevisme, les vices de l'ignorance du clergé orthodoxe local ont presque complètement détruit le *credo* rudimentaire des Ukrainiens. De plus, une partie importante des habitants de l'Ukraine, d'origine plus ou moins polonaise, est déjà catholique.

Cette dernière circonstance fait de la Pologne le centre naturel de la propagande latine en Orient, complément nécessaire de l'action politique et militaire de la grande Pologne.

Dans un avenir très rapproché, ces deux facteurs formeraient le lien qui réunirait l'est de l'Europe aux pays occidentaux, par-dessus le monde germanique qui les sépare. Cette façon d'envisager le rôle de la grande Pologne n'aurait jamais dû échapper à l'attention des Alliés, n'étaient les influences pernicieuses qui menacent de réduire à néant les résultats de la victoire.

Prince Kotchoubey.

Le Temps et la Géologie

De même qu'il appartient aux astronomes, beaucoup plus qu'aux autres savants, de parler du mouvement et de l'espace, il sied aux géologues de parler du temps. Certes, aucune de ces trois notions fondamentales, espace, mouvement, temps, n'est, pour nous, parfaitement claire ; mais, de tous les humains, ce sont les astronomes qui ont le plus d'occasions de réfléchir aux deux premières et les géologues qui font le plus fréquent appel à la troisième. A eux donc d'en parler : non pas pour en dévoiler l'essence qui est, à vrai dire, inconnaissable, mais pour en faire sentir le mystère. Car c'est pour donner à l'homme le sens du mystère que la science est faite, et chaque savant est, en quelque manière, le révélateur d'un domaine mystérieux, encore que les arcanes profonds de ce domaine doivent lui demeurer à tout jamais interdits.

La notion d'espace ne peut être isolée des deux autres, et la notion de mouvement est également inséparable de la notion d'espace et de la notion de temps. Nous ne connaissons l'espace qu'en essayant de le mesurer ; c'est par le mouvement que nous faisons cette mesure ; et le temps et l'espace nous servent à mesurer le mouvement. Mais — et c'est en quoi la notion de temps diffère profondément des deux autres — nous pouvons définir le temps en dehors de l'espace et abstraction faite du mouvement ; nous pouvons nous élever jusqu'à la conception du temps absolu, au lieu que les expressions : espace absolu, mouvement absolu, sont

pour nous vides de sens. Le temps mesure la durée de tout ce qui est changeant ; *il ne suppose que le changement.* Pratiquement, pour nous, il s'évalue par le mouvement des astres. Mais il existerait encore quand il n'y aurait plus d'astres, ni même d'espace ; pourvu que quelque être existât qui ne fût pas immuable.

Considérons le monde physique qui nous entoure : l'état de ce monde, à un instant donné, est défini par rapport aux trois dimensions de l'espace. Il est donc, d'une façon générale, défini par rapport aux trois dimensions de l'espace et par rapport au temps. C'est dire que l'on pourrait, si de tels mots avaient un sens précis, regarder le temps comme une quatrième dimension de l'univers. Mais il y aurait, entre la quatrième dimension et les trois autres, une différence capitale : le déplacement sur la dimension temps ne se fait que dans un seul sens et avec une vitesse imposée et uniforme. On ne peut pas s'arrêter sur l'échelle du temps, ni diminuer sa vitesse, ni l'augmenter, ni revenir en arrière. Dieu lui-même, dans sa toute-puissance, ne peut pas faire que le passé n'ait pas été ce qu'il a été.

Cette image imparfaite du temps, quatrième dimension de l'univers, a cependant de quoi séduire un poète. Elle a, en effet, suscité un poème étrange, *The Time Machine, la Machine à explorer le temps*, de H. G. Wells. Vous souvenez-vous de la fantastique histoire? Un inventeur se présente, qui a construit une machine curieuse. Il l'enfourche, la met en marche : et le voilà parti, à une vertigineuse allure, dans le sens qu'il a choisi. Où se meut-il de la sorte? Est-ce dans l'espace? Point : il ne change pas de lieu, et la machine tourne sur place ; c'est *dans le temps* qu'il voyage. Oh ! l'effarante vision ! Il va dans le sens de la durée croissante. Sous les yeux du voyageur, les jours et les nuits se précipitent. Voici le lever du soleil, et tout de suite voici son coucher ; et, de nouveau, voici l'aube. Les soirs et les aubes se succèdent, à des intervalles de plus en plus rapprochés au fur et à mesure que la vitesse s'accélère. Un compteur de tours, que la machine porte, dénombre les jours, les mois, les ans, les siècles, les dizaines de siècles, les centaines de siècles. Le coureur fait ainsi plus de huit cent mille années ; alors il s'arrête, descend de machine et prend contact avec le monde qui l'environne. La terre n'a pas

changé, ni le ciel. Devant lui, la Tamise, et les collines de Londres. Mais la ville n'est plus. De nouvelles bâtisses, et de nouveaux êtres vivants où il reconnaît les descendants dégénérés des humains de jadis, ont remplacé les maisons et les hommes. Après quelques jours d'aventures pénibles, il ne songe plus qu'à repartir, à revenir en arrière, à rentrer *dans son temps*. Il retrouve sa machine, la remet en marche, en sens inverse ; et, de nouveau, dans un ordre renversé, les jours et les nuits se pressent, se bousculent, si vite, si peu distincts, que le point de départ est dépassé et que le coureur pénètre en pleines périodes géologiques. Le voici à des centaines de siècles *avant sa naissance*. Il met pied à terre. Le paysage est tout autre : une plage déserte, la mer ; aucune trace d'activité humaine, aucun homme. Mais, tout à coup, sur la plage, une bête apparaît et lentement s'approche, sorte de crabe horrible ; tellement horrible que l'explorateur, pris d'épouvante, s'enfuit. Comment s'enfuit-il? Dans l'espace? Non, en remontant sur son coursier de fer et en mettant *un mois d'intervalle* entre la bête et lui : c'est bien plus sûr. Et les péripéties se succèdent : jusqu'à ce qu'enfin, brisé de fatigue, il rentre *à son époque* et revienne voir ses amis, lesquels l'écoutent avec incrédulité d'abord, avec compassion bientôt, et, définitivement, le tiennent pour un fou. Peu de livres font autant penser, et à des choses aussi graves et aussi mystérieuses, que ce roman singulier.

Mais sortons de la fantaisie, et proposons-nous, tout simplement, de contempler le flux, l'écoulement, la *quantité fluente*, qui mesure la durée de tous les êtres muables, le temps en un mot. Pour cela, oublions que nous sommes, nous-mêmes, les sujets du temps ; et agrandissons notre vision, de façon à dépasser largement, immensément, indéfiniment, les limites de durée de notre propre vie. L'histoire de l'humanité va nous y aider d'abord ; puis, l'histoire de la Terre, c'est-à-dire la Géologie, contribuera, d'une façon bien autrement efficace, à cet agrandissement. Pareils au voyageur qui, du haut d'un promontoire, regarde un vaste fleuve et laisse aller sa pensée au cours des ondes entrechoquées et bruissantes, nous verrons devant nous le prodigieux écoulement des millénaires, nous prêterons l'oreille au murmure des périodes qui se hâtent vers le gouffre, au bruit lointain des multitudes vivantes qui passent et des choses inanimées qui croulent : nous comprendrons alors,

peut-être, que, comme dit l'Apôtre, « mille ans, devant Dieu, ne sont pas plus qu'un jour ».

*
* *

Cette année même, en Espagne, par une belle matinée de printemps, je visitais, près de Santander, la très vieille ville de Santillane et ensuite, tout à côté de cette ville, la caverne, hier encore ignorée, maintenant fameuse, d'Altamira. Histoire de l'Espagne et préhistoire se déroulaient ainsi devant mes yeux : et c'était une occasion incomparable de méditer sur la durée de l'humanité.

Santillane n'est plus aujourd'hui qu'un village ; au neuvième siècle, au dixième, et encore au dix-septième, elle était populeuse, puissante et riche. Imaginez, dans un vallon fertile, non loin de la mer, ce mélange de palais à demi ruinés et de chaumières, de misères et de splendeurs, qui donne tant de charme aux antiques cités d'Espagne. Une vaste collégiale, autrefois somptueuse, est devenue l'église paroissiale, trop grande, du pauvre hameau. Partout, le souvenir et les reliefs d'un passé grandiose dominent infiniment le présent, si mesquin. Partout l'œuvre du temps, destructive et démolisseuse, s'impose à l'attention et invite à la rêverie. Que de printemps, semblables à celui-ci, ont apporté dans ces jardins des fleurs toutes pareilles, et aussi éphémères, depuis l'époque des moines, des étudiants, des chevaliers ! La campagne paisible, les collines aux formes harmonieuses, et là-bas, dans le lointain du Sud, les hautes montagnes de la Cordillère cantabrique, ont réjoui les yeux des vivants d'autrefois, depuis si longtemps morts et en poussière, tout comme elles réjouissent nos yeux ; à côté des hommes qui passent si vite, ces choses de la terre paraissent vraiment éternelles. Mais ne nous attardons pas ; prenons un sentier qui gravit les pentes, entre des champs qu'enclosent des murs de pierres sèches. Voici l'entrée, fermée d'une grille, de la caverne d'Altamira. C'est une entrée basse, au pied d'un rocher qui perce la prairie. Guidés par un jeune paysan qui tient une lampe, pénétrons dans le réduit souterrain, succession de salles spacieuses, au plafond très bas, comprises entre deux bancs calcaires parallèles, l'un et l'autre faiblement inclinés sur l'horizon. La couche qui séparait les deux bancs, épaisse d'un peu moins

de deux mètres, a été en partie dissoute ; et c'est ce qui fait le vide de la caverne. Des hommes ont vécu dans ces chambres. On a trouvé sur le sol des débris de leur industrie, mêlés aux ossements des animaux domestiques et des bêtes sauvages ; et l'on sait, par l'étude des ossements et des débris, que l'époque où la caverne d'Altamira servait ainsi de refuge aux hommes est cette époque de froid rigoureux où les rennes sont descendus jusque dans le Midi de la France : l'âge du renne, disent les géologues. Sur le plafond des salles, que l'on touche aisément de la main, des peintures se déroulent, exécutées, au temps jadis, à la lueur mourante des brasiers ou à la clarté fuligineuse des torches, par de véritables artistes, citoyens de cette colonie souterraine : peintures à trois couleurs, noire, rouge et blanche, représentant des animaux, bisons, chevaux, bœufs, antilopes, souvent enchevêtrés, les uns au repos, les autres en mouvement, tous d'un dessin parfaitement juste, tous animés d'une vie intense. La netteté, la fraîcheur de ces peintures sont étonnantes : on dirait qu'elles datent d'hier. Et pourtant, que d'années enfuies depuis que les peintres, et les animaux qui leur ont servi de modèles, sont morts : depuis que les derniers habitants de la caverne ont mêlé leur poussière à la terre des champs voisins ! Dix ou douze mille ans, quinze mille peut-être, nous séparent des hommes d'Altamira : et tout indique aux préhistoriens que, à cette époque appelée par eux âge du renne, l'humanité était déjà vieille.

Nous sortons de l'antre, émus comme au sortir d'une humble et vieille « église au cintre surbaissé », l'esprit obsédé par le souvenir de cette société si différente de la nôtre et si lointaine, les yeux fixés sur cet « océan des âges », si large, nous semble-t-il, qui s'étend d'elle à nous. Les heures ont coulé pendant notre visite : le soleil est maintenant très haut dans le ciel ; ses rayons, versés à flots, font tressaillir la terre heureuse : l'herbe des prés se hâte de croître et la moisson de mûrir, car elles savent, mieux que nous, combien le temps est court pour tout être qui vit. Par delà les collines, dans un segment de l'horizon, la mer se montre, immobile. Quand, par les beaux jours d'été, les peintres d'Altamira venaient s'asseoir sur le gazon et se chauffer aux feux de l'astre vivificateur, ils avaient devant eux le même spectacle, le même absolument ; et, comme c'étaient des âmes

d'artistes, ils devaient, tout en jouissant de la beauté du monde, sentir profondément le contraste entre la brièveté de leur propre vie et l'apparente éternité des choses inanimées.

L'humanité vit sur la terre comme on voit, dans les campagnes quasi désertes de l'Afrique du Nord, la famille nomade vivre dans les ruines d'une cité romaine. Les enfants arabes jouent insoucieusement autour des colonnes brisées ; les femmes, pour façonner le foyer éphémère, ont rassemblé les pierres les plus belles, sans prendre garde aux inscriptions qui les couvrent ; les hommes dorment leur interminable sieste, pendant les heures accablantes du jour, à l'ombre des rares pans de mur qui sont restés debout.

Ainsi va la grande famille humaine au milieu des ruines innombrables qui constituent le visage actuel du monde. Elle n'est guère, dans son ensemble, moins insoucieuse que la famille arabe. Elle ne se demande point ce qu'était autrefois, ce que sera bientôt, le cadre de choses inanimées où présentement s'écoule sa vie. Elle croit que le soleil et les étoiles, la terre et les mers, les fleuves et les lacs, les monts et les plaines, ont toujours été pareils. Elle n'a jamais manqué de poètes qui, pour bercer ses tristesses et pour la consoler de mourir, aient chanté l'éternité de la nature :

Quand tout change pour toi, la nature est la même
Et le même soleil se lève sur tes jours.

Mais non, ô humanité qui passes, rien, hormis Dieu, n'est éternel ; et l'univers qui t'entoure passe aussi bien que toi. Sois attentive, écoute et regarde : tu vas entendre les choses inanimées s'effriter et s'écrouler ; tu vas les voir vieillir, s'effacer, disparaître, tout comme les créatures vivantes. Le monde est plein de ruines ; le monde est fait de ruines. Mais combien l'échelle de la durée est différente pour lui et pour toi !

*
* *

Parmi les belles et grandes choses de la Terre, ce sont les montagnes, peut-être, les nobles et puissantes montagnes, qui parlent le plus éloquemment aux hommes de stabilité, d'immutabilité, de pérennité. Avez-vous fait quelquefois cette

expérience : l'ascension d'une montagne qui vous est familière, dix ans, ou vingt ans après le jour où vous y êtes monté pour la première fois? Cela m'est arrivé souvent, dans mon existence vagabonde de géologue ; et, à chacun de ces retours, j'ai eu, tout d'abord, la sensation profonde et violente de l'immense durée des monts par rapport à nous. L'ascension commence à la façon d'une fête : c'est, dirait-on, un pèlerinage vers un temple où l'on est sûr de retrouver d'heureux souvenirs, où l'on sait que l'on va revivre une journée de jeunesse ; et ce temple paraît indestructible. Dans la fraîcheur du matin, on se hâte vers la cime, par d'étroits sentiers qui n'ont guère changé, puis par des pâturages à l'herbe rase ou des pentes de pierres roulantes qui sont restés les mêmes, enfin par des rocs plus ou moins escarpés, des champs de neige, des couloirs, des arêtes dressées entre deux gouffres. Plus on avance, et mieux l'on reconnaît les détails de l'escalade. Les mêmes difficultés se présentent aux mêmes endroits ; dans le rocher, les prises, pour les mains et pour les pieds, n'ont pas varié et, l'une après l'autre, on les retrouve toutes ; les couloirs ont gardé leur aspect, débonnaire ou vertigineux ; et, sur l'arête terminale, voici les mêmes pierres, gardiennes du sommet, qui nous attendent et que nous sommes tentés de saluer comme des amis. Nous touchons le but. Combien le vieux sommet a peu souffert des injures du temps ! Combien il nous paraît intact ! Reposons-nous, comme autrefois. En vérité, rien ne s'est passé, rien n'a coulé, semble-t-il, qu'un peu de vent sur le mont solitaire, qu'un peu d'eau là-bas, au fond des vallées pleines d'ombre.

Mais pendant que nous songeons ainsi, un bruit soudain monte du gouffre. C'est une pierre qui tombe : nous l'entendons rouler, bondir, se fracasser sur les pentes. Une autre la suit ; une autre encore : et maintenant, c'est toute une avalanche qui croule, non loin de nous, avec un grondement de tonnerre. Nous pensons à cette parole de Heim, le géologue suisse : « Si toutes les pierres qui tombent des Alpes tombaient au même endroit, cela ferait une avalanche qui ne cesserait ni jour ni nuit. » Et, dans l'heure qui paraît subitement plus tardive, sous la morsure plus âpre du vent qui a brusquement fraîchi, nous avons la révélation d'une détresse à laquelle nous ne pensions guère, la détresse de la montagne vieillissante, insultée par les météores et deve-

nant peu à peu la proie de l'érosion. Les couloirs qui s'ouvrent sous nos pieds, les ravins où nous allons descendre, nous apparaissent maintenant comme des plaies béantes au flanc du mont désolé : et ces plaies ne se fermeront jamais. La course s'achève dans la tristesse de la nuit qui vient, de la fatigue que l'on sent plus grande qu'à pareil jour il y a dix ans, dans la constatation, désormais très claire, de la brièveté de toute chose.

La détresse de la montagne, la vieillesse et la ruine de la montagne ! Si nous essayons de préciser ces mots, et de les comparer à ce qu'ils veulent dire quand nous nous les appliquons à nous-mêmes, nous ne trouvons pas de commune mesure. Il est certain que, dans l'espace d'une vie d'homme, les atteintes de l'érosion, sur la montagne, sont à peu près imperceptibles. Cent ans ne sont rien, pour un sommet des Alpes ; et les alpinistes qui graviront la Meije et le Cervin dans un siècle en trouveront les cimes, vraisemblablement, dans l'état où les ont trouvées les grimpeurs du dernier été. Quelques pierres manqueront aux arêtes ; quelques aiguilles, frappées de la foudre, auront croulé ; quelques pans de muraille, disloqués par les alternatives de la brûlure solaire et du froid nocturne, se seront abattus ; et chacun des rocs demeurés stables aura perdu quelque chose de sa substance, aura émoussé ses angles sous l'action corrosive du vent et de la pluie, sous l'influence dissolvante de la neige en fusion. Mais le changement sera presque insensible ; le visage du mont paraîtra encore jeune et donnera, aux hommes qui nous auront remplacés sur la terre, la même impression de santé et de force. Si nous pouvions revenir dans mille ans, trouverions-nous les Alpes changées? Non, sans doute : du moins les changements perceptibles à notre vue se réduiraient-ils à des transformations locales, éboulements de falaises, naissance de nouveaux ravins, élargissement des anciennes blessures, progression des alluvions torrentielles au fond des vallées. Les quelques milliers d'années avec lesquels nous mesurons l'histoire, les quelques centaines de siècles avec lesquelles les préhistoriens essayent de mesurer la durée du genre humain, sont manifestement insuffisants quand il s'agit d'évaluer la durée de la montagne.

Pourtant ces Alpes superbes, que l'érosion ronge sans cesse et qu'aucune force ne répare, sont promises à une destruction irrémédiable. Regardées d'un peu près, toutes les

montagnes sont des ruines. Plus elles sont hautes, plus elles sont exposées aux attaques des intempéries. Souvent, de très âpres cimes qui semblent menacer le ciel sont lézardées de la base au faîte, et l'on a l'impression que le moindre tremblement de terre les ferait crouler ; d'autres, majestueuses encore d'aspect, mais effondrées déjà, sont des amas de débris ; toutes sont condamnées à se ravaler peu à peu, d'abord au niveau des monts d'altitude secondaire, puis au niveau des collines, jusqu'à ce qu'enfin leur souvenir même s'efface, pareil à celui de la vague fugitive qui a accidenté, pendant quelques minutes, la plaine mobile de l'Océan. Elles paraissent éternelles, mais leur éternité est trompeuse ; stables, mais leur force est fragile : elles nous font illusion, parce que nous passons plus vite qu'elles, parce que l'humanité passe plus vite qu'elles ; leur pérennité apparente n'est faite que de l'effrayante brièveté de notre propre vie.

Examinons-les de plus près encore ; aidons-nous, pour les étudier, de toutes les ressources de la Géologie : nous allons observer des choses confondantes. Ces montagnes, appelées à disparaître, sont elles-mêmes formées, en grande partie, de matériaux arrachés à d'anciens reliefs qui ont totalement disparu. Ce sont des ruines de ruines, comme les temples ou les palais à demi détruits où l'on retrouve, mêlés à des matériaux qui n'ont servi qu'une fois, des fûts de colonnes, des chapiteaux, des pierres taillées et sculptées qui proviennent de constructions beaucoup plus anciennes. Par exemple, dans la montagne que nous explorons, nous constatons que les murailles rocheuses, lentement rongées par nos hivers, sont un empilement de couches d'origine marine, caractérisées par des organismes fossiles qui n'ont pu vivre que dans la mer. La mer s'est donc étendue, autrefois, à une époque prodigieusement lointaine, sur l'emplacement de ce qui est aujourd'hui un pays de montagnes : les couches que nous voyons, et qui ont été soulevées jusqu'ici, à plus de mille mètres d'altitude, se sont formées au fond de la mer, à une grande distance du rivage. Où est cette mer? Comment s'est effacé ce rivage? Et les matières minérales, sables et argiles, qui se déposaient ainsi, sous les eaux, mélangées aux débris des animaux marins, d'où venaient-elles? Quel fleuve les avait apportées jusqu'à son estuaire? Ce fleuve, si oublié aujourd'hui, et dont nous ne savons absolument rien que son existence, où prenait-il sa source? dans quelles autres montagnes,

jadis sourcilleuses et maintenant abolies? Est-il donc vrai, comme le disent les géologues, que la répartition des mers et des terres change incessamment à la surface du globe? Est-il donc vrai que les rivages se déplacent, que les montagnes naissent et meurent? Mais alors, si tout cela est vrai, quelle formidable durée suppose la Géologie!

Commençons par la mort des montagnes. Elle a beau être lente, elle est un dénouement inéluctable. La preuve, c'est que beaucoup sont mortes déjà, qui se dressaient autrefois jusqu'aux nues et qui auraient paru immortelles et invincibles, s'il s'était trouvé, alors, des yeux humains pour les admirer. Elles ont croulé graduellement, au fur et à mesure que passaient les siècles; leurs rocs se sont dispersés et sont devenus les alluvions des vallées, la poussière des plaines, les galets et le sable des plages marines, les vases des fonds océaniques, les sels minéraux dissous dans l'eau des mers et repris par les multiples transformations et élaborations de la Vie. Et parfois l'écroulement a été si complet, la dispersion poussée si loin, qu'il ne reste plus, à la surface de la terre, aucune trace de l'orgueilleux édifice. La mer est revenue sur l'emplacement de l'ancienne chaîne; et, comme pour sceller d'une pierre tombale sa définitive sépulture, elle a laissé se construire de puissantes assises de sédiments, lourd manteau d'oubli, sur les monts disparus. C'est l'œuvre difficile et patiente des géologues d'exhumer ces vieilles montagnes, de reconstituer les chaînes démolies et de raconter leur histoire. Le guide, dans une telle œuvre de restauration, est l'observation des discordances entre les strates superposées des terrains sédimentaires. Du système des assises plissées, contournées, disloquées, souvent refoulées les unes sur les autres, qui constitue l'ossature d'un pays de montagnes, au système des assises régulières qui se sont déposées, horizontalement, sur ce pays bouleversé, le contraste est grand, la confusion n'est pas possible. Dans le Nord de la France, par exemple, on voit les couches du Crétacé, demeurées presque horizontales, former manteau au-dessus du terrain houiller. Les couches houillères, révélées par les travaux de mines, sont ployées énergiquement, parfois même renversées : leurs plissements, leurs renversements, leurs charriages, sont identiques à ceux que nous observons au grand jour dans les terrains des Alpes et attestent, par conséquent, qu'il y a eu jadis une chaîne de montagnes,

analogue aux Alpes, dont ce Houiller du Nord de la France était l'un des éléments. Et puisque, sur le Houiller plissé, le Crétacé s'étend à la façon d'un manteau presque horizontal, c'est que la chaîne en question, la chaîne houillère, était entièrement détruite et même absolument rasée lorsque, dans la mer conquérante, dont le retour graduel avait parachevé ce nivellement, la lente pluie des sédiments crétacés s'est mise à choir.

Par l'observation de semblables discordances, et en utilisant, ici les travaux souterrains des mines, ailleurs les coupes naturelles qu'offrent les vallées profondes et les gorges aux parois escarpées, les géologues ont retrouvé, dans le passé de la planète, les traces indubitables, non pas d'une seule ancienne chaîne, antérieure à la chaîne alpine, mais de plusieurs chaînes successives, d'âges très différents. Oui, plusieurs fois, sur la face terrestre, de grandes rides sont apparues, comparables à celles que nous verrions aujourd'hui accidenter le visage de la Terre, si nous pouvions regarder ce visage d'un point situé en dehors de lui, d'un point de la Lune, par exemple ; de grandes rides comparables aux Alpes, au Caucase, à l'Himalaya, aux montagnes Rocheuses, aux Andes : et ces rides se sont effacées, lentement mais sûrement rongées par l'érosion toute-puissante. Bien longtemps avant que s'ébauchassent les premiers linéaments des Alpes, il y avait une chaîne, majestueuse et magnifique, qui faisait, dans l'hémisphère boréal, comme une ceinture au globe : c'était avant le début de la grande division des temps géologiques que l'on a appelée l'ère secondaire. Cette chaîne, que Marcel Bertrand nommait chaîne hercynienne, qu'Eduard Suess désignait sous le nom d'Altaïdes, comprenait les montagnes houillères du Nord de la France dont je parlais il n'y a qu'un instant ; elle comprenait aussi les montagnes, encore reconnaissables, mais combien usées ! de la Bretagne et du Massif central français : sa largeur, en France, n'était pas inférieure à 600 kilomètres. Avant elle, il y avait eu, vers la fin de la période silurienne, une autre chaîne, que nous appelons calédonienne, dont les ruines s'observent en Écosse, en Scandinavie, dans les Provinces maritimes du Canada. D'autres sont beaucoup plus vieilles encore, antérieures aux temps cambriens et d'une antiquité à donner le vertige : leur histoire est, naturellement, d'autant plus difficile à écrire, d'autant plus incer-

taine et vague, qu'elles appartiennent à un plus lointain passé. La naissance et la mort de chacune de ces chaînes sont des phénomènes d'importance capitale dans la succession des événements géologiques. Elles délimitent une série de chapitres de la Géologie, et Marcel Bertrand se demandait si cette série de chapitres ne correspondrait pas, d'une certaine façon, à la suite symbolique des jours de la Genèse : question hardie et émouvante, à laquelle personne n'a encore répondu.

J'ai dit « la naissance et la mort ». Car les géologues ne nous apprennent pas seulement que les montagnes meurent, et comment elles meurent. Ils nous les montrent aussi prenant naissance, se formant, à la surface de la Terre, comme des rides à la surface d'une eau tranquille : et ce n'est pas une ride unique qui va constituer une chaîne de montagnes, c'est tout un système de rides, simultanées ou successives, à peu près parallèles, vagues de pierre surgissant, ici du sein des plaines continentales, ailleurs du fond même des mers, poussées dans le même sens par un effort tangentiel irrésistible, et, telles les vagues marines qui montent à l'assaut d'une côte, déferlant, l'une après l'autre, sur l'obstacle impénétrable et inébranlable que leur oppose le bord d'une région désormais fixée. On a cru longtemps, et il semblait naturel de croire, qu'un pareil phénomène de ridement et de plissement était un épisode brusque, une sorte de cataclysme. On sait aujourd'hui qu'il n'en a pas été ainsi. La formation d'une grande chaîne de montagnes n'est pas moins lente que sa destruction : elle embrasse plusieurs de ces énormes intervalles de la durée que l'on a appelés périodes géologiques ; elle procède par ébauches successives, ordonnées suivant un plan d'ensemble et réglées par des lois ; plan et lois échappent jusqu'ici à nos calculs, mais on les sent déterminés par une Mécanique rigoureuse et inflexible. Peut-être, dans ce lent processus qui tend au resserrement et à l'écrasement de toute une longue et large zone de la surface terrestre, peut-être y a-t-il, de loin en loin, de brusques accélérations, résultant de soudaines ruptures d'équilibre. Mais il importe de remarquer qu'en géologie les mots *lent* et *brusque* n'ont pas de signification précise ; ils indiquent simplement des vitesses disproportionnées du flux qui mesure la durée. Dans la formation des Alpes, par exemple, qui a embrassé plusieurs périodes géo-

logiques et qui est donc un enchaînement de péripéties d'une longueur inimaginable, il est intervenu, presque certainement, des épisodes rapides, que, par contraste, nous sommes tentés d'appeler brusques et qui nous paraissent avoir des allures de catastrophes : tel de ces épisodes a peut-être duré ce qu'aura, au total, duré l'humanité ; tel autre, plus rapide encore et qui nous semble un éclair, aura tenu dans l'intervalle de temps qui contient une vie humaine. Ce sont là scènes fugitives, jouées d'emportement, dans un drame énorme, monotone et interminable.

Mais alors, si, constamment, des systèmes de montagnes naissent ou meurent ; si les sédiments, qui s'accumulent aujourd'hui au fond d'une mer, seront plissés demain, et ensuite soulevés au-dessus des eaux et façonnés en monts orgueilleux ; si, pour fournir d'autres sédiments qui s'entasseront dans les abîmes d'une mer nouvelle et prépareront les matériaux d'une chaîne future, tout un pays continental, sommets et vallées, rocs et plaines, est incessamment rongé par l'érosion ; s'il en est réellement ainsi, le visage entier de la planète doit continuellement se modifier, et ce que nous appelons la géographie physique n'est plus qu'un état transitoire, dont la variation ne s'arrête jamais. Oui : c'est bien là ce que constatent les géologues. Le visage de la Terre, qui paraît à la plupart des hommes impassible et figé, est, pour les géologues, constamment mobile ; et quand, sur ce visage qui se transforme sans cesse, quelques traits ont l'air de persister, c'est que leur vitesse de variation n'est pas du même ordre que celle de la plupart des autres traits. Tout change : les rivages se déplacent ; ici, la mer s'avance, noyant ce qui était, hier, le continent ; ailleurs, elle recule et c'est le continent qui gagne sur elle. D'immenses îles, des Atlantides entières, s'effondrent, et descendent aux abîmes ; et voici, par contre, toute une vaste région continentale qui, d'un élan implacable, s'élève majestueusement. Les fonds sous-marins, ici montent, et là s'abaissent ; des îles nouvelles surgissent du milieu des flots ; des fossés profonds se creusent au milieu des continents, pareils à des lézardes béantes, démesurées ; sur les bords de ces fossés, des volcans s'allument comme des flambeaux, tandis que d'autres cratères, en d'autres régions du globe, ralentissent leur activité, s'éteignent, s'endorment, et, peu à peu détruits par l'érosion, disparaissent sans laisser

de traces. Dans toute une zone qui court autour de la Terre, des plis se forment, par resserrement et écrasement de cette zone ; et à peine sont-ils formés que la bande écrasée est agitée tout entière d'ondulations longitudinales : telle partie du faisceau de plis va s'exhausser, jusqu'à dominer de plusieurs milliers de mètres le continent qu'elle borde, et ce sera une chaîne de montagnes ; telle autre partie va se cacher sous les eaux de l'Océan, et ne sera qu'une ride sous-marine, invisible trait d'union entre deux segments continentaux de la longue chaîne. Raconter ces transformations ; saisir, à chacun des instants de la durée, l'état de la géographie : c'est l'œuvre principale du géologue. Il voudrait faire davantage ; il voudrait mesurer la vitesse de chacune de ces variations incessantes, tout au moins leur vitesse relative : mais il se heurte bien vite à d'insurmontables difficultés ; il reconnaît bientôt qu'entre les durées historiques, ou même préhistoriques, et les durées géologiques, il n'y a pas, comme je disais, de commune mesure.

Le relief du globe résulte, à tout moment, d'un antagonisme : l'antagonisme des déplacements verticaux ou, plus exactement, des composantes verticales de tous les mouvements de l'écorce, composantes qui produisent les bosses et les creux ; et des deux puissances niveleuses, qui sont l'érosion et la sédimentation, l'une s'attaquant aux saillies, l'autre s'efforçant de combler les dépressions. La durée nécessaire à la formation d'une chaîne de montagnes résulte de la différence, sur chaque point, entre la vitesse de l'exhaussement et la vitesse de l'érosion ; de même que dans l'établissement d'une dépression envahie par la mer, la vitesse de l'abaissement du fond est plus ou moins compensée par la vitesse de la sédimentation qui couvre ce fond d'un manteau graduellement épaissi. Tous les matériaux que l'érosion a arrachés au relief terrestre, par usure mécanique ou par dissolution dans l'eau, la sédimentation va les déposer au pied des monts, au long des vallées, à la base des falaises, sur la plage où le flot se brise, ou enfin, jusque très loin des côtes, dans les abîmes sous-marins. A elles deux, l'érosion et la sédimentation parviendraient donc, sans nul doute, au bout d'une durée à coup sûr très longue mais qui n'est certainement pas infinie, à niveler la surface extérieure de la Terre, à faire disparaître les continents et les îles, à rétablir la mer universelle, la Panthalassê qu'Eduard Suess nous

dépeint aux origines de la planète ; elles y parviendraient, dis-je, si, de temps à autre, et peut-être suivant un rythme défini dont la périodicité nous échappe, le relief ne se reconstituait par des mouvements verticaux. Vitesse de l'érosion, vitesse de la sédimentation, vitesse des mouvements verticaux : telles sont les quantités à nombrer, si l'on veut avoir une idée grossière de la longueur des temps géologiques.

Les deux premières vitesses sont çà et là mesurables, dans les conditions *actuelles* de la météorologie terrestre. La vitesse de l'érosion est une fonction très complexe du climat, de l'altitude, de la nature des roches qui forment la surface, de l'état de fissuration et de fragmentation où les mouvements, tangentiels et verticaux, de l'écorce terrestre, ont laissé ces roches : mais enfin cette fonction n'échappe pas entièrement à notre analyse. En moyenne, l'érosion abaisse de quelques centimètres par siècle le niveau du sol d'un continent, à supposer que ce continent soit parfaitement immobile. Quelques centimètres par siècle, c'est-à-dire quelques centaines de mètres par million d'années : tel est l'ordre de grandeur de la vitesse moyenne d'usure, dans les conditions météorologiques actuelles. De même la sédimentation : sa vitesse varie du simple au centuple, suivant l'abondance des précipitations atmosphériques, suivant le volume des eaux qui affluent dans le bassin de dépôt, suivant l'abondance des matériaux en suspension ou en dissolution dans ces eaux, suivant la forme du bassin et sa profondeur, et, en chaque point de ce bassin, lacustre ou maritime, suivant la distance au rivage ; mais rien de tout cela ne nous est inconnu, et l'on pourrait donc essayer d'évaluer la vitesse de formation d'une série sédimentaire, en admettant, comme postulats, la constance de la météorologie et la fixité du fond sur lequel la sédimentation s'opère. On a essayé bien souvent ; et l'on est arrivé, par exemple, à ce résultat que la vitesse de formation des dépôts terrigènes, dans les mers actuelles et dans la zone qui n'est ni tout à fait littorale, ni trop éloignée des côtes, est du même ordre que la vitesse moyenne d'usure des continents : quelques centaines de mètres par million d'années. La variation des conditions météorologiques nous est, il est vrai, totalement inconnue ; mais on peut supposer que cette variation, probablement périodique, n'a pas été très ample et que les conditions actuelles ne diffèrent pas beaucoup

de leur moyenne générale. La grande inconnue n'est pas là. Elle réside dans les mouvements de l'écorce, dont les vitesses nous échappent absolument. Dès lors, toutes les évaluations de la longueur des temps géologiques sont vaines. Elles ne nous ont même pas appris à comparer entre elles les durées des diverses périodes ; et, par exemple, nous ignorons encore quel rapport de durée existe entre le Cambrien et le Carbonifère, ou si le Trias n'a pas été, à lui seul, aussi long que l'ère tertiaire en son entier. L'esprit humain est ainsi fait que les évaluations lui plaisent, même édifiées sur des bases aussi incertaines ; il s'y repose, quand il tente de traverser l'immensité du temps, comme l'oiseau migrateur sur le support momentané et fuyant que lui offre, en plein Océan, la vergue d'un navire. Mais l'oiseau sait qu'il traversera, tôt ou tard, l'énorme étendue ; au lieu que nous savons dès maintenant que nous resterons en route.

Une chose cependant paraît acquise : les périodes géologiques ont duré chacune plusieurs millions d'années. Le million d'années, le millier de millénaires, est l'unité avec laquelle, si cette mesure était possible, il faudrait mesurer les temps géologiques. Ce n'est qu'avec des millions d'années que l'on peut rendre compte de la démolition complète d'un pays de hautes montagnes ; ce n'est qu'avec des millions d'années que l'on peut expliquer l'accumulation, sur le fond d'une mer, au large de la côte, de plusieurs milliers de mètres de sédiments. Mais combien de millions d'années? est-ce plusieurs dizaines? le total fait-il plus de cent? fait-il plusieurs centaines? On ne sait pas ; on ne saura probablement jamais.

Qu'est-ce donc que ces périodes entre lesquelles les géologues ont coutume de diviser la durée des temps géologiques? Ce sont des compartiments dont la dimension réelle nous échappe, dont l'étendue relative, même, est, comme je viens de dire, à peu près ignorée, et qui sont définis par les modifications, par l'évolution de la Vie. Pendant que la figure de la Terre change, la Vie, à sa surface, se transforme sans cesse, s'adaptant partout aux conditions nouvelles qui viennent de s'établir, reculant ici et même disparaissant, progressant ailleurs et s'enrichissant par un processus infiniment mystérieux. Chaque être vivant n'a que la durée d'un éclair ; les espèces, les genres, les familles ont des durées énormes, qui s'amplifient parfois jusqu'à ressembler à des

durées de phénomènes géologiques et qui, dès lors, peuvent servir aux géologues pour mesurer l'écoulement de ces phénomènes : mesure sans unité précise, hélas ! et donc bien imparfaite et grandement arbitraire. C'est, en somme, pour la commodité du récit que l'histoire des temps géologiques a été, de la sorte, par la considération des changements de la Vie, partagée en périodes. Mais la vitesse de ces changements n'est pas mieux connue que les autres vitesses. La durée d'une famille de Mollusques céphalopodes n'est pas plus aisément supputable, en nombre de révolutions terrestres, que la durée d'une chaîne, ou l'intervalle compris entre une transgression marine qui submerge un continent et le retour à la lumière de ce continent submergé. La Vie évolue comme le visage terrestre, avec une vitesse de même ordre : c'est-à-dire, pour nous, avec la même lenteur, qui fait que l'évolution, au cours de notre existence, au cours d'un grand nombre d'existences humaines, est aussi peu perceptible que le déplacement d'une ligne de rivage ou l'abaissement d'une chaîne de montagnes.

Admettons cependant comme un résultat, sinon certain, du moins très probable, des études géologiques, admettons que les temps terrestres, depuis l'origine de la Vie, se mesurent en centaines de millions d'années. Songeons au grand nombre des périodes : à la prodigieuse transformation des êtres vivants d'une période à l'autre : à ce fait que les plus anciens êtres organisés connus ne sont certainement pas les premiers êtres organisés qui aient vécu sur la Terre, et que la métamorphose des assises contemporaines des premiers êtres a partout effacé les traces de leur existence. C'est un abîme qui s'ouvre alors devant nous. Essayons de nous représenter cet abîme. Prenons la Terre à l'instant, d'ailleurs inimaginable, où la Vie s'y est installée : le soleil existe, les jours et les nuits existent, et la révolution de la jeune planète autour de l'astre d'où elle est émanée s'effectue régulièrement, comme aujourd'hui ou à peu près comme aujourd'hui, dans un temps invariable. La Vie s'étend peu à peu : c'est toute une *biosphère* qui enveloppera désormais la surface terrestre. Les jours et les nuits se succèdent ; et bien que chaque jour ressemble à celui qui l'a précédé, il modifie, d'une touche à peine perceptible, les règnes vivants, tout comme le domaine des choses inanimées. Entendez-vous ces heures qui tombent, pareilles aux grains de sable

du sablier, aux gouttes d'eau de la clepsydre? Chacune a fait son œuvre ; chacune a travaillé au changement de la biosphère, au changement, aussi, des continents et des rivages. Comptez, si vous pouvez, ces ouvrières innombrables, ouvrières de vie et de mort, ouvrières de démolition et de reconstruction : multitude effrayante, qui défile devant nous, sans arrêt, sans trêve, d'une allure uniforme et fatale. C'est le temps qui passe ; c'est l'ensemble des temps géologiques qui passe : cela fait, au total, cinq cents millions de révolutions terrestres, peut-être davantage ; et cela ne correspond cependant qu'aux quatre derniers *jours* des six *jours* mystérieux de la Genèse. Car, pour les deux premiers, qui résument les *temps cosmiques*, il n'y a pas d'image satisfaisante, et rien ne peut nous donner la moindre aperception de leur formidable durée.

*
* *

Les *temps cosmiques* sont ceux qui ont précédé l'apparition de la Vie sur la Terre. On en parle fort souvent ; mais c'est, en réalité, un domaine à peu près impénétrable, et voici, je crois bien, tout ce que, rationnellement, on a le droit d'en dire.

Il est permis de penser que la Vie est apparue sur notre planète dès que la mer et ses rivages ont été suffisamment refroidis. La mer avait-elle, à ce moment-là, des rivages? La séparation de la terre ferme et des flots inconstants était-elle déjà réalisée? Ou bien y aurait-il eu, suivant la pensée d'Eduard Suess (1), une mer universelle, une Panthalassê, dans laquelle la Vie serait éclose et qui aurait été cet océan sans rives sur les flots duquel, nous dit la Genèse, « flottait l'Esprit du Seigneur »? Nous ne savons pas. Les eaux de la mer, en tout cas, avaient été brûlantes au moment de leur condensation ; mais, pour les refroidir depuis la température critique de l'eau jusqu'à la température, voisine sans doute de soixante-dix degrés centigrades, qui allait permettre l'éclosion de la Vie, il avait dû suffire d'une durée relativement courte, qui n'est pas d'ailleurs inaccessible à nos calculs.

(1) Ed. Suess, *la Face de la Terre.*

Franchissons cette durée du refroidissement des mers et, comme l'explorateur fantastique de Wells, remontons le cours du temps. Voici la période où toutes les eaux sont à l'état de vapeurs incorporées à l'atmosphère. Mais déjà, sur la terre trop chaude pour la condensation des eaux, les pluies de sel sont tombées ; et l'instant approche du grand déluge des eaux bouillantes. Remontons encore dans le passé : voici la Terre, à demi incandescente, sorte d'*étoile variable* offrant au regard de vastes étendues de lave fluide, interrompues pas des radeaux de couleur sombre qui sont des scories figées ; mais une atmosphère épaisse, qui comprend, avec toutes les eaux, tous les sels de la mer future, nous empêche de bien voir. Continuons notre course, dans le même sens toujours, en allant vers les origines : voici notre planète à l'état de nébuleuse à peine ébauchée, à peine distincte au milieu d'une nébuleuse bien plus vague et bien plus grande qui sera demain tout le Système solaire. On ne sait pas bien si le Soleil a déjà pris naissance, tant sont vagues tous les contours ; et les mots de révolution terrestre ne signifient pour nous, maintenant, rien de précis. Le temps est inévaluable. N'importe ! Allons toujours ! Que voyons-nous? La Terre n'existe pas encore, ni aucune de ses sœurs les planètes, ni le Soleil : il n'y a que la nébuleuse d'où tout cela sortira plus tard, une nébuleuse incroyablement dilatée, si ténue qu'on la croirait immatérielle ; elle flotte dans l'éther qui remplit le monde, et elle s'en va, sous l'œil des étoiles, — les mêmes étoiles, semble-t-il, qui demain nous regarderont vivre, — elle s'en va vers un but ignoré, par des routes mystérieuses, avec une vitesse qu'on ne saura jamais. Plus loin, encore plus loin ! Les étoiles ne sont pas nées ; la voix qui doit les appeler à l'existence et à laquelle elles répondront joyeusement : « Adsum ! » ne s'est pas fait entendre ; c'est l'universelle nébuleuse, la matière indéfiniment diffusée dans l'éther, et dont les particules commencent seulement à s'agiter sous le choc incessant des éléments de celui-ci : nous sommes au premier *jour*, puisque déjà l'énergie existe et que bientôt cette énergie sera lumière. Pouvons-nous remonter plus loin encore? Non : les ténèbres couvrent la face de l'abîme.

S'il est vrai de dire qu'il n'y a pas de commune mesure entre les durées historiques ou préhistoriques et les durées géologiques, combien c'est plus vrai quant il s'agit de com-

parer les durées cosmiques aux autres ! On a essayé cependant de supputer en nombre d'années les diverses phases de la cosmogonie planétaire ; mais pour peu que l'on remonte dans les temps qui ont précédé la Vie, le mot *année* ne signifie plus rien, et toute unité nous échappe ; de plus, sur les hypothèses par lesquelles doit s'expliquer cette cosmogonie et qui sont à la base de tous les calculs, on est bien loin d'être d'accord. Et quand nous arriverions à nous former une idée de l'ancienneté, depuis son origine jusqu'à nous, du petit système qui gravite autour du Soleil, nous nous retrouverions impuissants devant le problème de l'ancienneté des étoiles. Il y a peut-être le même rapport entre l'âge du Soleil et l'âge de la Grande-Ourse qu'entre la durée de l'insecte, ou de la fleur, et la durée de nos montagnes.

*
* *

De cette promenade à travers les temps, nous revenons très humbles, n'ayant touché aucun rivage, n'ayant rien vu que des flots qui succèdent aux flots. D'où descend ce fleuve qui ne tarit pas, dont la vitesse est invariable, dont aucun nageur n'a jamais pu remonter le cours? Et où va-t-il? Quand s'arrêtera-t-il de couler? Il est dit dans l'Apocalypse que le temps doit finir : « Il n'y aura plus de temps ! » proclame un Ange qui, se tenant debout sur la mer et sur la terre, lève sa main au ciel et jure par le Créateur de tous les mondes. Il n'y aura plus de temps, c'est-à-dire que rien de muable n'existera plus : le changement aura cessé d'être ; tout ce qui existera encore sera fixé, définitivement, pour jamais. Fixé : quel mot !

« En attendant, dit l'Ecclésiaste, toutes choses ont leur temps, et, dans leurs limites, toutes passent sous le ciel. Il est un temps de naître, et un temps de mourir ; un temps de tuer, et un temps de guérir ; un temps d'abattre, et un temps de bâtir ; un temps pour la guerre, un temps pour la paix... »

Les hommes, dont la vie physique est si brève, n'ont pas le respect du temps. Ils en parlent de façon légère, comme les enfants parlent des plus grandes choses et des plus terribles. Ils disent « avoir le temps », « faire passer le temps », « tuer le temps », comme si le temps leur appartenait, comme s'ils disposaient de sa vitesse, comme si cette vitesse était trop lente à leur gré. Il est évident pour quiconque réfléchit que

ce sont là des formes de langage un peu sacrilèges ; et si le sacrilège est tout à fait involontaire chez la plupart, il est presque inexcusable quand il est commis par des hommes cultivés.

Dans un très beau chapitre de *la Valeur de la Science*, Henri Poincaré (1) exalte magnifiquement l'Astronomie. C'est elle, dit-il, qui nous a appris qu'il y a des lois ; que ces lois sont inéluctables et qu'on ne transige pas avec elles ; que ces lois ne sont pas locales, variables d'un point à l'autre, comme celles que font les hommes. C'est l'Astronomie qui nous a montré les caractères généraux des lois naturelles ; c'est elle aussi qui nous a le mieux appris à nous défier des apparences ; elle nous a fait voir que la Terre n'est qu'une des plus petites planètes du Système solaire, et que le Système solaire, lui-même, n'est qu'un point imperceptible dans les espaces infinis ; simultanément, elle nous apprenait à ne pas nous effrayer des grands nombres, et cela était nécessaire, non seulement pour connaître le Ciel, mais pour connaître la Terre elle-même. C'est l'Astronomie qui nous a fait une âme capable de comprendre la Nature. Sous un ciel toujours nébuleux et privé d'astres, la Terre eût été pour nous inintelligible ; nous n'y aurions vu que le caprice et le désordre, et, ne connaissant pas le monde, nous n'aurions pu l'asservir.

Je réclame pour la Géologie de non moindres éloges. Elle aussi, tout autant que l'Astronomie, mérite la reconnaissance des hommes. Elle nous conduit sur les bords des abîmes illimités de la durée, tout comme l'Astronomie sur les rives des espaces qui défient nos moyens de mesure. Elle élargit notre notion du temps, comme l'Astronomie nos notions de l'espace et du mouvement : et cet élargissement indéfini nous procure, dans le culte des deux sciences, la même jouissance profonde, correspondant au désir d'Infini qui est en nous.

Mais la Géologie va bien plus loin : elle nous montre que rien, dans le monde physique qui nous entoure, n'est éternel. L'Astronomie a pour objet principal la découverte des lois précises qui régissent les mouvements des astres ; les lois qu'elle promulgue ont un air d'éternité et de nécessité, mais ce n'est là qu'une illusion. La Géologie nous fait tou-

(1) Henri Poincaré, *la Valeur de la Science*, chap. VI, p. 156-169.

cher du doigt l'inanité de cette apparence, l'instabilité des systèmes les mieux ordonnés, la fragilité des édifices les plus solides, le caractère provisoire et contingent de toutes les choses créées ; elle nous fait une âme capable de comprendre que tout passe, dans l'Univers, et que l'Univers lui-même est le sujet du temps.

Il est donc manifeste que, de toutes les sciences qui ont pour objet la connaissance de l'Univers, la Géologie est celle qui nous introduit le plus souvent et qui nous conduit le plus loin dans la métaphysique. Elle nous fait une âme métaphysicienne.

Qu'est-ce que tout cela, qui n'est pas éternel ?

Ce cri sublime d'un grand poète désabusé, devant qui viennent de défiler toutes les illusions des sens et de l'esprit, et toutes les pauvres joies, éphémères et troublées, des hommes, ce cri monte à chaque instant aux lèvres du géologue quand il promène son regard sur les êtres vivants et sur les choses inanimées, sur la beauté de la terre et la splendeur des cieux. Il se demande alors qui a pu déposer dans son âme la notion d'éternité, le besoin d'éternité, la soif inextinguible d'éternité, le dégoût de tout ce qui passe, la nostalgie ardente d'un Paradis perdu, d'un Paradis de Volupté, d'un Paradis inimaginable d'où la Douleur, et la Mort, et le Temps seront bannis.

La méditation sur le temps, familière au géologue, le prédispose à devenir un philosophe. Elle est salutaire aussi aux autres hommes ; et le temps, que la plupart d'entre eux considèrent comme un ennemi, comme le seul ennemi, devrait être regardé par eux tous comme un ami très sûr et très doux, comme le fidèle messager de l'Espérance.

Pierre Termier,
Membre de l'Institut.

Le Suicide de la Pensée [1]

Le monde moderne n'est pas méchant. Sous certains rapports, le monde moderne est beaucoup trop bon. Il est plein de vertus déraisonnables. Quand on ébranle un certain ordre religieux, comme la Réforme a ébranlé le Christianisme, ce ne sont pas seulement les vices qu'on met en liberté. Les vices, une fois lâchés, errent à l'aventure et font leurs ravages par le monde. Mais ce sont aussi les vertus qu'on déchaîne et les vertus vagabondes ne sont pas moins forcenées, et les ruines qu'elles causent sont encore plus redoutables.

Le monde moderne est plein d'anciennes vertus chrétiennes devenues folles. Les vertus sont devenues folles parce qu'elles ont été isolées et qu'elles errent abandonnées à elles-mêmes. Ainsi de la vérité : certains savants lui vouent un culte ardent, mais leur vérité est impitoyable. Ainsi de la

(1) G. K. Chesterton, qui est célèbre en Angleterre à l'égal de ceux qu'il a si passionnément attaqués, d'un Bernard Shaw ou d'un Wells, n'est plus un inconnu pour le public français. M. André Chevrillon, dans ses *Nouvelles Études anglaises*, lui a consacré jadis un important essai. Plusieurs de ses romans, le *Napoléon de Notting Hill*, le *Nommé Jeudi*, la *Clairvoyance du Père Brown*, ont été traduits dans notre langue et le singulier génie de cet humoriste exerce le plus vif attrait sur nos jeunes romanciers. Mais on ne peut guère saisir la portée de ces récits où abonde l'ironie si l'on néglige leur sens philosophique. Chesterton use, en effet, du paradoxe pour défendre les vérités les plus évidentes, comme d'autres s'en servent pour les renverser.

On trouvera dans le chapitre d'*Ortodoxy* que nous publions ici un exemple saisissant et de cet humour et de cette philosophie.

pitié : nos humanitaires s'en montrent éperdus, mais être humains, comme ils l'entendent, c'est être proprement l'ennemi de la race humaine. Or il est un cas plus remarquable encore : je veux parler de cette déformation qu'on a fait subir à l'humilité.

Cette vertu, au sens large du mot, est une limite imposée aux arrogances de l'appétit humain, de cet appétit qui va toujours au delà de ce qu'on lui accorde et qui s'invente sans cesse de nouveaux besoins. Son appétit infini de jouissance n'est précisément fait que pour lui ravir la moitié de ses joies ; car en recherchant le plaisir, il détruit le plus grand de tous les plaisirs qui est précisément la surprise. Aussi bien, l'homme qui veut agrandir son univers doit, dès l'abord, se rapetisser lui-même. Les visions hautaines, les grandes cités et les édifices hardis ne sont que des créations de l'humilité. Les géants qui foulent les forêts comme de l'herbe, les tours dont le sommet se perd au-dessus de l'étoile la plus solitaire, sont les créations de l'humilité. Car les tours ne sont grandes que si nous les regardons d'en bas, et les géants ne sont des géants que s'ils sont plus grands que nous-mêmes. Toutes ces imaginations gigantesques, qui sont peut-être le plus parfait des plaisirs humains, sont, au fond, d'une humilité parfaite. Il est impossible sans humilité de jouir de quelque chose, même de l'orgueil.

Le mal du monde moderne, c'est une humilité déplacée.

La modestie s'est détournée de l'ambition, mais ce ne fut que pour se lier avec notre sens propre, ce qui est autrement dangereux. Car si un homme peut douter de lui-même, il ne peut douter de la vérité ; et c'est exactement le contraire qui s'est passé. Aujourd'hui, ce dont un homme est le plus sûr, c'est ce dont il devrait l'être le moins, je veux dire de lui-même. Ce dont il doute, c'est ce dont il ne devrait pas douter : la divine raison. Le nouveau sceptique est si humble qu'il se demande même s'il peut apprendre. Aussi aurions-nous tort de dire qu'il n'y a point d'humilité propre à notre temps ; mais c'est une humilité pratiquement plus morbide que les plus sévères humiliations de l'ascète. La vieille humilité était un aiguillon : elle mettait l'homme en défiance contre soi et cela même le poussait à travailler avec plus d'ardeur. La nouvelle humilité rend l'homme défiant à l'endroit de ce qu'il poursuit : loin de l'exciter, elle l'arrête.

Ne rencontrons-nous pas à tous les coins de rue des gens qui, sans soupçonner ce qu'il y a là de proprement blasphématoire, vous déclarent qu'ils peuvent avoir tort et que leur opinion peut n'être pas la bonne? Or, s'ils ne tiennent pas leur opinion pour bonne, c'est qu'elle n'est point leur opinion. Nous sommes en train de créer une race d'hommes d'une tournure d'esprit trop modeste pour croire à la table de multiplication. Et nous sommes menacés du danger de voir des philosophes qui doutent de la pesanteur comme s'il s'agissait d'une simple fantaisie de leur cerveau. Le monde moderne tout entier part en guerre contre la raison et déjà la tour vacille. Contre ce péril, il nous faut dresser une barrière, semblable à celle que l'autorité religieuse avait élevée jadis : il y va de l'avenir de notre race.

Ce péril, c'est que l'esprit humain est libre de se détruire lui-même. Une génération pourrait empêcher l'existence de la génération suivante, si tous ceux qui la composent entraient au couvent ou se jetaient à la mer. Pareillement, un petit nombre de penseurs peut, jusqu'à un certain point, tuer toute pensée pour l'avenir, en enseignant que la pensée humaine n'a aucune valeur. Il est vain de parler sans cesse, comme on le fait, de l'antagonisme de la raison et de la foi, car la raison est elle-même un sujet de foi. N'est-ce pas faire un acte de foi de prétendre que nos pensées ont une relation avec le réel? Le vrai sceptique doit tôt ou tard se poser cette question : « Pourquoi y aurait-il quelque chose d'exact? Pourquoi se fier à l'observation ou à la déduction? Pourquoi la bonne logique ne serait-elle pas aussi chancelante que la mauvaise? L'une et l'autre ne sont que des mouvements dans le cerveau d'un singe halluciné. » Le sceptique en sa jeunesse se contente de dire : « J'ai le droit de penser par moi-même. » Mais le sceptique vieillissant, le sceptique complet se doit de conclure : « Je n'ai pas le droit de penser par moi-même. Je n'ai pas le droit de penser du tout. »

Il existe une pensée qui arrête la pensée ; et c'est la seule qu'on devrait avoir le droit d'arrêter. Ce mal n'apparaît qu'aux époques de décadence. M. H. G. Wells en a répandu la déplorable contagion en écrivant ses *Doutes sur l'instrument*, ce manuel du parfait scepticisme. C'est le cerveau lui-même qu'il y met en question ; il s'efforce d'enlever toute réalité à ce que le cerveau a pu affirmer dans le passé, à ce qu'il affirme dans le présent, à ce qu'il affirmera dans l'avenir.

Voilà le désastre suprême que la religion pressentit, et c'est contre ce mal décisif que furent créés, à l'origine, tous ces systèmes de combat si dénigrés par le monde moderne. Les dogmes et les croisades, l'Index et l'Inquisition, les conciles et les persécutions, toutes ces armes terribles de la foi ne furent pas créées, comme le dit l'ignorance, pour supprimer la raison : elles le furent pour un combat singulièrement plus difficile, celui-là qu'exige la défense de la raison. L'autorité conférée aux prêtres pour absoudre, aux papes pour définir l'autorité, celle même conférée aux inquisiteurs pour inspirer la crainte, tout cela n'était que de menaçantes défenses dressées autour d'une autorité centrale plus indémontrable, plus surnaturelle que toutes les autres : l'autorité, le droit pour l'homme de penser.

Désormais, nous savons qu'il en est ainsi et nous n'avons plus d'excuses en ne le sachant point. Car, dans le même temps où nous voyons le scepticisme briser le vieil anneau de l'autorité, nous voyons la raison chanceler sur son trône. Nous nous sommes acharnés à découronner l'Homme-Pontife de sa mitre, mais la tête a suivi la mitre.

Le scepticisme n'est pas la seule manière de penser dont nous avons dit qu'elle consiste à arrêter la pensée elle-même ; et nous serions incomplet si tout de suite après lui nous ne parlions du pragmatisme qui en est la variété la plus récente. La méthode pragmatiste peut servir comme guide préliminaire vers la vérité : mais il en est une application abusive qui ne tend à rien moins qu'à la détruire. J'admets avec les pragmatistes que la vérité objective ne soit pas tout, qu'il existe un besoin impérieux de l'esprit humain qui le pousse à croire, mais je dis que le plus exigeant de ces besoins, c'est précisément le besoin de croire à la vérité objective. Le pragmatiste dit à l'homme de penser ce qu'il est bon, ce qu'il est utile qu'il pense et de ne pas se préoccuper de l'Absolu. Or, une des choses les plus profitables qu'il lui faille penser, c'est l'Absolu. Cette philosophie est en vérité une sorte de paradoxe verbal. Le pragmatisme ne se préoccupe que des besoins humains ; et l'un des premiers besoins de l'homme, c'est d'être quelque chose de plus qu'un pragmatiste.

La ruine mentale que je décris ici me semble l'œuvre non pas de l'imagination déréglée, mais de la raison déréglée. Certains philosophes s'en sont bien aperçus, mais du même

coup, ils n'ont vu dans la raison qu'une puissance destructrice et c'est à la volonté créatrice qu'ils ont fait appel pour renouveler la santé païenne du monde : et voilà notre plus récente folie. A les entendre, l'autorité suprême ne serait point la raison, mais le vouloir. Le fait qu'un homme veut une chose importe seul et il nous est indifférent de savoir pourquoi il la veut. C'est le choix, disent-ils, qui est divin. Ce pur éloge du vouloir aboutit à la même dissolution et au même néant que la poursuite de la pure logique, d'une logique sans objet. C'est ainsi que M. Bernard Shaw a attaqué la vieille idée qui donnait aux actions humaines ce criterium : la recherche du bonheur. Il prétend que l'homme n'agit pas dans le dessein d'être heureux, mais simplement pour exercer sa volonté. Il ne dit pas : « Je serai heureux d'avoir de la confiture, » mais : « Je veux de la confiture. » Et par là même, il détruit la volonté. Car la véritable différence entre le criterium du bonheur et celui du pur vouloir, c'est que le bonheur est un criterium et que la volonté n'en est pas un. Vous pouvez discuter la question de savoir si l'acte d'un homme sautant sur un rocher a le bonheur pour but ; vous ne pouvez pas discuter pour savoir si cet acte dérive de la volonté. Il est bien évident qu'il en dérive. Vous pouvez louer une action en disant qu'elle est calculée pour donner du plaisir ou de la douleur, qu'elle a pour fin la découverte du vrai ou le salut de l'âme. Mais vous ne pouvez louer une action parce qu'elle manifeste la volonté, car c'est tout simplement dire qu'elle est une action. Par cet éloge de la volonté, vous ne pouvez réellement choisir telle direction comme étant la meilleure. Et pourtant choisir une direction parce qu'elle est la meilleure, c'est la définition même du vouloir dont vous faites un culte.

Le culte de la volonté en est la négation. Admirer le choix pour lui-même, c'est refuser de choisir. Si M. Bernard Shaw vient à moi et me dit : « Veuillez quelque chose », cela équivaut à dire : « Je ne me soucie pas de ce que vous voulez » ; et c'est aussi me dire : « Je n'ai pas de vouloir à ce sujet. » Vous ne pouvez pas admirer la volonté en général parce que son essence est du particulier. Un brillant anarchiste comme M. John Davidson se sent irrité contre la morale ordinaire et là-dessus il invoque le vouloir..., vouloir quelque chose. Il demande seulement que l'humanité veuille quelque chose. Mais l'humanité veut, en effet, quelque chose. Elle

veut la morale ordinaire. M. Davidson se révolte contre la loi et nous dit de vouloir, soit une chose, soit une autre. Mais il est une chose que nous avons voulue. Nous avons voulu la loi contre laquelle il se révolte.

Tous ces adorateurs du vouloir, depuis Nietzsche jusqu'à Bernard Shaw, sont tout à fait dépourvus de volonté : ils peuvent à peine désirer. Et si l'on veut une preuve, on la trouve aisément dans ce fait qu'ils parlent toujours du vouloir comme d'une chose qui « rayonne » ou qui « éclate ». Or, c'est le contraire qui est vrai : tout acte de volonté est un acte de limitation. Désirer agir, c'est désirer se limiter. En ce sens, tout acte est un sacrifice. Quand vous choisissez quelque chose, vous rejetez tout le reste. Tout acte est un choix et une exclusion irrévocable. Lorsque vous épousez une femme, vous renoncez à toutes les autres ; de même, quand vous dirigez votre action dans un sens, vous renoncez à tous les autres. Si vous devenez roi d'Angleterre, vous renoncez au poste de bedeau à Brompton. Si vous allez à Rome, vous sacrifiez une vie richement suggestive à Wimbledon. C'est l'existence de ce côté négatif ou de cette limitation du vouloir qui fait que la plupart des paroles des adorateurs anarchiques du vouloir sont à peine autre chose que de purs non-sens. Par exemple, M. Davidson nous adjure de ne jamais dire rien qui ressemble à : « Tu ne feras pas » ; or, il est de toute évidence que « tu ne feras pas » n'est qu'un des corollaires nécessaires de « je veux ». « Je veux aller à la procession du lord-maire et tu ne m'en empêcheras pas. » L'anarchisme nous adjure d'être d'audacieux artistes créateurs et de ne nous soucier ni de lois ni de limites. L'art, c'est la limitation ; toute peinture est limitée par son cadre. Si vous dessinez une girafe, vous devez la dessiner avec un long cou. Si, d'après votre manière audacieusement créatrice, vous vous considérez comme libre de dessiner une girafe avec un cou écourté, vous prouverez en réalité que vous n'êtes pas libre de dessiner une girafe. Du moment que vous entrez dans le monde des faits, vous entrez dans un monde de limites. Quoi que vous en ayez, vous ne pouvez libérer les choses accidentelles des lois qui tiennent à leur propre nature. Vous pouvez, si cela vous plaît, délivrer un tigre de sa cage mais non pas de son pelage rayé. Ne délivrez pas un chameau du poids de sa bosse, vous pourriez ainsi le libérer du fait d'être un chameau. Ne faites pas comme le

démagogue, n'encouragez pas le triangle à s'évader de la prison de ses trois côtés, car c'est une fin lamentable pour un triangle. Quelqu'un a écrit un livre intitulé *les Amours des triangles;* je ne l'ai jamais lu, mais je suis sûr que si les triangles ont jamais été aimés, ils le furent parce qu'ils étaient triangulaires. C'est là certainement le cas de toute création artistique qui, sous certains rapports, est l'exemple le plus décisif du pur vouloir. L'artiste aime ses limites : elles constituent la chose qu'il fait. Le peintre est satisfait que la toile soit plate ; le sculpteur est satisfait que l'argile soit sans couleur.

Le révolutionnaire d'aujourd'hui, qui est un sceptique infini, est sans cesse occupé à miner ses propres mines. En révolte contre tout, il a perdu le droit de se révolter contre quoi que ce soit.

Cela frappe particulièrement quand on observe les créations violentes de la littérature. La satire, par exemple, peut être folle et anarchique, mais elle implique la supériorité de certaines choses sur d'autres ; elle présuppose un modèle. Quand, dans la rue, des petits garçons rient de l'obésité d'un journaliste distingué, ils supposent inconsciemment un canon de sculpture grecque. Ils en appellent à l'Apollon de marbre. Et la curieuse disparition de la satire dans notre littérature est un exemple des choses violentes qui s'affadissent parce qu'elles manquent d'un principe justifiant leur violence. Nietzsche avait un certain talent naturel pour le sarcasme : il pouvait ricaner bien qu'il ne sût pas rire, mais il y a toujours quelque chose dans sa satire qui manque de corps et de poids, simplement parce qu'elle n'a pas derrière elle une certaine masse de morale ordinaire. Il est lui-même plus déraisonnable que tout ce qu'il dénonce et Nietzsche peut très bien servir de type pour définir dans son ensemble l'échec de la violence abstraite. Le ramollissement du cerveau dont il finit par être atteint ne fut pas un accident physique. Si Nietzsche n'avait pas fini dans l'imbécillité, le nietzschéisme aurait fini dans l'imbécillité. Celui qui pense orgueilleusement dans la solitude finit par l'idiotie.

Tous ces systèmes modernes, qu'ils soient en révolte contre la loi ou qu'ils la vénèrent comme une idole, entraînent une pareille démission de la pensée : et ils ne parlent que pour proclamer leur néant. Nietzsche escalade des montagnes chancelantes, mais à la fin, il retourne au Thibet et s'as-

sied à côté de Tolstoï dans le pays du Nirvânâ. Tous deux sont également misérables, l'un parce qu'il ne peut rien saisir, l'autre parce qu'il ne veut rien lâcher. Tous deux se tiennent aux carrefours : l'un hait toutes les routes et l'autre les aime toutes. Le résultat se devine aisément, c'est qu'ils restent aux carrefours.

Au moment où j'achève cette description des maux qui nous menacent, se dresse devant moi une pile de livres modernes que j'ai feuilletés pour mon travail : une pile d'ingénuité, une pile de futilité. Détaché de tout cela, je puis voir l'écrasement de toutes ces philosophies d'un Schopenhauer, d'un Tolstoï, d'un Nietzsche, d'un Shaw, aussi clairement que l'on peut voir d'un ballon l'écrasement d'un train. Ils sont tous en route vers le désert de l'asile. Car la folie peut être définie : se servir de l'activité mentale pour atteindre la faiblesse mentale et celle-ci, ils l'ont presque atteinte. Celui qui croit qu'il est fait de verre croit à la destruction de la pensée, car le verre ne peut pas penser. Ainsi celui qui veut ne rien rejeter veut la destruction du vouloir, car le vouloir est non seulement le choix de quelque chose, mais le rejet de presque tout. Et comme je me détourne et me heurte aux subtils, aux merveilleux et fastidieux livres modernes, le titre de l'un d'eux fixe mon regard. C'est la *Jeanne d'Arc* d'Anatole France. Je n'y ai jeté qu'un coup d'œil, mais qui a suffi pour me rappeler la *Vie de Jésus* de Renan. C'est la même étrange méthode du révérencieux sceptique : discréditer des histoires surnaturelles qui ont quelque fondement en contant des histoires naturelles qui n'en ont aucun. Parce que nous ne pouvons croire à ce que fit un saint, nous prétendons savoir exactement ce qu'il sentit. Or, je ne mentionne ni l'un ni l'autre de ces livres dans l'idée de les critiquer, mais parce que leur rencontre accidentelle a évoqué pour moi une image saisissante de santé morale. Jeanne d'Arc ne s'immobilisa pas aux carrefours parce qu'elle refusait tous les chemins offerts, comme Tolstoï, ou parce qu'elle les acceptait tous, comme Nietzsche. Elle a choisi un sentier et s'y est lancée comme la foudre. Et pourtant, Jeanne avait en elle tout ce qui était vrai chez Tolstoï ou chez Nietzsche, tout ce qui même était tolérable en eux. Je pense à tout ce qui fut noble chez Tolstoï, au plaisir qu'il goûta dans les choses ordinaires, spécialement dans la pitié ordinaire, les réalités quotidiennes de la terre, le res-

pect du pauvre, la dignité du dos courbé. Jeanne d'Arc eut tout cela et mieux encore, puisqu'elle endura la pauvreté aussi bien qu'elle l'admira, tandis que Tolstoï ne fut qu'un aristocrate original essayant d'en découvrir le secret. Et je pense alors à tout ce qui fut brave et fier et pathétique chez le pauvre Nietzsche, à sa révolte contre le vide et la lâcheté de notre temps. Je pense à son cri vers l'équilibre extatique du danger, à son désir de se ruer en de folles chevauchées, à son appel aux armes. Eh bien! Jeanne d'Arc eut tout cela et avec cette différence qu'elle ne fit pas l'éloge du combat, mais qu'elle combattit. Nous savons qu'elle n'avait pas peur d'une armée, tandis que Nietzsche, nous le savons tous, avait peur d'une vache. Tolstoï n'a fait que l'éloge du paysan; elle fut le paysan. Nietzsche n'a fait que l'éloge du soldat; elle fut le soldat. Elle les a battus tous les deux dans leurs idéals opposés; elle fut plus douce que l'un, plus violente que l'autre. Et pourtant elle fut une personne parfaitement pratique qui fit quelque chose, tandis qu'ils ne furent que d'extravagants spéculateurs qui n'ont rien fait.

Il m'est impossible de ne pas songer que Jeanne et sa foi avaient peut-être en eux quelque secret maintenant perdu d'unité et d'utilité morale...

Mais de tout cela, que conclure, sinon que la pensée moderne s'est suicidée? Voilà pourquoi les avertissements que les orthodoxes ne cessent de prodiguer à l'endroit de ce qu'ils nomment la libre pensée et les craintes qu'ils ont de cette enfant terrible me semblent bien futiles. D'abord on a tort de parler d'enfance à son sujet. Nous ne sommes pas les témoins de sa jeunesse : nous assistons à sa dissolution finale. De dévots et importants personnages discutent bien vainement sur les conséquences terribles qu'entraînerait le scepticisme s'il suivait son cours : il a suivi son cours. Des athées éloquents s'épuisent sans profit à soutenir que de grandes vérités seront révélées, quand l'ère de la libre pensée commencera : nous l'avons vue finir. Elle n'a plus de question à poser; elle s'est mise elle-même en question. On ne peut imaginer, en effet, un monde plus sceptique que celui où les hommes doutent qu'il y ait un monde. La libre pensée a épuisé sa propre liberté, et elle est fatiguée de son succès. Ses apôtres zélés, qui la saluent encore comme une aurore, ressemblent à ce héros de Mark Twain qui sort

drapé dans ses couvertures pour voir le lever du soleil et qui arrive juste à temps pour le voir se coucher. A ces personnes bien pensantes et naturellement inquiètes qui répètent que rien ne serait plus affreux que de voir se répandre les ténèbres de la libre pensée, nous répondrons en citant ces mots si nobles d'Hilaire Belloc : « Ne vous troublez pas, je vous en prie, de voir s'accroître des forces qui, en réalité, s'évanouissent. Vous vous êtes trompés d'heure. Ce n'est plus la nuit, c'est déjà le matin qui se lève. »

G. K. Chesterton.

Le Fer sur l'enclume

II

Un cri sur les brisants.

Le cartel du petit salon marquait dix heures moins cinq, la bataille des échecs allait se terminer par la défaite de Marie. Dehors, en ce moment, au plus sombre de la tourmente, Séverin reconduisait Éliza. Dans les folies suprêmes, il n'avait point perdu la notion du temps : on l'attendait à son foyer, et le train d'Éliza partait à onze heures vingt. Or, du Mourillon, pour atteindre la gare, elle devait franchir à pied le long boulevard de Bazeilles, des terrains vagues détrempés comme des cloaques, la sinistre esplanade du port de la Rode, et, passé les grilles de la place, une grande file de rues solitaires. Elle ne pensait pas au danger d'une mauvaise rencontre ; la douleur de quitter son amant et ses affres devant l'inconnu submergeaient toute autre crainte.

Serrée contre lui, elle marchait, s'abandonnant encore, brûlante des joies terribles dont elle se séparait. La mer, le vent, les arbres avec les torrents de pluie sur les cailloux, faisaient un tel tumulte qu'elle entendait à peine Séverin lui réitérer, dans l'oreille, de douces recommandations pour son voyage et son arrivée à Barcelone ; elle ne retint qu'un détail, qu'elle avait d'ailleurs noté, l'adresse de l'homme chez qui elle pourrait, chaque semaine, lui écrire, un marin en retraite, nommé Gourvennec, ancien quartier-maître que Séverin avait connu sur le *Nisus*. Gourvennec était « à sa dévotion » et d'une fidélité plus d'une fois mise à l'épreuve ; lors d'une escale dans les

parages de Diego-Suarez, il était tombé en eau profonde, et il ne savait pas nager ; Séverin s'était précipité, risquant d'être happé par des requins, il l'avait repêché, déjà sans souffle, raide comme une pierre.

Éliza accrochait son attention au mot : Gourvennec, ainsi qu'un naufragé empoigne une informe épave. La violence des péripéties excédait sa lucidité. Elle avait peine à croire que cette misère fût possible, qu'elle allait s'embarquer pour une ville inconnue où pas un vivant ne l'attendrait, qu'elle y languirait des mois, sous un faux nom, se donnant pour la veuve d'un enseigne mort du typhus au Sénégal, qu'elle y enfanterait dans l'humiliation et l'angoisse, et reviendrait chargée d'une pauvrette créature, dont l'avenir l'épouvantait...

Ils arrivèrent à l'angle de la muraille, au coin d'un sentier qui s'enfonçait entre les villas. Ce tournant protégeait contre la tempête un étroit espace, d'autant mieux qu'à droite se levait une plate-forme herbue, enclose d'une barrière, et où dormait un gros canon.

Éliza reprit haleine, considéra la mer indistincte, hérissée de remuements blanchâtres, et les buissons noirs de la falaise qui se renversaient, flagellés, sous les bourrasques.

— Je voudrais, dit-elle, me convaincre que notre aventure est une fiction, comme au théâtre, et pourtant c'est *vrai*. Décidément, ce monde est un gouffre de terreur. Pardonne-moi, Séverin, d'être faible, tu sais que je ne fléchirai pas. Toi, quand la mer s'agite, tu respires plus largement, tu es joyeux, tu la sens frémissante, une cavale qui se cabre et jette de l'écume sur son mors. Moi, elle m'accable, il me semble qu'elle vient contre moi pour m'écraser. Et, cependant, je ne lui en veux point ; elle m'appelle, pour me délivrer. Si je l'écoutais, si je ne songeais à toi, je traverserais la route ; un léger mouvement, je glisserais, les choses seraient finies.

— Le savons-nous, si elles seraient finies? répliqua Séverin avec une lenteur songeuse.

— Oh ! tu penses à Dieu? protesta-t-elle d'un ton découragé. Pourquoi, si Dieu était, cette souffrance de tout? Pourquoi les êtres n'atteignent-ils jamais ce qu'ils cherchent? Pourquoi ne peux-tu m'appartenir à moi seule?

Ses dents claquaient, le sang bouillait sous ses tempes. Les lèvres de Séverin écartèrent les cheveux de sa maîtresse, il baisa la cicatrice d'une blessure d'enfance qu'elle portait au côté gauche du front.

Ses enfantines objections de pessimiste révoltée couvraient un froissement de femme jalouse ; il le sentit et se hâta de répondre :

— Tout peine et tout gémit parce que tout espère. Tant qu'on aime, la plus affreuse des vies est splendide à vivre.

Au même instant que résonnèrent ces phrases, la fulguration du phare fendait le mur opaque de la nuit, comme une vaste main semant de la lumière aux quatre vents.

— Tu vois ce signe? poursuivit-il en lui entourant le cou de son bras, et emporté d'une soudaine véhémence. Tu t'en souviendras, si quelquefois le désespoir te vient. Notre amour ne défaillira pas plus que cette clarté. Je t'aime à cette heure comme je ne t'ai pas encore aimée. Ma chair et mon âme ne sont plus en moi, mais en toi. Rien ne peut faire que nous cessions d'être, l'un à l'autre, notre *tout*. Une seule idée me serait horrible, celle de ne plus être aimé de toi, ou de te chérir moins, ma pauvre amie...

Dans l'aberration de sa tendresse, au terme d'un lugubre adieu, il ne maîtrisait plus son égarement ; il semblait oublier qu'une autre femme, celle qui gardait sur sa personne tous les droits, l'attendait en sa maison, près de la chambre où leurs enfants dormaient.

Après le silence d'un baiser, Éliza murmura :

— Ne m'appelle donc point « ta pauvre amie ». Je me croirais aimée seulement par compassion. Ce que tu as dit de nous deux, pour moi c'est trop vrai. Sans toi, que serais-je? J'aurai bientôt deux cœurs qui battront pour toi. Je me consumerai comme une cire dans un caveau. Hélas ! je ne t'ai que trop adoré. Je voudrais te donner plus d'amour que tu n'en peux recevoir, et j'en exige plus que tu ne m'en peux donner. Mais toi, quand je ne serai plus là, et surtout, si, par malheur, *on* venait à savoir ce qu'il y a entre nous, auras-tu la force de me défendre en toi, de ne pas répudier notre affection? Lorsque tu m'évoquais Dieu, tu n'as pas compris quel mal tu me faisais. C'est comme si je t'avais entendu m'avouer : « D'ici quelques semaines, d'ici quelques mois, le devoir me reprendra ; tu ne seras plus rien dans ma mémoire qu'un doux fantôme distant. Résigne-toi d'avance à me perdre. »

— Je t'en conjure, interrompit Séverin. Nous n'avons plus qu'une minute à nous ; ne me contrains pas de te déchirer par de dures paroles. Comment doutes-tu de moi? Quand tu m'as confié : « J'ai peur d'être *prise* », ai-je douté de toi?

— Non, je ne doute pas, reprit-elle d'une voix indiciblement brisée

et câline ; tu es bon autant et plus qu'il t'est permis de l'être. Mais peux-tu te faire l'illusion que je suis le *tout* de ta vie? Si je te demandais de me le prouver, de partir ce soir avec moi, qu'est-ce que tu me répondrais? Je ne te demande rien, pas même de venir là-bas, au moment où je souffrirai le plus d'être seule. Et, pourtant, si je l'exigeais, cette humble promesse, me jurerais-tu?...

— J'irai à Barcelone, dit-il gravement, si on ignore que je t'y rejoins. Quant à partir ce soir avec toi, ce ne serait ni ton bonheur ni le mien, puisque d'autres en demeureraient inconsolables.

Éliza fit, dans l'ombre, une moue d'ironie souffrante et résignée. Elle pardonnait à Séverin de l'aimer moins qu'elle ne l'aimait ; l'absolu de son attachement semblait une supériorité qu'elle prenait sur lui ; et son infortune achevait, devant ses yeux, sa destinée d'âme exquise vouée au privilège d'excessives tribulations.

— Tu es plus à plaindre que moi, réfléchit-elle, les yeux à demi baissés, en tourmentant la pointe d'une fourrure qui s'échappait hors de son manteau ; moi, je puis au moins être tienne, tout entière, sans une réserve.

Cette remarque, où elle soulageait son orgueil et faisait toucher à son amant l'insuffisance de sa passion, devait irriter Séverin ; mais l'effusion enlaçante des derniers mots le laissa plus enamouré. Il l'attira contre sa poitrine presque rudement et s'écria :

— Ainsi, lorsque tu prétendais m'avoir cédé pour n'y plus penser, parce que résister ne servait à rien, tu démentais tes vrais sentiments ! Tu avais l'air de te repentir...

— Oui, je me repens, appuya-t-elle, de ce que... tu n'es pas resté sage. Si tu avais eu pour moi une autre amitié, il ne faudrait pas nous quitter, à cette heure, affreusement. Et quand, de quelle manière nous reverrons-nous?

— Veux-tu que je te le dise? continua-t-il d'une intonation mordante, mais infiniment tendre. Tu fais de la tristesse ton pain et ton vin. Tu inventerais la douleur, si elle n'était pas née avant toi. Dans ce moment où je te parle, au fond de cette nuit qui roule sur nos têtes, comme le vent siffle sur ces buissons, — et il les atterre sans les arracher, — crois-tu qu'il puisse exister deux êtres en qui l'univers se sente désirer et comprendre autant qu'en nous? Pourquoi te torturer d'un avenir dont l'issue s'éclaircira? A quoi bon gâtes-tu d'un regret la seule joie que nul ne peut nous ôter, parce qu'elle est en nous, celle de nous redire : « Je l'aime, il est à moi, elle est à moi. »

Ne te repens pas. Moi seul, j'ai des torts ; laisse-moi l'entière amertume d'avoir failli. Ce que tu as fait pour moi, tu ne le referas pour aucun autre. On ne se donne totalement qu'une fois. Et moi, je ne me suis jamais donné, je ne me donnerai à aucune femme, comme à toi, ma toute bien-aimée. Tu m'as demandé une promesse. A ton tour, promets d'être forte, oui, d'être gaie jusqu'au bout, n'oublie pas que tu portes... une espérance.

Avant de répondre, elle l'embrassa :

— J'essaierai, soupira-t-elle. Et leurs bouches, une fois de plus, se joignirent. Elle pleurait sans bruit ; ses larmes chaudes descendaient sur ses joues, arrosant les lèvres de Séverin. Elle tira, pour essuyer ses yeux, d'un petit sac, son seul bagage, un mouchoir odorant ; puis, à travers le hoquet d'un sanglot qu'elle réprima :

— Allons ! Il est temps de me mettre en route.

— Je t'accompagne, dit Séverin, la gorge serrée, aussi ferme qu'il pouvait l'être dans son déchirement. La contagion de cette détresse étourdissait jusqu'au vertige sa volonté de se maintenir, malgré tout, raisonnable ; le mystère de la fragile et double existence où la sienne se continuait, l'idée de l'enfant dont ils parlaient à peine, plus encore qu'un élan sensuel, le liait au malheur d'Éliza. Si elle eût été plus audacieuse et pervertie, peut-être l'aurait-elle entraîné à la suivre.

Ils descendirent dans le chemin qui passait derrière la villa. Une trombe de vent les poussa, comme si toutes les meutes de l'abîme se fussent lâchées à leur poursuite. Un mortel silence les opprimait, le silence des séparations, lorsque celui qui reste voit l'autre déjà lointain et sent inutile tout ce qu'il pourrait lui dire encore. Il écoutait les pas légers d'Éliza, dans la boue clapotante, s'accorder aux siens, plus martelés. Sa tristesse s'aggravait, comme si, pour eux deux, ce fût désormais fini de marcher ensemble sur la terre aux routes obscures, et il se rappelait ce qu'on éprouve en suivant des funérailles, derrière les chevaux qui traînent le cercueil. Mais, presque aussitôt, il rebondit hors de ce mutisme accablé.

— Dans tes lettres, reprit-il, parle-moi de toi longuement, insatiablement. J'ai faim de te connaître. Est-ce que je te connais? Notre amour n'est-il pas issu d'un désir de comprendre? Ce que j'atteins de ton âme, ce n'en est que l'ombre ; le plus intime me fuit. Et ton corps même, est-ce que j'ai pu le connaître?

Elle se hâta d'interrompre, car les allusions trop vives à leur intimité amoureuse la blessaient :

— Toi aussi, quand tu m'écriras, ouvre-moi tout le grand livre de ton existence ; ne me cache rien.

Ce : *rien* tomba entre eux comme le froid d'une lame effilée. Elle avait touché le point cuisant de leur liaison, son antinomie avec la paix familiale qui, dans un moment, le ressaisirait. Ils passèrent devant la porte de la villa ; Éliza eut un frisson : elle se représenta Marie, montée dans sa chambre, regardant la pendule et songeant tout d'un coup : « Pourquoi ne rentre-t-il pas? » A l'image de la femme qu'elle ne pouvait supplanter, une jalousie l'étouffait ; mais son intelligence, s'aidant d'un reste d'amitié, atténuait cette rage d'une sorte de résignation attendrie.

Au tournant du chemin, la flamme d'un vieux réverbère, brouillée par la pluie, obnubilée par les tourbillons, se couchait, comme agonisante, puis s'étirait, et l'ombre de la lanterne se tordait avec elle contre le mur crépitant d'eau. Séverin s'était dit : « J'irai jusque-là. » Il comprenait que, plus il suivrait loin sa maîtresse, plus lui manquerait le courage de revenir en arrière. Éliza, le devinant, s'arrêta d'elle-même, avant le réverbère ; sous cette clarté misérable les yeux de Séverin burent une suprême fois le charme endolori du visage dont il croyait ne s'être pas assez pénétré. Son regard entra sous les cils battants, dans la profondeur humide, tendre des prunelles et redescendit aux froncements des lèvres pétries par les siennes, où il avait, des mois, guetté l'aveu lent à sortir. Près du menton, au creux d'une fossette qu'il avait connue moqueuse, une tristesse s'était incrustée. Il remarqua, autour du nez diaphane et des sourcils, de menus points brunâtres, le commencement du masque qu'en plein jour une couche de fard dérobait.

Il serra entre ses paumes ardentes, comme pour les y fondre, les mains délicates et transies. Elle renversa la tête sous son baiser ; ils s'étreignirent désespérément ; puis, dans un souffle, elle dit : « Au revoir ! » et s'en alla, seule, d'une marche résolue. Il la vit s'effacer, avec son capuchon, telle qu'une forme vaine, parmi les rais troubles de la pluie.

Au bout du chemin, à l'instant de disparaître, elle se retourna, fit un grand signe d'adieu ; il étendit les bras pour y répondre. Mais, déjà, l'énorme nuit l'avait absorbée, les épouvantes de l'ouragan déferlaient sur la voyageuse invisible. Il demeura, une minute, inerte, hébété par sa désolation ; ensuite il se ressouvint de l'heure, considéra sa montre et songea : « Qu'est-ce que Marie va dire? »

Pendant qu'à longues enjambées il regagnait la maison, nulle idée continue n'occupait son cerveau. Tout ce qu'il avait senti ce dernier soir bourdonnait à travers sa pensée tumultueuse, en faisait ressortir des images évanouies. Une rencontre de l'autre été lui revint, sans qu'il sût pourquoi : Éliza, en robe blanche, appuyant contre son épaule une ombrelle mauve ouverte, s'avançait à petits pas, dans une allée du jardin ; le sable scintillant renvoyait jusqu'à ses narines une flambée vermeille ; ses doigts balançaient négligemment une amaryllis orangée, un lis du Japon. Comme il était arrivé devant elle à l'improviste, elle avait rougi et laissé tomber la fleur qu'il ramassa. Ce frivole incident s'exagéra pour sa mémoire. Il aurait voulu se perdre dans l'éblouissement des joies défuntes, engourdir la menace des jours qui allaient nouer sur sa maîtresse et lui le sévère filet des conséquences. L'exaltation amoureuse dont il frémissait encore refoulait au fond de son être « l'amertume d'avoir failli », et le départ d'Éliza ne l'affectait point à la façon d'une chose pleinement réelle : sa barbe retenait le parfum de ses contacts, son oreille restait pleine du timbre de ses paroles. Mais la préoccupation du voyage où elle s'embarquait dériva son esprit vers une anxiété plus immédiate et matérielle :

— Pourvu qu'elle se débrouille avec son argent !

Il lui avait confié dix mille francs ; elle devait, à Marseille, les faire changer en or et en billets espagnols ; il craignit que son allure distraite n'incitât quelque voleur à la dépouiller subtilement ou qu'on ne la prît elle-même, dans les banques, à cause de sa gaucherie bizarre, pour une voleuse.

Une rafale bouscula son idée et ralentit sa hâte. Il passait au coin de la rue qui débouchait sur la corniche de la Mitre, et à l'autre bout de laquelle, tout à l'heure, il avait épié l'approche d'Éliza.

Le vent du large s'y précipitait comme un taureau furieux.

Au milieu de ses meuglements, Séverin entendit, venant de la mer, par-dessus le vacarme des eaux incohérentes, un cri humain, formidable et affreux, lancé par plusieurs voix d'hommes à la fois, l'appel de marins en détresse, jetés à la côte et sombrant. Cette clameur avait certainement éclaté tout près de la terre ; sans quoi, elle n'eût pas été perceptible. Il franchit, en courant, la ruelle, et, du haut de la falaise, héla aussi fort qu'il put. Aucune voix articulée ne lui donna réponse. Il écouta rugir les vagues et l'air gronder avec des claquements de lourde toile crevée qui tressaute aux bourrasques. Son œil,

fait à scruter les ténèbres marines, plongeait dans l'incertain des surfaces mouvantes, presque sans forme : lames sur lames, tournoiements sur tournoiements, les flots chaviraient les flots, les écrasaient. La réflexion des feux du port et l'espèce de lueur qu'agitait l'écume lui laissaient discerner des têtes de récifs émergeant, succombant, reparaissant ; ils semblaient bouger eux-mêmes dans l'universelle vacillation. Séverin, s'il n'en avait pas connu la place exacte, aurait pu les prendre pour des naufragés qui flottaient.

Il héla encore, se faisant de ses mains un porte-voix. Le vent arrachait les sons au sortir de sa gorge et les dispersait en lambeaux. Le hurlement de la mer, seul, lui répondit.

— Ceux qui ont crié là, conclut-il, ne crieront plus jamais.

Il ne soutint pas sans horreur la certitude qu'à vingt brasses de lui peut-être des vivants achevaient de mourir, et que, pour les tirer du gouffre, il ne pouvait rien. Témoin fortuit de leur naufrage, cette catastrophe anonyme le troubla d'une anxiété religieuse ; du fond de son âme se levèrent, comme le glas d'une absoute, les mots liturgiques :

— *Requiescant in pace...*

Mais, aussitôt, il s'étonna d'oser, lui, homme de peu de foi et impur, proférer sur ces morts inconnus des paroles sacerdotales.

Cependant, la lune avait surgi derrière les nuages, et elle imbibait l'espace d'un brouillard de clarté jaunâtre, tel que le demi-jour d'un falot traversant une vitre dépolie et sale. Séverin, tout d'un coup, distingua, près d'un brisant, le bordage d'une barque à demi submergée. Sa ligne noire, selon le va-et-vient des vagues, se soulevait ou s'enfonçait, toujours à la même place. Manifestement, elle s'était éventrée sur la pointe d'un récif. Dans son esprit le naufrage s'élucida : des pêcheurs de la rade, pris au loin par le gros temps, et regagnant en pleine nuit le port des Vignettes, avaient manqué la passe ; la violence du vent d'est avait drossé leur barque au milieu des roches où elle s'était brisée. Avaient-ils atterri à la nage? S'étaient-ils tous perdus? Rien d'impossible à ce que l'un d'eux survécût là, quelque part, cramponné, sous le choc des lames, aux broussailles de la falaise. Il décida de s'en assurer, en explorant le creux des anses, avec une lampe électrique et des cordes. Pour s'en munir, il reprit sa course jusqu'à la villa, réfléchissant au surplus que la conjoncture de cet humble désastre justifierait devant Marie son retard invraisemblable.

Soudain, à sa poursuite approchèrent des pas fébriles, et il sursauta, car il reconnut la voix même de Marie qui l'appelait, hachée par les rafales, stridente d'une impérieuse exaspération. Au coup de onze heures, comme il ne rentrait pas, inquiète, elle était sortie à sa recherche, doucement, afin d'épargner au commandant une fâcheuse alerte, et accompagnée d'Aline, sa précieuse femme de chambre. Elles avaient longé la mer, — son chemin habituel — et, ne l'ayant point aperçu, Marie s'en revenait affolée. La servante, qui haussait une lanterne, avait peine à la suivre.

Dès qu'il l'entendit, Séverin se retourna, se porta délibérément vers elle, et, avant qu'elle l'eût interrogé :

— Mais, d'où viens-tu, Marie? Je ne te reconnais plus; toi, la femme forte. Tu devais bien penser que, si je m'attardais, j'avais une raison.

— Une raison ! Quelle raison? Me l'avais-tu dite? Alors, si j'étais seule, à minuit, sur les routes, avec des temps pareils, sans t'avoir prévenu, tu m'attendrais en dormant?

La précipitation de sa marche essouffla dans le vent sa réplique acerbe. Rarement Séverin l'avait vue si près d'être en courroux. Le caractère de Marie, par sa limpidité constante, rappelait ces fortes eaux fluviales qui glissent, d'une seule nappe azurée, entre des berges planes, mirant des arbres stables, des arches de ponts et des tours d'églises, tranquilles comme tout ce qui s'achemine à des fins certaines. L'humeur quinteuse de son père, parce qu'elle en prévoyait les accidents, n'altérait point la sienne. La fugue de Séverin déconcerta pourtant, dans son cours égal, une existence ordonnée selon des règles de joie ; la tempête, le sourd frôlement de malheurs proches, et surtout la rebuffade d'un injuste accueil achevèrent de l'encolérer. Séverin sentit son tort : pourquoi n'avait-il pas au moins paru touché de ce qu'elle s'était mise en quête de lui? Mais son premier geste savait mal être hypocrite :

— Calme-toi, ma chère, lui dit-il, radouci. Tu vas me comprendre.

Et s'adressant à la femme de chambre qui le dévisageait avec une insistance friponne, comme si elle devinait quelque chose :

— Aline, vous savez l'armoire où je mets ma lampe électrique et mon harpon. J'en ai besoin, allez vite.

— Le harpon? se fit répéter Aline. Monsieur veut pêcher?

— Oui, le harpon, réitéra-t-il assez durement, et deux grosses cordes. Allez vite, courez. Nous arriverons peut-être à temps.

Il insinua son bras sous l'aisselle de Marie, comme en signe de reprise affectueuse, et, tandis qu'il la ramenait vers le lieu du sinistre, il la mit au fait, selon sa manière concise, non sans laisser entendre qu'un moment considérable avait filé pour lui, à écouter et à rechercher, jusqu'à ce qu'il découvrît la barque.

— Tiens, l'aperçois-tu, là, qui bouge contre une roche? Peut-être les hommes ont-ils surnagé. *Longtemps*, j'ai cru démêler, dans les bruits des lames, des appels de détresse.

— Ils ont dû atterrir, la côte est si près, opina Marie, disposée en toutes choses à la confiance. Elle oubliait déjà ses transes et le revêche abord de Séverin. Une compassion, renforcée de curiosité, la sollicitait, elle aussi, vers le mystère de ce naufrage.

Un paquet de mer qui fit explosion à l'angle du talus projeta sur les troènes du chemin une perche, enduite de vase et d'algues, dont le bout était brisé. Séverin la saisit, et, comme Aline revenait avec sa lanterne, il put lire, tracés en lettres pourpres autour du bois peint en bleu, ces deux mots : *Elisa, Toulon.* La coïncidence du nom déchiffré sur ce débris le transperça d'une angoisse : le présage était cruel. Aline, peu tendre pour Éliza, s'en divertit :

— Mlle Lougrée verra demain son épave, elle en fera des vers, elle qui fait flèche de tout bois...

— Taisez-vous, Aline, enjoignit Mme Lhostis ; vous danseriez sur des cadavres ; vous êtes insupportable.

Le double sens du persiflage d'Aline exaspéra Séverin et l'inquiéta ; il ne parut pas y prêter attention ; mais, ayant examiné la perche, il la mit sur son épaule.

— Je connaissais, dit-il avec un émoi bizarre, Pormieu, le patron de cette barque, un ancien du Mourillon, et les trois qui l'accompagnaient, Soulas, Jaïne, Vanino le mousse. Jaïne, s'il a péri, laisse huit enfants.

— Huit enfants ! s'écria Marie, pour qui ce chiffre était énorme. Il faudra nous occuper d'eux.

Séverin alluma sa lampe et l'exploration commença. Les naufragés n'avaient pu gagner la terre qu'entraînés dans le sens du vent. Il suivit donc la falaise en remontant vers l'intérieur de la rade, du côté des vieux bastions.

Il marchait au bord du gouffre et inclinait l'œil éclatant de son petit phare, tantôt sur le sable des criques, tantôt sur les gradins des pentes broussailleuses. Marie s'avançait à sa droite, vigilante, prête

à le retenir, car, aux tournants obscurs, le sol rocheux, martelé par les ruissellements de tempêtes millénaires, tout en creux et en bourrelets, poisseux d'embrun, était glissant comme un rouleau frotté de savon.

Mais Séverin avait dans son pas une sécurité de somnambule. Il allait insoucieux des jets d'écume qui lui balayaient, par instants, les jambes ou se déchargeaient, comme de gargouilles, sur son capuchon. Aline, venant derrière et rasant les murs pour être moins arrosée, l'admirait tacitement. Il avait tant de fois défié le vertige des eaux bouillonnantes qu'il regardait à peine, au-dessous de lui, les lourdes vagues émerger de l'ombre, bomber leur dos, étirer leur crête, sauter à la gorge des roches goitreuses, d'où elles rejaillissaient pulvérisées en averses de gouttes étincelantes, dans des chocs et des contre-chocs si voraces que celle qui surgissait ne se distinguait plus de celle qui refluait.

Le contact, les fracas, l'odeur de cette mêlée électrisaient ses muscles et son cerveau d'un nouvel afflux d'énergie. Il accueillait, comme un surcroît de vigueur, la turbulence des éléments. Éliza l'avait bien dit : la mer orageuse était, pour lui, en idée, une cavale qu'il empoignait par la crinière, qu'il eût aimé pouvoir chevaucher à cru. Pendant que ses yeux s'acharnaient à découvrir quelque chose qui eût la ressemblance d'une forme humaine, son esprit s'espaçait hors de l'action présente ; elle lui semblait à demi fictive et rêvée ; en même temps des faits lointains devenaient, dans sa vision, soudainement actuels. Il se représentait une manœuvre nocturne de débarquement qu'il avait faite, un hiver, aux environs de Brest, entre Très-Hir et Portzic. La mer était rude ; un de ses camarades, derrière lui, sautait de la chaloupe sur un ponton ; il entend la chute d'un corps au milieu des clapotis du ressac ; il se retourne ; le marin avait disparu. L'horreur muette de cette noyade, quand il y resongeait, lui laissait un froid dans le dos.

— On se croirait un peu en Bretagne, exprima-t-il à Marie, sous la brume et le pulvérin des falaises tonnantes.

— Tu ne vois rien? demanda-t-elle, tendue vers le sort des pêcheurs naufragés.

— Non, rien.

Ils avaient dépassé la villa, le pavillon, la porte du jardin et l'extrémité du mur à l'abri duquel s'était prolongé l'adieu. Son malaise fut singulier de revenir au même endroit, avec Marie, une heure après. Il tira sa montre et pensa :

— Minuit moins vingt-cinq. *Elle* est en route.

Et, pesante comme la chaîne d'une ancre, la mélancolie de la séparation retomba sur sa poitrine.

Au delà du tertre que le gros canon dominait, allongé sur son affût, dans sa gaine de cuir, tel qu'un homme à plat ventre, la côte se redressait brusquement, commandait de très haut la mer, et on ne pouvait plus descendre à portée du flot, sauf au hasard d'un mauvais sentier, obstrué de ronces, où la pluie dévalait en cascades. Marie, attirant Séverin par le bras, lui dit, joue contre joue :

— Mon ami, nous n'allons pas continuer plus loin. Ces pauvres gens sont bien perdus. Rentrons.

Mais ausitôt elle se recula, offusquée d'une surprise :

— C'est drôle, fit-elle à mi-voix ; tu sens le parfum d'Éliza, le jasmin double.

Les autres soirs, après ses rendez-vous, il effaçait, par une minutieuse toilette, comme un criminel prudent, tout vestige de ses désordres ; cette fois, il était pris. Mais l'inopiné de l'alerte le trouva prompt à la défense.

— Tu t'en aperçois? éclaircit-il aisément. J'ai lu tout à l'heure des poèmes qu'elle m'a prêtés, *le Triomphe de la vie*, d'Olivier Montendre ; elle y avait mis un signet ; je m'en suis caressé la barbe.

L'explication n'était qu'une moitié de mensonge. Marie l'avait vu feuilleter le livre et fleurer le signet. Le calme de son effronterie supposait pourtant une maîtrise inquiétante dans l'art de tromper, et il en fut honteux lui-même. A l'étage supérieur de sa conscience quelqu'un maugréait d'être engagé en de misérables cautèles ; mais, plus bas, une autre partie de son Moi se tenait sur un qui-vive de guerre, pour sauver le secret d'une passion et le bonheur de deux femmes.

Marie accepta sans peine la réponse de son époux. Si un doute frôla sa pensée, elle l'écarta d'une chiquenaude : pouvait-elle admettre tout d'un coup la trahison d'une amie et l'infidélité d'un homme en qui sept années de tendresse avaient corroboré sa foi, exacte et pure comme l'alliance ajustée à son doigt?

D'ailleurs, une immédiate diversion dissipa cette idée sinistre. Séverin se disposait à la convaincre qu'il fallait s'obstiner dans la recherche des survivants possibles, lorsque la voix grasse d'Aline, dont l'accent provençal bombait les mots hyperboliquement, à quelques pas en arrière, interpella :

— Oh ! madame, regardez donc !

Elle désignait le coin de l'adieu, l'angle protégé du vent où flottait encore, pour l'illusion de Séverin, le manteau gris d'Éliza. Et, là, une chétive lanterne vacillait, qu'une main suspendait dans la pluie noire. Séverin dirigea sur l'apparition le jet de sa lampe : une vieille femme se tenait debout, montrant une de ces figures en ruines que des siècles de misère semblent avoir laminées et peu à peu tatouées de cruels hiéroglyphes. Un long nez sans chair partageait ses joues mornes, tailladées, contrepointées de rides. Des mèches de sa chevelure, d'un gris plâtreux, se tordaient hors du fichu de laine qu'elle ramenait sous la salière de son menton. Ses mains paraissaient effrayantes, étant énormes, comme si toute la force de son être s'y fût concentrée ; les cordes de grosses veines y entrenouaient leurs saillies brunes ; les doigts étaient fendillés dans leur longueur, et jusqu'aux ongles, par des crevasses sanguinolentes. Elle n'était vêtue que d'un jupon verdâtre, d'un caraco bleu ; une méchante serpillière défendait, tant bien que mal, ses épaules d'où l'eau dégouttait. Mais elle avait l'air insensible au froid, à la tempête, à la pluie. Une anxiété visible crispait ses yeux tendus vers la rade ; ses cils tremblaient au bord de ses larges paupières fripées.

Elle détourna son regard sur la lampe de Séverin qui s'approchait, et dévisagea, la bouche entr'ouverte, cet inconnu, suivi de deux femmes, rôdant à pareille heure, dans cette nuit maudite. Entre ses lèvres violâtres, comme teintes de lie pâle, deux dents étranges brillaient.

S'effarait-elle de la rencontre? Séverin déchiffra, au contraire, en son attitude, une satisfaction d'avoir trouvé, sur cette falaise déserte, des gens à qui parler.

— Vous cherchez quelqu'un? prévint-il en l'abordant avec douceur.

— *Si*, répondit-elle d'un ton rauque, mais d'une langue zézayante et gauche, à la façon d'une Italienne ou d'une Corse qui articulait mal le français. Je suis la grand'mère à Giulio Vanino, le mousse de l'*Elisa*. Leur canot est parti hier matin. On attendait, ce soir, le petit. Je lui ai trempé la soupe, je lui ai coupé ses tartines. A onze heures, quand j'ai vu que rien ne rentrait, j'ai dit à Battistina : « Couche-toi, ma fille, hein ! Moi, je n'y tiens plus, je descends au port, il me faut des nouvelles. » Elle voulait m'arrêter : « Je ne veux pas que tu vas, qu'*i* me disait ; tu es folle, pauv'mémé. Est-ce que

tu la feras rentrer, sa barque? Tu mouilleras ta chemise et tu ne sauras rien. » Et batacli, et bataclan. Mais, voyez-vous, quand j'ai une idée, je l'ai. Mon petit, je l'aime trop. Je n'ai que lui pour me câliner, hein? Les autres, c'est dur comme de la caillasse. Lui, c'est comme un enfant de quatre ans. Si un malheur arrivait, ah! pauvre de nous! j'en deviendrais folle, comme elle disait. Je suis descendue au boulevard, le gardien du fort m'a dit qu'on ne savait rien de l'*Elisa*. Où qu'ils sont, bon Dieu? Elle est une sans pitié, la mer. Je cracherais dessus. J'ai passé par ici, pour voir si je verrais quelque chose. Vous autres, vous ne savez rien non plus? J'ai tant prié saint Antoine! Si c'était lui qui m'a menée sur votre route, hein?

Elle avisa la perche brisée que Séverin appuyait à son épaule; mais sa vue affaiblie ne discerna point, dans la pénombre, l'inscription. Tandis qu'elle mêlait ses doléances aux mugissements des rafales, Séverin et Marie se rencontraient dans une pensée : peut-être l'enfant sur qui elle s'attendrissait roulait-il, cadavre déchiré, au travers des brisants. Marie la pressa de venir jusqu'à la maison où elle boirait une tisane chaude avant de regagner, tout en haut de la rue Saint-Jules, les mansardes qu'elle appelait baroquement sa « kasbah ». Mais la pluie cessait; la pauvresse refusa de s'attarder davantage. Séverin et Marie l'accompagnèrent quelques pas dans le chemin; et, comme Séverin l'interrogeait sur sa vie, avec sa loquacité méditerranéenne elle en déroula, sans se faire prier, l'histoire.

Son père était un pêcheur de Bastia, émigré au Mourillon où il espérait gagner davantage. Il l'avait placée, à neuf ans, pour être polisseuse de marbre, chez un entrepreneur de monuments funèbres. Le travail, en hiver, « n'était pas un régal », il fallait tenir dans l'eau froide, du matin au soir, ses mains toutes crevassées. Elle avait eu vingt sous de salaire, par journée, jusqu'à cinquante ans; maintenant elle en obtenait trente. Elle avait épousé un portefaix, « une pâte d'homme ».

« Et il était fort, expliquait-elle. Ce n'était pas un homme, c'était un lion. Quand il avait cogné quelqu'un, on pouvait dire : « Celui-là, « le poil ne lui sortira plus. » Moi, il ne m'a jamais *touchée*. Il allait dans les foires lutter avec des hercules, pas pour de l'argent, pour montrer son honneur. »

Mais Vanino le père était « porté sur la boisson »; le métier voulait ça. Il avait succombé à quarante-cinq ans, « usé de l'estomac, usé de tout ». Des cinq fils qu'il avait eus, quatre étaient morts, avant

d'être élevés, d'une méningite. Le plus jeune « faisait le savetier », parce qu'il clochait d'une jambe. Il s'était marié, trois enfants lui étaient venus ; mais il n'avait pas atteint ses trente ans qu'une angine l'emportait ; sa femme l'avait suivi sept mois plus tard, laissant sur les bras de la grand'mère deux filles et un marmot à peine sevré.

« Nous sommes quatre chez nous, continua-t-elle, et le loyer qui fait cinq. » Les deux filles travaillaient « dans la couture » ; mais elles ne pensaient qu'à rire, à s'attifer, à danser ; « du cœur, pas plus que sur ma main ».

Elle revint aux qualités de son Giulio, un si beau petit, et si doux, *qui avait de l'amour*. Par malheur, il avait voulu être marin : « On l'avait placé comme serrurier, ça ne lui allait pas ; comme ébéniste, ça ne lui allait pas. « Je veux être marin, je veux être marin. » — De ce temps, le v'là frais dans la marine. Si la secouée de cette nuit pouvait le guérir ! Le reverrons-nous seulement? Ah la ! la ! bonnes gens, il faut s'en voir. A des moments, tout s'en mêle. J'en ai ramassé des peines et de la fatigue, dans mes soixante-huit ans. Il est le plus fort lutteur, le bon Dieu. Que pouvons-nous contre? Il n'y a que se jeter à Lui. Tout de même, je lui en dirais, s'Il me prenait mon petit. De quoi qu'Il nous jalouse? Pour qui souffrons-nous? »

Elle s'éloigna, ses bottines clapotant dans la boue, l'échine courbée en avant sous la serpillière effrangée ; hâtive et nerveuse, malgré son âge, une de ces créatures de combat qui sont bâties pour tenir longtemps, « crucifiées de travail », et plus fortes que leur misère, après s'être colletées soixante ans avec elle.

Séverin la regarda s'enfoncer entre les deux murs du chemin, au delà du réverbère, ainsi qu'il avait vu disparaître Éliza. Son dernier mot : *Pour qui souffrons-nous?* lui laissait dans les fibres comme une épine. De la catastrophe probable qui allait écraser l'unique bonheur terrestre d'une vieille indigente à la vie d'esthète qu'il s'était assurée, à ses enivrements de luxurieux, il perçut tout d'un coup une relation incertaine, mais poignante. Fallait-il donc que les uns pâtissent pour que les autres fussent heureux? Durant les minutes mêmes où il avait étreint Éliza une dernière fois, les pêcheurs désemparés s'en allaient à une mort sauvage. Le désastre de ces hommes expiait-il ses transgressions? Une telle hypothèse était trop accablante ; il la bouscula. Cependant, un trouble descendit dans sa conscience, plus profond que le tourment d'avoir quitté sa maîtresse.

Il rentra sans mot dire, vaincu par une sorte de stupeur. Une soif

véhémente le brûlait. Il s'arrêta dans la salle à manger, voulant avaler un verre d'eau fraîche. Une ombre que sa lampe déploya au plafond lui fit lever la tête ; il découvrit, collant sur la moulure de la rosace ses pattes membraneuses, un gecko, un lézard à tête plate, dont les gros yeux, surpris par la lumière, se dilataient d'une horreur vague. Cette bête inoffensive s'était réfugiée là pour dormir au chaud. Mais son aspect hideux lui déplut, comme un mauvais présage.

Monté, il traversa sur la pointe des pieds la chambre où dormaient Albert et Ferdinand. De leurs lits candides, pas un bruit de souffle ne s'élevait ; pourtant, la douceur d'une présence vivante habitait l'air tranquille et tiède. Au sortir des rafales et de ses commotions passionnées, ce calme, cette pureté allégea son être.

Dans sa chambre, Marie l'avait devancé ; elle s'était mise à genoux et disait tout bas sa prière du soir. Il esquissa, selon son habitude, un rudimentaire signe de croix, marquant par là que, sans être dévot, il se joignait à elle d'intention.

Pendant qu'elle se déshabillait en son cabinet de toilette, il s'approcha d'une des fenêtres dont les volets n'étaient pas clos et appuya son front contre la vitre gondolée sous le vent glacial. Il l'ouvrit, se pencha pour examiner encore le littoral et la mer. L'immense gémissement des espaces orageux s'engouffra dans la maison.

Le disque tronqué de la lune décroissante échancrait d'une clarté fauve le cercle des nuages courant sur elle, pareils à des oiseaux affolés. Elle faisait saillir les têtes ruisselantes des récifs. La barque, toujours au même endroit, dansait, bondissait et retombait, comme disloquée, entre les lames.

Ses yeux embrassèrent instinctivement le désert lumineux de l'horizon. Au bord du ciel bleui, des étoiles diamantaient la mer. Miroitante, plus haute et formidable, elle gonflait son dos luisant et noir comme la peau d'un congre ; des éclairs de glaive brisaient la crête des vagues, de l'or en ébullition roulait dans leurs cascades d'écume. Sous le vol rompu des nuages, la jetée brune du petit port, coupant le brasier lunaire, le promontoire qui, en face de la Mitre, tranchait les flots comme l'étrave d'une carène, s'éclairaient ou s'assombrissaient. Les pulsations du phare, les nuées en lambeaux et l'astre lui-même, tout semblait emporté par une giration délirante de mouvement. Combien souvent, éperdu de violence, Séverin s'était-il approprié l'orbe houleux, empli de lune, des eaux sans bornes ! Mais, cette nuit, leur agitation magnifique lui paraissait vide, insuffi-

sante à noyer sa tristesse. La pensée d'Éliza débarquant, seule, à Marseille, parmi la cohue des voyageurs anonymes, et la pitié pour les pêcheurs perdus heurtaient en son cœur un flux et un reflux d'amertume.

Comme, au bout d'un instant, il refermait la fenêtre, un baiser chatouilla son cou, et Marie, en chemise, les cheveux dénoués, lui dit à mi-voix, sur un ton de légère impatience :

— Eh bien! Qu'attends-tu pour te coucher! A quoi rêves-tu?

— Je songe, répondit-il, aux marins de la barque. Est-ce lamentable, cette impuissance de l'homme pour l'homme! Ils sombraient à cinquante pas de nous, et nous n'en savions rien!

— J'y songeais aussi, fit-elle plus sérieusement ; j'ai prié pour leur âme. Je me demande, Séverin, si nous n'avons pas trop de bonheur, quand d'autres en ont trop peu...

Il se dévêtit sans hâte et se coucha, mais ne put s'endormir, alors que Marie, paisible, s'abandonnait au sommeil entre ses bras.

La pluie avait recommencé ; au-dessus de leur tête, l'eau d'une gouttière battait régulièrement le plafond, comme si un marteau eût cloué un cercueil. Il se leva, monta au grenier, empila des linges sous le point de chute afin d'amortir le bruit. Recouché, il s'étonna d'être si nerveux. Peu à peu, les vibrations fiévreuses de ses tempes s'assourdirent ; une torpeur détendit ses membres. Les fracas du dehors se perdaient en sa somnolence, semblables au brouhaha d'une grande ville ou à la rumeur d'une bataille lointaine.

Mais le cri des agonisants s'obstinait à résonner contre ses oreilles, le cri des hommes qui, peut-être, étaient morts parce qu'il avait voulu trop vivre.

ÉMILE BAUMANN.

(*A suivre.*)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

FRANCE ET PAPAUTÉ

Quand on essaie de dénombrer les gagnants de la guerre et d'évaluer leurs profits, les yeux se tournent beaucoup du côté de l'Amérique, du côté de l'Angleterre et du Japon, un peu moins du côté de la France et de l'Italie, très peu du côté du pape. Et pourtant, si l'on réfléchit que la Pologne est ressuscitée, que l'Irlande s'affirme avec turbulence, que l'orthodoxie, l'évangélisme ont reçu des coups terribles, si l'on note qu'en Orient, depuis Spalato jusqu'à Kiev et à Mohilev, d'immenses forces catholiques commencent à prendre vie et couleur, on se demande pourquoi, de tous les gagnants de la guerre, le Saint-Siège ne serait pas le mieux nanti.

De fait, le Vatican émerge de plus en plus de l'abîme où d'autres continuent à se débattre et tend vers les lumières à venir un front superbement couronné. Ce n'est pas la réflexion seule qui lui accorde d'avoir survécu et grandi. Il suffit de savoir regarder pour faire la constatation immédiate des progrès religieux et politiques, dès aujourd'hui mesurables, réalisés par le Saint-Siège. Si l'on fait débuter la crise non encore dénouée à l'an 1912, avec les guerres balkaniques, on s'aperçoit aussitôt que son développement, phase pour phase, n'a cessé d'accroître le réseau d'influences directes de la Papauté. Avant même que de précaires signatures fussent échangées à Londres, en 1913, la Serbie, Yougo-Slavie virtuelle, intriguait déjà pour nouer des rapports juridiques avec le prédécesseur de Benoît XV. L'explo-

sion de 1914, la tension mondiale et le bouleversement qui s'ensuivirent n'eurent d'autre conséquence à cet égard que de précipiter l'évolution du monde politique vers une entente concrète avec Rome. A l'heure qu'il est, de toutes les grandes puissances, seuls les États-Unis, la France et l'Italie n'ont pas encore de représentant officiel ou définitif auprès du Saint-Siège. Mais l'Italie se trouve sur place et négocie quasi ouvertement, à toute heure et par toutes les avenues, l'Amérique se dérange elle-même quand il le faut, dans la personne de son président, et la France compte déjà un chargé d'affaires avéré, après avoir entretenu, dans la personne de M. Loiseau, un chargé d'affaires occulte.

Le prestige romain s'exerce donc avec une force indiscutable, et indiscutablement croissante. Depuis 1912, il s'est fait sentir sur tous les points de la planète, ralliant la Chine, le Portugal, l'Empire britannique, la Hollande, s'imposant même au petit monde farouche, obséquieux et jaloux des républiques américaines et des collectivités orthodoxes. Demain, la cour du pape sera la cour du monde et la chancellerie du pontife une société vraie des nations. En 1914, seize États seulement figuraient dans ses relations officielles.

Et ce n'est pas seulement le nombre, ce n'est pas seulement l'espace que s'attribuent Benoît XV et le cardinal Gasparri, c'est, si je puis dire, l'*intensité* politique. Rappelez-vous la révolution d'Irlande et les émeutes de Dublin. Un vertige à peine sensible, mais sinistre, émeut le corps de l'empire, semblable au tressaillement d'un bateau qui prend la mer, — la mer et les aventures. Aussitôt deux gestes jumeaux se dessinent à Londres : *No popery!* C'est la réaction sentimentale, celle du Parlement et des prêches, et des clubs et des meetings. La réaction politique fut différente. Huit jours plus tard, en effet, le prince de Galles en personne s'inclinait devant Pierre, Lin, Clet, Anaclet, Clément, tous ces obscurs artisans lointains d'une entente indispensable avec l'Irlande catholique.

La vie moderne est traversée par tant de forces, son équilibre tient à des différences si délicates qu'aucun État digne de ce nom ne peut se payer le luxe de gaspiller la moindre influence possible. Dix années auront suffi à nos gouvernants pour ressentir la faute commise en 1904, et dont les contre-coups nous ont été si préjudiciables.

La nature des choses et les besoins de la concurrence, qui font présentement d'un statut avec Rome une nécessité pour tous les États, dispensent d'une discussion académique. Il suffit de considérer

à quelles injonctions obéissent les pèlerins, — souvent peu dévots, — que la diplomatie achemine vers Rome de plus en plus nombreux.

Au fond, rien d'étonnant à cette recrudescence de ferveur. En confondant de jour en jour davantage dans un même corps social les races et les religions, en multipliant donc les causes de conflit au sein des communautés politiques, la révolution contemporaine requiert en vérité l'institution la mieux capable d'apaiser la plus exigeante et la mieux fondée des intransigeances religieuses, celle qui se fonde sur l'intégrité catholique. Le temps n'est plus où l'on était, — je parle des États, — orthodoxe, ou protestant, ou bouddhiste, ou musulman. Le zèle conquérant de gouvernements assimilateurs ou ambitieux, à l'œuvre sous le nom de principe des nationalités et aussi la péréquation des droits civiques, installent de toutes parts des minorités catholiques de plus en plus considérables, de mieux en mieux armées, conscientes et attentives. La Serbie montagnarde de 1911 pouvait se passer du pape, la Yougo-Slavie croate et slovène ne le peut plus. La Grèce du Magne, de l'Attique et même de Thessalie pouvait s'isoler derrière son Saint-Synode, la Grèce de Smyrne et de Salonique doit regarder vers Rome et y quêter assurances et compromis. Du jour où la rivalité germanique et la concurrence américaine rompirent son splendide isolement, du jour où les vingt-deux millions d'Américains catholiques firent sentir dans la balance le poids des revendications irlandaises, du jour où les sommets du Taurus et du Liban agacèrent ses convoitises, l'Empire britannique dut, bon gré mal gré, dépêcher un ministre auprès du pape.

La France est-elle trop unie ou trop adulée? La concorde intérieure, les succès mondiaux la comblent-ils donc de faveurs sans précédent? Hélas! Le jour s'approche peut-être où les derniers lambeaux de notre patrimoine oriental passeront, si l'on n'y veille, à des quémandeurs plus pressants que nous. Qu'il s'agisse de l'Orient ou de l'Occident, l'appui du Souverain Pontife sera souvent décisif. Là-dessus, nous chercherions en vain à être plus probants que le gouvernement lui-même dans son *exposé* du 11 mars :

« Chaque remaniement de frontières dans l'Europe centrale, dit-il fort bien, soulève les questions religieuses, spécialement dans les régions où les races s'enchevêtrent et où les conflits de nationalités et de langues se mêlent à ceux des rites et des confessions ; la plupart de ces litiges sont déjà évoqués devant la Curie romaine, et l'intervention d'un représentant de la France est naturelle et légitime pour

appuyer les demandes de nos alliés et fortifier l'œuvre de nos traités.

« La situation nouvelle créée en Syrie, en Palestine, à Constantinople et dans tout l'Orient rend nécessaire un accord au sujet du rôle que nous assignent nos traditions séculaires aussi bien que la sympathie de populations profondément attachées à leur culte et à leurs croyances, et dont les statuts politiques se confondent souvent avec leurs statuts religieux.

« Le règlement de questions aussi délicates que complexes mériterait à lui seul de faire l'objet de négociations, s'il n'y avait pas encore à assurer en Extrême-Orient le respect de droits qui nous sont reconnus par les traités (allusion au désir manifesté par la Chine de soustraire ses catholiques à la tutelle française) et, dans de nombreux pays du globe, le soutien des missionnaires français, qu'il convient de ne pas laisser sacrifier à leurs concurrents étrangers.

« En France même, le traité de paix de Versailles pose des problèmes qui ne sauraient rester sans solution, tels que l'application de l'ancien Concordat en Alsace-Lorraine, le sort des missions dans les anciennes colonies allemandes du Togo et du Cameroun, etc. Enfin, l'exercice par nos nationaux du culte catholique au Maroc devrait être sauvegardé au Maroc comme il l'a été en Tunisie et dans nos colonies. »

Cela pour l'expansion, pour la politique extérieure. Que dire de l'équilibre interne ! Pour inculquer une idée vive des bienfaits sociaux du « papisme », Joseph de Maistre, mêlant mystique et mathématiques, remarquait, il y a justement un siècle, que la durée moyenne des règnes et des dynasties était plus longue en pays catholique qu'en pays protestant. La chute du tsarisme, dont la permanence échancrait alors l'harmonie de son raisonnement, les désastres récents de l'anarchie luthérienne, renforcent singulièrement les vues profondes de l'auteur du *Pape*. Plus que jamais, le Vatican symbolise et confirme l'ordre spirituel des sociétés, père de l'ordre tout court. Pas n'est besoin d'armée pour ce souverain, pas n'est besoin de terres infinies. Voltaire, dont les œuvres historiques regorgent d'aperçus ingénieux, faisait observer qu'à l'époque du grand schisme « les papes qui se disputèrent l'empire du monde vécurent souvent d'aumônes ». On voit où se réduit l'argument tiré de la disparition du pouvoir temporel. Il n'est pas nouveau. L'histoire a pris un soin éclatant de le réfuter.

A quoi bon du reste raisonner à vide et pour la gloire ? Il suffit de consulter un almanach de Gotha. Le seul souverain qui subsiste et

dont on se dispute la bienveillance est le pape. C'est abdiquer diplomatiquement que négliger les possibilités infinies de tractations que recèle depuis peu la cour de Rome.

René Johannet.

L'organisation de la Révolution européenne.

L'Internationale de la révolution est organisée. Pour connaître cette organisation, il n'est pas besoin de remonter au delà de Zimmerwald. Mais c'est de là qu'il faut partir. « Zimmerwald, a écrit Humbert-Droz, successeur de Guilbeaux pour la propagande bolchevique en Europe occidentale, Zimmerwald, c'était le schisme. Il y avait le socialisme de guerre et le socialisme défaitiste, antimilitariste; l'internationale des traîtres au socialisme et l'internationale des traîtres à la patrie. »

Lénine avait depuis longtemps son programme. L'état-major allemand le mit à même de s'emparer du pouvoir en Russie. Dès lors, il n'a pas cessé de conjuguer les moyens de révolutionner le monde. Pour réussir, le communisme doit être mondial, sinon il périra.

L'armistice, accompagné de la première « révolution » allemande, avait paru d'abord offrir l'occasion rêvée de bouleverser l'Europe. Une formidable armée rouge russo-allemande devait venir battre le Rhin : Radek l'avait promis. Vains désirs. Le spartakisme fut noyé dans le sang. Depuis, les divisions se sont produites. Il y a présentement deux internationales fragmentaires, qui s'excommunient et s'injurient réciproquement. Ne font partie de l'internationale communiste de Moscou que des Zimmerwaldiens, mais pas tous. Les bolcheviks ont beau traiter la deuxième internationale (celle d'avant-guerre) de « cadavre ambulant », le cadavre résiste encore. En réalité, le communisme fait peur à beaucoup de bourgeois socialistes : les « centristes ». Ceux-là désirent bien l'expropriation des grandes fortunes, mais ils ne sauraient admettre la suppression globale des revenus et de la propriété. Aussi la tactique des partis communistes dépendant de Lénine consiste-t-elle à brusquer les événements. De temps à autre, des mots d'ordre brutaux de grève générale sont lancés : les bras se croisent, et l'opinion se demande ensuite béatement pourquoi et comment l'injonction bolchevique circula.

En juin et juillet 1919, ce fut clair. Il s'agissait alors de défendre la révolution hongroise. Quand la république des Soviets eut été proclamée à Budapest elle avait, dit plus tard un social-démocrate, mis « son espoir en trois choses : 1° l'éclosion imminente de la révolution mondiale ; 2° le secours de l'armée rouge russe ; 3° l'esprit de sacrifice du prolétariat hongrois. » Évidemment, ce sont là des conditions tactiques indispensables et qui constituent l'essence de la « technique » révolutionnaire du bolchevisme. Ces conditions ont manqué.

Si, le 1er juin, en un seul jour, 150 000 métallurgistes de la Seine se mirent en grève « inopinément », ce fut pour secourir les Hongrois. Si la grève du 21 juillet lui succéda, ce fut pour la même raison. Mais, cette fois, les chefs communistes ne commandaient plus. Aussi devait-elle échouer, avant de commencer.

Voici d'ailleurs un document qui en dit long sur les menées internationalistes, provocatrices de mouvements ouvriers. A l'occasion de la grève générale du 21 juillet 1919, les groupes internationalistes d'Angleterre ont publié un manifeste signé de Sylvia Pankhurst, pour la *Worker's Socialist Federation;* A. Inkpin, pour le *British Socialist Party;* L. Cotton, pour le *Socialist Labour Party*, et D. A. Davies, pour la *South Wales Socialist Society*. Ce document, destiné à fomenter et promouvoir la grève de « libération universelle », contient une affirmation qui fera réfléchir. On y lit en effet : « Les soldats français refusent en masse de partir pour la Russie. Des soldats français ont fraternisé avec l'armée rouge en Ukraine ; des matelots français se sont mutinés en Crimée et ont obligé les navires de guerre français à retourner en France. Le résultat fut le triomphe de la révolution dans la Russie du Sud, la restitution des riches réserves de blés d'Ukraine à la république ouvrière. Le peuple de la Russie centrale fut ainsi sauvé de la famine. »

Les mutineries françaises d'Orient sauvant le bolchevisme : cette relation de cause à effet était restée ignorée. Qu'en conclure, sinon, comme le document lui-même, que, dans cette circonstance, la propagande communiste remporta la victoire? La reprise de l'Ukraine est due à l'intensité de la propagande révolutionnaire, simplement. Le manifeste le disait sans ambages : « Si Lénine et son entourage ne se maintiennent pas au pouvoir, le massacre sera grand. »

Si l'on veut comprendre les mouvements internationalistes actuels, il faut donc y voir la rébellion du communisme bolchevik contre l'organisation mondiale. La forme soviétique a engagé la lutte contre toutes les formes du régime parlementaire : c'est une lutte à mort. Il s'agit de vaincre ou de périr. L'impérialisme bolchevik est déchaîné.

« La Russie n'est pas une nation en guerre contre d'autres nations, c'est la révolution aux prises avec la contre-révolution », dit toujours le manifeste anglais. Et la deuxième internationale, composée des partis socialistes nationaux, est naturellement comprise parmi les forces de la contre-révolution. Or, affirment les propagandistes de la troisième internationale : « Le capitalisme râle. Le régime bourgeois chancelle... La société de classes se désagrège. » Il faut l'achever le plus tôt possible...

Cet aperçu rétrospectif nous permet de jeter un regard plus clair sur les mouvements actuels. Le plan bolchevik, c'est la révolution mondiale. En mars 1918, « après la grande défaite de notre politique extérieure » à Brest-Litovsk, écrit Radek, Lénine avait cru tout perdu. Depuis, il a vaincu ses ennemis. Quel est son plan présent?

Le secrétaire du parti communiste de Lettonie adressait de Riga, fin juillet, aux communistes allemands, une lettre où il annonçait la reprise de la ville par les contre-révolutionnaires le 22 mai. Il ajoutait : « Nous tenons ferme, et dès les premières semaines de l'occupation, notre parti a été reconstitué ; maintenant que la dictature des troupes et des barons allemands est soutenue par l'armée nationale esthonienne et lettonne, nos forces grandissent de jour en jour. Nous les rassemblons pour une nouvelle lutte. Le baromètre de notre action est le mouvement révolutionnaire d'Allemagne? Nous attendons la tempête de là. » D'autre part, grâce à la propagande de Radek, Lénine compte sur l'union prochaine des Soviets d'Esthonie et de Russie. Enfin, l'échec du général finlandais Mannerheim, « qui poussait à la guerre contre la Russie des Soviets », est considéré comme un événement de bon augure.

A l'est, la plaque tournante sensible de l'Europe est la Pologne. La région minière de Dombrova est le centre du communisme, qui grouperait, dit-on, 350 000 mutilés de la guerre. Les chômeurs y forment l'appoint des révolutionnaires, qui exigent la nationalisation des domaines et l'organisation de communautés agraires. La nouvelle armée pactise plus ou moins avec la révolution, si bien que, de Varsovie, on peut écrire à la *Kommunistische Räte-Korrespondenz :* « La Pologne est mûre pour la révolution sociale, qui dépend seulement de l'action de la classe ouvrière allemande. » Donc, pour ces États neufs, issus de l'Allemagne et de la Russie d'avant 1914, le mot d'ordre communiste est d'attendre l'action révolutionnaire allemande. Dans quelle idée? Dans quelle intention? Pour reconstituer l'Allemagne et

la Russie, telles qu'elles étaient avant 1914, tout simplement. Aveugle qui ne le verrait pas.

En effet, la Russie bolcheviste est dans le marasme. Les chemins de fer, en particulier, ont besoin d'une réfection totale. D'un autre côté, l'Allemagne ne peut se résigner à sa défaite. L'alliance russo-allemande, entrevue ou réclamée par Racowsky et Naumann, l'apôtre de la *Mittel-Europa*, dès 1915, est une nécessité vitale pour les deux pays. Quel instrument gigantesque pour la révolution mondiale ! Un ingénieur russe a déclaré que si les opérations militaires sont arrêtées sur le front polonais, c'est à cause du mauvais état des transports. On n'a pas fait assez attention au passage à Berlin de Wigdor Kopp, l'envoyé bolchevik. Ces agents poussent l'Allemagne à la guerre contre la Pologne. D'autre part, c'est de Berlin que semblent partir les ramifications révolutionnaires qui s'étendent dans le monde musulman. On a signalé la présence à Berlin d'Enver pacha, ainsi que de Djémal et de Talaat. Ils offraient d'enflammer l'Afghanistan, dont le nouvel émir, Ramanula, est profondément anti-anglais. Dès octobre 1919, une alliance offensive et défensive fut nouée entre la Turquie et la république d'Azerbeidjian, dont le principal personnage est Nouri pacha, frère d'Enver et ancien commandant au Caucase. Il y a donc partie liée entre Allemands et Bolcheviks en Orient et en Occident.

Mais en Europe même, sur quelles forces le bolchevisme peut-il compter, à l'heure présente?

L'Allemagne traverse une période de crise qui tend à débarrasser le socialisme de ses éléments de droite, les Bernstein, les Kautsky, les Cohn, prisonniers de leur parlementarisme, pour faire monter au pouvoir les éléments avancés. Le programme des indépendants est fort voisin de celui des communistes. Notons seulement qu'ils exigent la conclusion immédiate d'alliances avec les républiques socialistes. Le programme bolchevik tend à sa réalisation en Allemagne : « Toute la révolution liguée contre toute la contre-révolution. »

En France, si l'on blâme le groupe Péricat de jouer trop facilement au « soviet », — car « des groupes communistes ne sont pas des soviets », — on proteste contre la majorité « longuettiste », qui manque de décision par excès d'opportunisme. Une épuration s'impose, c'est-à-dire une scission au sein des partis nationaux.

En Angleterre, le bolchevisme semble figé. Il y rencontre une résistance particulièrement vive. L'*Independant Labour Party*, celui de Snowden et de Ramsay Macdonald, nettement antimilitaristes au cours de la guerre, demeure réformiste. Le *Labour Leader* est neutre

entre les deux internationales. Le travaillisme anglais est parlementaire avant tout : il garde fidélité aux coutumes nationales. Le germanophile Trevelyan en donnait l'assurance dans la *Münchener Post :* « Il n'y a pas de place, en Angleterre, pour un mouvement antiparlementaire. Nous avons nos révolutions derrière nous, et le peuple britannique résout toutes les questions par les seuls moyens parlementaires et démocratiques. » Le *Labour Party* est la section la plus importante de beaucoup de la deuxième internationale.

En Italie, le communisme a les préférences sentimentales de la plupart des cent cinquante députés socialistes que compte la nouvelle Chambre. Au dernier congrès, quatre tendances se sont heurtées. La direction du parti est maximaliste et la propagande électorale fut nettement révolutionnaire. Détail à noter : toutes les proclamations, les affiches et les bulletins de vote du parti portaient les insignes de la république soviétique russe, la faucille et le marteau. Mais ces communistes italiens agiront-ils? Sont-ils des bolchevistes sérieux? Quelques-uns en doutent.

En Suisse, certains chefs zimmerwaldiens, restés antimilitaristes irréductibles, sont socialement réformistes : tels Naine, Graber, peut-être même Grimm. Platten, par contre, est bolchevik décidé. D'après Charles Naine, le communisme russe est un « socialisme pour apaches ». Graber toutefois exige la socialisation et la lutte de classe, « entraînant logiquement le refus des coalitions et celui de la défense nationale » (1).

La troisième internationale, en effet, a inscrit ce dernier article dans son programme : *le refus de la défense nationale capitaliste.* Dans la *Feuille*, Jean Debrit écrit : « Tant qu'un socialiste n'aura pas le courage de déclarer que le devoir de tout parti socialiste est, en effet, de travailler de tout son pouvoir à la défaite de son gouvernement, s'il n'a pu l'empêcher d'entrer en guerre, il n'y aura pas de véritable internationale, et toute cette agitation de façade ne sera que palabre et mensonge. »

Donc, l'internationale de Moscou, la troisième internationale, ne veut pas accepter de « réformistes », d'opportunistes, quels qu'ils soient. Dans toutes les nations d'Europe, mais principalement en Bulgarie, en Pologne, en Allemagne, en Scandinavie (2), en Italie et en France, elle compte de très fortes minorités, prêtes à renverser

(1) *Sentinelle*, de la Chaux-de-Fonds, 6 janvier 1920.

(2) Les Scandinaves, dont le chef communiste est Hoglund, comptent sur l'attitude ouvrière, « particulièrement en France et en Angleterre ». (*Phare*, janvier 1920, p. 301.) Les Tchéco-Slovaques tiennent bon (p. 304), mais l'ancienne Roumanie adhère plus facilement que la nouvelle au bolchevisme (décembre, p. 211).

la paix et d'abord à délivrer l'Allemagne des justes conséquences de la guerre qu'elle a voulue et perdue. Tel est l'état actuel de l'organisation révolutionnaire en Europe et telle est la fin principale qu'elle cherche à atteindre.

JEAN MAXE.

La Suisse et la Société des Nations.

Le peuple suisse est le seul qui sera appelé à se prononcer directement sur la Société des Nations. Sans doute, après l'enterrement du traité de Versailles par le Sénat de Washington, la future organisation du monde est appelée à jouer un grand rôle dans la bataille présidentielle aux États-Unis. Mais la signification du scrutin sera altérée par toutes les considérations de politique intérieure, de rivalités de partis et de personnes qui détermineront l'issue de la course à la Maison-Blanche. Au contraire, le plébiscite du 16 mai portera uniquement sur l'adhésion de la Confédération helvétique à la Société des Nations.

Quelle sera sa décision? Les partisans les plus résolus de la Société n'osent aller plus loin que d'exprimer de grands espoirs. Ils ne cherchent pas à dissimuler les aléas de la partie. Le gouvernement n'a-t-il pas été le premier à le reconnaître en reculant de deux mois le scrutin, malgré le désir d'une prompte solution exprimé par le Conseil de la Ligue? Ce délai implique la nécessité d'une sérieuse campagne préparatoire. Et pourtant les deux Chambres fédérales se sont prononcées à de très fortes majorités. Le Conseil national a approuvé l'initiative du Conseil fédéral par 115 voix contre 55. Le Conseil des États a réuni 30 voix contre 6. Votes d'autant plus significatifs qu'ils n'ont pas été émis sur le seul principe de l'entrée dans la Ligue, mais sur l'adhésion, malgré l'abstention des États-Unis.

De telles manifestations ne suffisent-elles pas à préjuger du sentiment populaire? Nullement. On ne compte pas les exemples de décisions parlementaires annihilées par le referendum. Pas plus tard que le 21 mars dernier, un double plébiscite s'est prononcé contre deux projets ratifiés par les Chambres fédérales, l'un tendant à une interdiction équivoque des maisons de jeu, l'autre cherchant à placer l'industrie sous le joug d'une véritable dictature étatiste. Rien n'égale l'indépendance de l'électeur suisse, même vis-à-vis de ses élus, dans les questions qui sortent du domaine de la stricte discipline de parti,

à plus forte raison dans une affaire qui bouleverse une tradition séculaire d'isolement.

On ne manquera pas d'objecter que les organisateurs de la Société des Nations ont devancé ce scrupule, qu'ils ont fait à la situation particulière de la Suisse une concession exceptionnelle en maintenant la neutralité militaire de la Confédération dans le cadre de la Ligue. Après une telle satisfaction, l'acceptation n'est-elle pas certaine?

Il est, je crois, plus exact de dire que, sans la décision prise le 14 février à Londres par le Conseil de la Société des Nations, le refus était absolument certain. Jamais le peuple suisse n'aurait sacrifié à un organisme, dont le moins que l'on puisse dire est qu'il a ses preuves à faire, une sauvegarde consacrée par les siècles et par l'expérience de la crise la plus formidable que le monde ait vue.

La neutralité de la Suisse n'a pas été, comme celle de la Belgique, imposée par les combinaisons intéressées des grandes puissances. Elle a son origine dans la libre décision d'un peuple qui a compris, dès le début du seizième siècle, que le seul moyen d'avoir la paix était de se tenir en dehors des querelles et des curées. Sagesse d'autant plus méritoire qu'elle se manifestait dans un temps où les luttes étaient généralisées et les profits certains, qu'elle émanait d'un peuple de soldats consacrés sur vingt champs de bataille. C'est d'ailleurs à ces vertus guerrières que la Suisse a dû de voir sa volonté d'isolement respectée pendant les interminables luttes de la prépondérance autrichienne, comme dans la formidable aventure où le rêve orgueilleux d'hégémonie prussienne a jeté le monde.

Une seule fois, au cours des siècles, la Suisse a été entraînée dans les convulsions européennes. L'épisode mérite d'être médité, car il a, dans les circonstances actuelles, une singulière valeur d'enseignement. La Suisse est née de l'aspiration à la liberté. C'est la volonté de vivre libres et de respecter leurs libertés mutuelles qui a groupé les éléments ethniques très divers et les a liés si fortement que leur union a pu traverser la crise de la Réforme avant de subir l'assaut du principe des nationalités. Que les principes de la Révolution française aient éveillé des échos dans les montagnes helvétiques, il ne faut pas s'en étonner. A ce moment déjà, on annonçait l'âge d'or. Les Suisses y ont perdu quinze années de tranquillité. Ils y ont gagné des expériences durables dont la première les a conduits à réclamer du congrès de Vienne la consécration de leur neutralité. En se renfermant sur eux-mêmes, ils ont échappé au virus qui infecte le monde depuis plus d'un demi-siècle. Un pays dont la structure est un défi au principe des nationalités a prouvé que la communauté de sang n'est pas la seule base d'un État stable. Rude a été l'épreuve quand Suisses

alémaniques et Suisses romands ont assisté à l'épouvantable duel entre les races dont leur fière indépendance ne va pas jusqu'à répudier l'héritage. Mais décisive aussi. Tous ont compris que c'en aurait été fait de l'Helvétie si la clairvoyance des ancêtres n'avait prévenu le choc des passions. Et c'est au lendemain de cette alerte qu'on aurait invité les Suisses à renoncer à leur garantie séculaire? L'effet d'une telle suggestion a pu s'entrevoir quand une fausse manœuvre de la Conférence a tenu la neutralité en suspens. La crise a été brève. Elle a suffi à éclairer le Conseil de la Société des Nations sur la concession nécessaire.

La neutralité militaire de la Suisse est reconnue même au point de vue passif. Entendons par là que non seulement la Confédération helvétique n'aura pas à fournir de troupes pour la défense du pacte social, mais qu'aucun contingent armé ne pourra passer à travers son territoire. Est-ce à dire que la situation du petit État sera la même dans le nouveau cadre que dans l'ancien statut européen? Nullement. La Suisse participera à toutes les obligations sociales dans le domaine économique. Ainsi, en cas d'exécution contre un ou plusieurs délinquants, elle sera tenue de coopérer aux mesures de pression économiques et financières. Les partisans de la Ligue ne manquent pas d'alléguer que cette situation n'est pas en contradiction avec le statut juridique, puisque le droit des gens ne connaît la neutralité que dans le domaine militaire. Ils ajoutent — et l'argument est plus sérieux — que la Suisse ne peut pas échapper, en raison de sa situation géographique, aux répercussions économiques d'un conflit européen. Les développements de la guerre mondiale l'ont assez clairement démontré.

Ce qu'on ne dit pas, c'est comment il sera possible pratiquement de tracer une limite entre la participation économique aux hostilités et l'abstention militaire. L'hypothèse suppose une singulière complaisance de la part de la puissance ou des puissances qui se seront crues assez fortes pour braver les foudres de la Société des Nations. Est-il vraiment possible de combiner l'abandon de l'isolement et le maintien de la neutralité? M. de Dardel a eu la courageuse franchise de déclarer au Conseil national que cette conciliation n'est même pas désirable parce qu'elle repose sur une équivoque. Cette équivoque, le peuple suisse l'acceptera-t-il? Estimera-t-il que les avantages de la Société des Nations comportent le risque? Voilà comment se pose la question.

Les Suisses ont beaucoup trop d'expérience et de bon sens pour avoir jamais cru que la nature humaine allait se transformer comme par un coup de baguette magique à la voix de M. Wilson, du général Smuts et de lord Robert Cecil. Ils espéraient seulement qu'après une

catastrophe sans précédent, on tâcherait de donner à une paix solide le renfort d'une démonstration, au moins temporaire, de solidarité internationale. L'inconscience, le cynisme et l'ignorance qui ont vicié l'œuvre de la Conférence les ont littéralement confondus. Dès la première ébauche du *covenant*, ils en ont discerné les erreurs. Ils ont parfaitement compris qu'on édifiait la maison à l'envers en prétendant faire de la Société des Nations l'assise d'une paix durable dont elle aurait dû être le couronnement. La guerre légitimée au lieu d'être condamnée. Pas de force au service de la Société. Des engagements sociaux plus qu'élastiques. La déception était amère.

Elle s'est accrue quand on a vu se réveiller les passions et les appétits, quand la brutalité des grandes puissances s'est acharnée contre les faibles, sans considération pour les services rendus et les sacrifices endurés. La Société des Nations ne cesserait-elle d'être une coalition d'impuissances que pour devenir un syndicat d'exploitation des petits? Rien n'est venu modifier cette sensation fâcheuse.

Par contre, d'autres impressions défavorables ont trouvé dans le cours des événements une certaine atténuation. Un grand nombre de Suisses s'étaient émus de voir le pacte de la Société des Nations indissolublement uni au traité de Versailles. Il leur semblait que l'adhésion à la Ligue prenait de ce fait l'allure d'une sorte d'approbation tacite d'un traité qui a peu d'admirateurs. La réflexion a dissipé cette impression, surtout quand on a constaté que la Société était, par définition, un instrument de revision du traité. La condamnation du traité par certains de ses auteurs les plus notoires a précipité l'évolution. De même s'est atténué assez rapidement un mouvement de protestation des catholiques contre l'omission du Saint-Siège. Non que le grief soit abandonné, bien loin de là. Mais on a jugé que la participation du Souverain Pontife serait assez facilement acquise, et, qu'en tout cas, ses chances dépendaient de la multiplication des avocats au sein de la Ligue.

Le champ de la controverse est, on le voit, très limité. Une grande erreur serait de supposer que les questions de races doivent jouer un rôle prépondérant dans la partie. Quand les intérêts de leur pays sont en jeu, tous les Suisses sont Suisses et rien que Suisses. Par ailleurs, si les sympathies alémaniques devaient intervenir, ce serait, contrairement à l'opinion généralement répandue en France, dans le sens de l'acceptation. Il y a beau temps que les Allemands ont compris que la Société des Nations était leur meilleur atout pour l'atténuation des conditions de paix.

S'il est imprudent de formuler des pronostics sur le vote populaire, on peut cependant préciser certains éléments de scrutin. Les socia-

listes voteront presque tous contre, parce qu'ils considèrent la Société des Nations, telle qu'elle a été prévue, comme une parodie bourgeoise. Il est possible pourtant que quelques éléments modérés du socialisme romand fassent bande à part. Le vote des classes éclairées a peu de chances de se distinguer beaucoup de celui des assemblées parlementaires. Sur ces éléments portent particulièrement les arguments des partisans de l'adhésion. Si imparfait que soit le cadre, il faut l'accepter comme un point de départ. Tous les autres neutres s'y résignent, à part les États-Unis qui peuvent rester dans leur splendide isolement. La Suisse est politiquement, et plus encore économiquement, solidaire de l'Europe. En mettant les choses au pis, la faillite de la Société replacerait lá Suisse dans le *statu quo ante*.

A moins que les faibles ne paient les frais de la catastrophe qui serait au bout de l'aventure. Cette hypothèse, les champions de la cause nouvelle se gardent bien de la laisser entrevoir, tandis qu'ils dénoncent l'isolement qui a assuré pendant des siècles la sécurité de la Confédération helvétique. Tout le message du Conseil fédéral et les plaidoyers sont bâtis sur ce thème. Malheur à celui qui est seul. Sans doute l'horizon de la Suisse s'est-il beaucoup élargi depuis un demi-siècle. Peu de peuples se sont davantage répandus au dehors et ont poussé plus de sillons dans le monde. Il est possible que ces considérations influent sur l'élite et le monde des affaires. Restent les campagnes. L'assemblée des paysans recommande l'adhésion à la presque unanimité, 314 voix contre 4. Les masses rurales répondront-elles à cet appel, oublieront-elles si facilement que la Suisse a connu la tranquillité, non parce qu'elle a déclaré ne pas vouloir se battre, mais parce qu'elle s'est tenue en dehors des coups? Voilà la grosse inconnue et le facteur décisif du scrutin.

SAINT-BRICE.

LES LETTRES

L'ÉCOLE DE L'ART POUR L'ART

FLAUBERT ET BAUDELAIRE

La théorie favorite de notre école française de l'art pour l'art, c'est que la beauté d'une œuvre littéraire est totalement indépendante de la qualité des sentiments qu'elle exprime et de l'intérêt que ces sentiments pourraient nous inspirer ou qu'ils ont pu inspirer à l'auteur par eux-mêmes. Qu'il s'agisse d'un intérêt de cœur (sympathie ou antipathie pour les personnages, leurs maximes, leurs actions) ou bien d'un intérêt philosophique, religieux, politique, patriotique, moral, ce genre d'impressions n'a rien à voir avec les impressions de « l'art ». Dans l'esprit d'un véritable artiste et d'un véritable connaisseur, les unes et les autres sont entièrement séparées. Le fond ne compte pas. Ce que l'écrivain a de mieux à faire, pour qu'aucune vapeur de sentimentalisme ne vienne troubler la pureté de sa conception, ou, comme on dit en un français d'ailleurs douteux, de sa « vision » artistique, c'est de choisir des sujets qui le laissent lui-même et qui laissent son lecteur absolument froid. Ainsi son ouvrage, s'il est réussi, ne vaudra-t-il que par soi-même ; le plaisir qu'on y pourra prendre n'empruntera rien à un ordre d'émotions inférieures ou du moins étrangères à l'émotion du beau.

Flaubert regrettait de n'avoir pas écrit un roman sur le duc d'Angoulême, parce que l'insignifiance de caractère qu'il attribuait à tort ou à raison à ce prince, dont l'histoire n'a trouvé rien à dire, faisait

de lui un héros idéal pour la littérature. En fait, le même Flaubert a bien l'apparence d'avoir suivi sa propre maxime, soit dans l'*Éducation sentimentale*, récit des grises et insipides années de jeunesse d'un bourgeois dont tout le caractère est de n'en avoir point et dont la plus remarquable aventure est que rien ne lui arrive, soit dans *Salammbô*, où l'auteur s'est donné pour matière un épisode obscur et à demi conjectural d'une antique cité dont nous ne savons presque rien et qui est morte sans laisser de trace dans la commune civilisation. Un sujet moral tellement morne que, rien qu'à l'entendre énoncer, l'imagination s'attriste, un sujet historique ou demi-historique trop lointain pour avoir aucune espèce de rapport avec les origines de notre histoire, voilà justement ce qui enchante le bon Flaubert. La propre indigence ou l'obscurité de tels thèmes littéraires laisse tout à faire aux prestiges de l'art.

Encore ces thèmes sont-ils empruntés à la vie réelle. Par là, ils possèdent un minimum d'intérêt vulgaire, indépendant de ce qu'y pourra ajouter le travail de l'artiste. L'idée de l'art pour l'art trouvera une application plus rigoureuse, si l'artiste élimine ce minimum même en prenant son sujet hors de la réalité et de la nature, dans le domaine de l'artificiel. L'artificiel, voilà, du point de vue de l'art pour l'art, la matière poétique par excellence, puisque cette matière ne reçoit son existence et, à plus forte raison, son éclat, que de la virtuosité du poète qui la compose et la colore. Théophile Gautier, le véritable père de l'école, nous parle en quelque endroit d'un peintre « dont les yeux de l'âme et les yeux du corps avaient la faculté de déranger les lignes les plus droites et de rendre compliquées les choses les plus simples, à peu près comme les miroirs courbes ou à facettes qui trahissent les objets qui leur sont présentés et les font paraître grotesques ou terribles ». Il a été lui-même ce peintre, surtout dans ce roman, aujourd'hui oublié, *Albatros*, par où il débuta, et dans le *Roman de la momie*.

Gautier, imagination de coloriste et d'artiste plastique, compose de l'artificiel pour les yeux. Baudelaire, nature plus intellectuelle et plus repliée sur les sentiments, compose de l'artificiel moral. On ne saurait user de ce procédé de création d'une manière plus délibérée. Dans ses travaux de critique, il a développé avec toutes les ingénieuses ressources de son esprit un peu court, mais si fin et si distingué, la théorie du genre, la théorie de l'artificiel dans la littérature. Tous les thèmes poétiques où il se complaît sont foncièrement pétris d'artifice

et leur caractère composite, forcé à outrance, fait à la nature la violence la plus maligne ou la plus injurieuse. Ainsi de tant de tableaux qui associent l'évocation des plus hideuses images de la dégradation ou de la décomposition physiques aux effusions lyriques de la volupté, qui juxtaposent et entremêlent dans une même peinture, dont l'objet n'a de nom dans aucune langue, les pourritures de la charogne humaine et les fleurs d'un beau corps qui appelle l'amour. Ce qu'il y a de curieux, sinon d'unique, dans le cas de Baudelaire, c'est que des imaginations de cette sorte s'accompagnent chez lui d'une émotion poétique sincère sans laquelle il ne lui eût pas été possible d'atteindre à cette magie mystérieuse de l'expression qu'il nous faut souvent admirer dans ses ouvrages.

Voilà, dans son principe et dans les diverses applications prétendues de son principe, la fameuse esthétique de l'art pour l'art. Je dis : prétendues, parce qu'un principe purement illusoire et fallacieux ne souffre aucune application réelle. Il faut que ce qui nous est présenté à ce titre en appelle en réalité un autre et procède d'une autre source. Si Flaubert et Baudelaire avaient été tout à fait sérieux (comme l'ont cru leurs fervents disciples) dans leurs explications doctrinales, nous devrions dire qu'ils ne pouvaient se tromper davantage sur la véritable nature de l'inspiration qui les animait et les conduisait.

Serait-il donc nécessaire de prouver que la littérature ne vit que des sentiments, des passions, des idées de l'écrivain, de tout ce qui s'agite d'humain dans son âme et que ce qu'on appelle l'inspiration n'existerait point sans cela ; que Démosthène ne se serait pas élevé aux magnificences oratoires des *Philippiques* avec un zèle moins puissant pour jeter la Grèce contre le Macédonien et que moins belle serait l'*Enéide*, si les piétés du civisme et de la religion eussent été moindres dans le cœur romain de Virgile ; que Corneille n'aurait pas trouvé les accents souverains du *Cid* et de *Polyeucte* par l'effet d'une chaleur purement poétique, sans la flamme plus humaine d'un personnel enthousiasme pour l'idéal de stoïcisme chrétien et chevaleresque incarné dans ses héros ; que Racine n'aurait pas écrit *Andromaque* s'il n'avait pas connu l'ivresse de vivre et d'aimer, de vibrer de toutes ses énergies dans un milieu de gloire royale, de brillante jeunesse et d'amour, et qu'enfin on éteindrait le feu d'artifice que Voltaire a tiré pendant cinquante ans, si l'on éteignait les fureurs généreuses ou rageuses dont n'a cessé de brûler son ardent esprit? N'insistons pas sur une vérité que l'on ne pourrait méconnaître que par

manie ou par moquerie. Certes, ce n'est pas « le cœur » qui fait le génie. Mais il n'y a pas de génie sans le cœur. Les *Stances* de Moréas ne seraient rien sans leur perfection de cadence, d'expression et d'images ; elles ne seraient rien sans le courant d'amertume sacrée qui palpite en leurs beaux rythmes. L'antiquité définissait l'orateur (et la définition s'applique au poète, en général à l'écrivain digne d'écrire) : *vir bonus, dicendi peritus. Vir bonus*, voilà ce que la thèse de l'art pour l'art efface dans cette formule qui dit, en sa simplicité immortelle, tout le secret des bonnes lettres.

L'écrivain de l'école de l'art, à en juger par les principes dont il se réclame, commence par se refuser (comme écrivain) le droit d'être, non seulement honnête homme, mais homme simplement. Si je me formais de lui une image modelée sur ses professions de foi littéraires, je me le figurerais comme une sorte de nain moral fort compliqué, comme l'échantillon d'une humanité diminuée et ingénieuse, qui se forme aux impressions et aux lumières de la réalité, pour n'en être pas dérangé dans les élaborations savamment factices de son esprit. Le royaume de l'art, ce serait alors le royaume de Lilliput ou tout au moins le royaume de Chine.

Cependant, le portrait ne serait point juste, si on l'appliquait à des poètes comme Flaubert et Baudelaire. A la vérité, je les trouve eux-mêmes un peu contrefaits, par comparaison avec les lyriques qui puisent de belles idées à des sources plus naturelles et plus nobles. Mais ils ne le sont pas au point de n'être pas humains à leur manière. Pas plus que d'autres, ils n'ont échappé à la commune nécessité des poètes qui écrivent pour dire quelque chose : ils ont écrit, créé avec leur cœur. Est-ce à dire que leur cœur ait réellement aimé le médiocre, le morose, le languissant et le plat, dont l'auteur de l'*Éducation sentimentale* a paru faire ses délices, ou bien l'artificiel scabreux où s'est complu l'auteur des *Fleurs du mal*? Non ; ils n'ont aimé ni l'un ni l'autre pour lui-même. Ils ne s'y sont attachés que dans un esprit de dérision sarcastique et passionnée. Voilà leur frémissement à eux, le point d'où jaillissent leur sensibilité et leur invention poétique.

Cette dérision s'adressait à deux objets, très opposés entre eux selon l'apparence, mais entre lesquels ils croyaient apercevoir une étroite parenté de nature, une solidarité profonde : d'une part, l'exaltation romantique ; d'autre part, la platitude bourgeoise.

Ils méprisaient l'insincérité de sentiment que l'influence du roman-

tisme, parvenue à son apogée au temps de leur jeunesse, avait répandue dans la société et dans les mœurs, le mirage d'illusion et de chimère dont elle avait enveloppé la nature et la vie, faisant rêver de jeunes bourgeois et bourgeoises françaises à d'extraordinaires aventures sentimentales, à de célestes félicités sur terre, à des ivresses du cœur sans mélange. A ce mirage, ils avaient eu trop d'imagination, trop de voluptueuse fragilité, si j'ose ainsi dire, pour ne pas se prendre, et profondément ; mais ils avaient eu, l'un trop de bon sens normand, l'autre trop d'esprit et de finesse aristocratique pour ne pas éprouver bientôt le dégoût de cette fausse séduction qui leur était entrée dans les moelles et ils s'étaient retournés contre elle avec l'âpreté de moquerie qu'on met à se moquer de soi-même quand, ayant en soi du don Quichotte, on a été le don Quichotte de quelque sottise.

Ils méprisaient l'abaissement et la tristesse d'aspect de la civilisation moderne dominée par l'utilitarisme et la médiocrité intellectuelle des classes moyennes, par le matérialisme industriel, par les mœurs démocratiques. Pour eux, cet abaissement et la fausse élévation, la boursouflure morale du romantisme, étaient les deux signes de l'époque et manifestaient une même âme de vulgarité.

Ce double dégoût a donné le branle à leurs imaginations. Mais il rétrécissait et, pour ainsi parler, spécialisait singulièrement par avance le champ sur lequel elles pourraient s'exercer. Les poètes d'imagination saine combinent l'idéal avec le naturel et ils le peuvent, parce que, pour eux, l'idéal n'est que la fleur et la quintessence du naturel lui-même, ce que l'ancienne rhétorique appelait « le beau naturel ». Dans l'imagination d'un Flaubert et d'un Baudelaire, cette harmonie ne saurait plus se réaliser. L'idéal, qui est pour eux l'idéal romantique, c'est-à-dire une adultération de la réalité par la chimère, est le faux même ; et la réalité, sur la face de laquelle aucune lumière ne laisse plus jouer ses rayons, n'est que tristesse et laideur. Ils remplaceront l'idéal par l'artificiel inventé avec un caprice absolu. Ils regarderont la réalité sous l'angle d'une ironie froide et féroce. L'école de l'art pour l'art est l'école de l'artificieuse fantaisie et de l'ironie systématique.

Flaubert et Baudelaire ont été les Méphistophélès du romantisme. Ne parle-t-on pas assez couramment du « satanisme » de Baudelaire? L'expression est juste, à condition qu'on dise qu'il ne s'agit que d'un Satan au deuxième degré, d'un Satan qui insulte, non le grand ciel qui est sur nos têtes et qu'il ne voit plus, mais un ciel fabriqué dont

il est l'ange déchu, un Satan de serre chaude et non de plein air.

Il n'y a plus lourd contresens que de lire et de commenter ces auteurs, comme beaucoup le font aujourd'hui, dans un esprit grave, religieux, sacramentel. C'est leur faire le plus grand tort. Vrais poètes certes, avec un fond très douloureux, ils sont aussi de grands pince-sans-rire et ils le sont toujours et partout. Chez eux l'antiphrase est perpétuelle. Pour qui n'entend pas l'ironie sourde et enveloppée, l'*Education sentimentale* est un livre assommant. Quand on a saisi que chaque phrase se moque de nous, en appliquant notamment à la peinture des événements les plus monotones et des êtres les plus médiocres les magnifiques coupes de style de Bossuet et de Montesquieu, on le trouve plein de saveur.

PIERRE LASSERRE.

La découverte de l'enfant.

En 1863, dans le dernier volume de son *Histoire de la littérature anglaise*, Taine, à propos de Dickens, constate qu'il n'y a point d'enfant dans la littérature française. « Le petit Joas de Racine, ajoute-t-il, n'a pu naître que dans une pièce composée pour Saint-Cyr ; encore le pauvre enfant parle-t-il en fils de prince, avec des phrases nobles et apprises comme s'il récitait son catéchisme. » Taine aurait pu en dire autant de la littérature de l'antiquité classique. Mais il n'aimait pas le classique.

Depuis, nous avons vu, au contraire, de nombreux volumes consacrés à l'étude des enfants. Nous avons eu Jack ; nous avons eu le gamin révolté de Vallès et combien d'autres ! Et nous avons enfin les « enfances » de Pierre Loti et d'Anatole France.

Sont-elles vraies et jusqu'à quel point le sont-elles? C'est un problème que je ne me charge pas de résoudre. Je me demande si le défaut essentiel de ce genre d'études n'est pas d'avoir été repensé par un cerveau d'homme, si le propre de l'enfance n'est pas une inconscience sur laquelle notre observation rétrospective ne peut guère porter et si, en composant ces ouvrages avec des souvenirs transformés de notre propre passé, nous n'en retenons pas seulement les points extrêmes, les anomalies, tout ce qui sera un jour perceptible pour notre raison d'homme, en négligeant, sans le savoir, ce qui est proprement l'état d'enfance, c'est-à-dire quelque chose de

négatif et de latent, d'immesurable, traversé d'intuitions étranges et d'analogies déroutantes.

Je suis frappé du nombre incroyable de raisonnements subtils que font tous les enfants littéraires. Ne serait-ce pas à cause du fait que, les rares fois où nous avons, dans notre jeune âge, tenté un effort pour penser, nous avons été frappés d'une telle stupeur par ce phénomène que nous ne l'avons jamais oublié et que nous avons bâti là-dessus des généralisations hâtives?

Les admirables enfants des romans anglais n'échappent pas non plus à ce qui n'est pas une critique, mais une sorte de crainte, en face de réussites trop brillantes. Ni le petit David Copperfield, ni la Maggie Gulliver de George Eliot, ni la Jane Eyre de Charlotte Brontë. Seul, peut-être, comme toujours, Dostoïewsky est allé plus loin et a montré dans ses *Frères Karamazov* d'inquiétants enfants, plus inconscients et plus plastiques que les nôtres. Mais peut-être aussi, dans notre vieil Occident, les enfants sont-ils déjà aussi raisonneurs que les grandes personnes.

Ce qui est incontestable, c'est leur sensibilité. Ni Dickens, ni Alphonse Daudet, ni Loti n'ont exagéré l'excitation nerveuse de leurs petits héros. Il n'y a rien de plus seul au monde qu'un enfant, de plus incompréhensible aux autres et de plus troublé par l'énigme de l'univers. Mais ces notions lui viennent par ondes successives de chagrins secrets, de secousses déprimantes, de déceptions incalculables. Un homme arrive presque toujours à surmonter sa douleur, il sait les mots qui servent à la manier, à l'apprivoiser ; il ne se console pas, mais il a appris à la localiser, à lutter avec elle en la limitant ; elle n'a plus ce caractère effarant d'immense détresse, d'épouvante sans bornes qu'elle est pour les très jeunes êtres.

Quand, après le *Roman d'un enfant*, on lit *Prime jeunesse*, on est frappé de cet immense pouvoir de souffrir. Car s'il est possible que nous donnions aux personnages puérils de nos livres, et malgré nous, une sorte de maturité qui est la nôtre, et non la leur, il est certain, par contre, que nos transcriptions sont au-dessous de la vérité, quand il s'agit de peindre les crises de désespoir, les fureurs de désappointement qui peuvent secouer un enfant. Je ne crois pas, pourtant, que personne ait su l'exprimer aussi vivement que Pierre Loti.

Et je ne crois pas, non plus, qu'aucun écrivain soit mieux doué pour traduire ces émotions insaisissables. Il faut ajouter que sa nature et le genre de vie protégée (sur un grand nombre de points), que mènent les officiers de marine dans leur jeunesse, ont prolongé chez lui très tard, et peut-être toujours, un grand nombre de dispositions puériles que l'on retrouve dans tous ses livres et qui constituent un de

leurs charmes. Ainsi il a retrouvé en lui cet état à demi inexprimable que nous avons tous ressenti jusqu'au milieu de l'adolescence et dont il est seul, peut-être, à avoir su traduire l'émotion.

Pierre Loti, comme les autres peintres de l'enfance, a stylisé son modèle ; en l'enveloppant de ce rêve inhérent à ses créations, il donne de lui une image qui n'est pas complète et qui est corrigée par son esprit d'homme d'abord, par son art d'écrivain ensuite. Mais cela dit, il est bien certain que, par sa mélopée sourde, ses réticences pudiques, ses allusions à des états incertains de la conscience, son flux d'intarissable mélancolie, le style de Pierre Loti est celui qui se prête le mieux au sujet qu'il a traité. Avec lui, nous baignons dans cet univers de tristesses involontaires, d'amusements enivrés, d'observations bizarres, d'intuitions inexplicables qui est l'univers de l'enfance. Dans ce domaine obscur, il se meut à son aise, au milieu des rêves, des nostalgies, des curiosités, des appels mystérieux de l'avenir, et si l'enfant qu'il nous montre n'est pas tout l'enfant, nul, du moins, ne s'est approché d'aussi près de toute une part de l'enfance.

Dans le même temps où Pierre Loti se penchait vers son passé, Anatole France nous donnait ce *Petit Pierre*, égal à ses livres les plus parfaits, et qui est comme une nouvelle édition raffinée du *Livre de mon ami.*

Ces deux ouvrages ont le poids et la densité naturels aux productions de grands écrivains, arrivés au déclin d'une vie chaque jour plus riche en expériences et en savoir. Aussi est-il curieux de voir en quoi France et Loti différaient l'un de l'autre, à leur aurore, et en quoi ils se ressemblaient.

Je ne sais pas si tous les enfants des hommes sont pareils et je ne le saurai jamais, car les seuls témoignages que nous possédions d'eux nous viennent des gens de lettres qui forment dans la société une classe distincte et qui ont en commun des traits qui ne sont peut-être pas ceux de tout le monde. Je crois, cependant, ce qui est sans doute une grande vanité, qu'ils sont créés spécialement pour exprimer la nature humaine dans ses particularités essentielles et qu'ils nous en donnent l'image la plus fidèle, même quand ils nous dépeignent des états de sensibilité qui existent peu chez le plus grand nombre, ou qui y manquent tout à fait.

L'imagination est la faculté maîtresse de l'enfant. Il le faut bien : c'est elle qui est appelée à combler toutes les lacunes de l'expérience.

A plus forte raison doit-elle dominer chez deux enfants destinés à devenir artistes et créateurs. Très tôt ils se sont créé un monde intérieur. Ils ont recouru à des formes puérilement dramatiques pour animer et organiser le chaos engourdi qui végétait en eux. Très tôt aussi, ils ont éprouvé l'angoisse du mystère qui nous entoure, cherché à pénétrer le secret qui se dérobe à nos yeux. Je veux bien croire qu'en ce moment, ce mystère obsède plus que jamais France et Loti et qu'ils ont tendance à exagérer la précocité et la force avec lesquelles l'énigme les a tourmentés. Mais cette préoccupation est si continue, si angoissante dans les livres de France comme dans ceux de Loti, qu'on peut supposer que leur esprit en a été hanté de très bonne heure.

Ce trait commun, sans doute doivent-ils le partager avec tous les enfants qui seront un jour des écrivains. Mais comme on voit tout de suite en quoi ils diffèrent, et comme l'imagination travaille chez l'un ou chez l'autre suivant des voies différentes !

Loti est déjà tout sensibilité. Sa vie enfantine ne connaît que déchirements, amours furtives, tristesses précoces et vagues, cultes fétichistes. Tout lui est bon qui fera jaillir ce sentiment de l'instabilité des choses humaines dont il tirera plus tard ses accents familiers. C'est déjà l'auteur du *Livre de la Pitié et de la Mort.*

Il en va autrement pour le petit Pierre de M. Anatole France. Cet enfant-là est surtout observateur et raisonneur. Il tire du spectacle de l'univers un ensemble de problèmes subtils et de découvertes ingénieuses. Il cherche à élucider les causes et à apercevoir les effets. Il est malicieux, clairvoyant, expert surtout à démêler les contradictions perpétuelles et l'illogisme de la pauvre mécanique humaine. C'est déjà M. Bergeret. Et il est facile de remarquer que, plus M. Anatole France avance en âge, et plus son Pierre Nozière, que nous connaissons pourtant depuis vingt-cinq ans, devient subtil.

Nous devons croire ces deux portraits fidèles, nous demandant seulement ce que Loti et France ont pu y superposer involontairement de notions acquises avec l'âge. Il y a là un travail indiscernable à nos yeux puisqu'il a échappé aux leurs.

Par delà cette découverte de l'enfance qui rend plus claire la psychologie de l'homme, quelque stylisée qu'elle puisse être, nous ne pouvons oublier l'essentiel : deux écrivains nous apportent à juger non seulement un précieux document de l'ordre humain le plus général, mais deux œuvres d'art d'auteurs arrivés au terme de leur carrière. Combien cet art est différent chez l'un et chez l'autre ! Chez Loti, qui n'a reçu de l'univers que des impressions, qui n'a recherché à travers le monde que des occasions d'irriter sa sensibilité, on ne trou-

vera pas cette admirable invocation à Racine, page achevée de grand humaniste, qui est la plus belle du *Petit Pierre*, une des plus belles aussi d'Anatole France et de la langue française de notre temps...

EDMOND JALOUX.

Latinité et Germanisme.

Jamais guerre ne remit plus d'idées et de sentiments en question que celle de 1914-1918. Elle nous a obligés à un examen de conscience général, à une revision attentive des systèmes de valeurs dans lesquels il en est encore qui placent leur confiance. Notre pays fut gravement mis en péril, en même temps que tout ce qu'il représente. Une nation tard venue dans l'histoire du monde avait entrepris d'imposer par la force son hégémonie, sans avoir d'autres titres à sa prétention que la brutalité organisée de ses armées. Nous devions cependant nous dire que la force d'une nation en armes ne peut qu'être le résultat d'un concert de volontés ; qu'elle doit avoir sa source dans un ordre moral et spirituel, au service d'un ordre politique, et, à son tour, servie par lui. Ainsi nous en venions à nous demander quelles étaient les maximes qui dirigeaient cette force allemande assez redoutable pour mettre en péril notre civilisation, héritière de celles d'Athènes et des deux Rome, la païenne et la chrétienne. Comment ces maximes avaient-elles été formulées? Que devait cette force au système politique de l'Allemagne? Celui-ci était-il une création originale? Enfin, alors que tout témoignait, dès le premier jour, de la valeur individuelle des nôtres, quelle pouvait bien avoir été la cause de notre état de faiblesse, quand nous avait surpris l'agression allemande?

M. René Gillouin s'est posé ces questions. Il vient de réunir en un volume qu'il intitule : *Idées et figures d'aujourd'hui* (1), les réponses qu'il a essayé d'y faire, au cours d'une série d'études publiées pendant la guerre, en diverses revues.

Si ses réponses ne sont pas toutes satisfaisantes, son livre y gagne du moins d'avoir la valeur d'un document psychologique fort intéressant. Il nous donne le spectacle d'un Français jeune encore, cultivé, qui a certes désiré passionnément la victoire ; qui déteste le germanisme, dans lequel il discerne l'ennemi, par excellence, de notre civilisation ; qui paraît même porté par son goût vers les œuvres litté-

(1) René GILLOUIN, *Idées et figures d'aujourd'hui*. Bernard Grasset, éditeur.

raires qui se rapprochent le plus de l'expression de notre génie : comme en témoignent son admiration pour Jean Moréas, l'étude pieuse qu'il consacre dans son livre au regretté Émile Clermont et jusqu'aux réserves sages qu'il fait touchant M. Paul Claudel. Cependant M. Gillouin perd toute la netteté de son intelligence, aussitôt qu'il entrevoit des conclusions qui risquent de contrarier un certain lot de ses sentiments. Il entend certes avoir raison contre l'Allemagne, mais il voudrait donner l'illusion d'avoir encore raison contre des Français dont l'éloignent ses propres conceptions. C'est pourquoi il ne reste pas toujours lucide quand il étudie le germanisme et la façon dont se sont formées les maximes odieuses qui ont dirigé la force allemande.

Certes, il a ces maximes en horreur ; : il n'en conserve pas moins une véritable tendresse, qui apparaît bientôt, pour la philosophie dont elles sont nées. Nous pensons d'abord qu'il raisonne fort bien, tandis que nous lisons son étude sur le germanisme, écrite à la lumière du livre prophétique de M. René Lote : *Du Christianisme au Germanisme.* Il dit, notamment, dans cette partie qui est la meilleure de son ouvrage, que la Réforme de Luther libéra en Allemagne le mysticisme du christianisme, où l'Église le maintenait dans de raisonnables limites. Ainsi libéré, le mysticisme allemand s'orienta, partie vers la métaphysique, partie vers l'art, partie vers l'État pour développer autour de celui-ci la religion impérialiste. Ce divorce du mysticisme et du christianisme ne produisit pas d'effets trop dangereux jusqu'au dix-huitième siècle, tant que l'Allemagne demeura sous l'influence de la pensée gréco-latine. C'est ainsi que la philosophie de Leibniz est encore un modèle de bon sens et de mesure : « Kant, nous dit M. Gillouin, marque la transition entre la sagesse leibnizienne et le délire hégélien. » Et il suit l'évolution de la pensée allemande jusqu'à Hegel, en passant par Fichte et Schelling.

Cependant, M. Gillouin s'indigne au cours des chapitres suivants que des catholiques et des incroyants aient pu accuser Luther d'avoir une responsabilité indirecte dans la guerre. Il reconnaît que Luther compromit la réalisation du rêve catholique d'une vaste chrétienté du moyen âge ; il persiste quand même à le considérer comme un chrétien. « Le moralisme kantien, nous dit-il, *est la forme que prend la religion naturelle dans une société dont le christianisme protestant constitue l'atmosphère.* » Et aussitôt, il proclame que Kant n'a rien à voir avec Luther. Pour ce qui est de Fichte, il nous déclare, le plus sérieusement du monde, que l'auteur des *Discours à la nation allemande* a joué pour l'Allemagne un rôle analogue à celui de Mistral pour la Provence. Il consent à trouver, chez Hegel seulement, ce qu'il y a de vraiment inhumain dans le germanisme. Tout à sa fièvre de

venger Luther, il va jusqu'à entreprendre de démontrer l'analogie de l'Église romaine avec la conception allemande de l'État ; ainsi s'expliquerait la sympathie que Rome aurait, selon lui, témoignée à l'Allemagne de Guillaume II pendant la guerre ; mais il ne prend pas garde qu'il ne réussit qu'à démontrer que l'Église romaine est à ce point différente de la conception allemande de l'État, que, tandis que la première veut que le temporel soit au service du spirituel, l'État allemand entendait asservir le spirituel au temporel ; et quand croyant pousser plus loin la comparaison entre l'Église et l'État allemand, il se sert de cet argument qui étonne sous sa plume : « La discipline allemande semble calquée sur la discipline cléricale : *Perinde ac cadaver*. Pour l'Allemand comme pour le Jésuite, *la fin justifie les moyens* », il oublie seulement qu'elle est de Luther cette phrase, rapportée d'ailleurs par M. Massis dans son étude : *Luther prophète du germanisme* : « Quel mal y aurait-il à ce que, pour un plus grand bien, on fît un gros mensonge? »

C'est qu'en effet, Luther fut avant tout une incarnation vivante du génie et du caractère de sa race, s'opposant au génie et au caractère latins ; voilà ce qui l'a rendu particulièrement odieux à un Maurras autant qu'à un Lemaître. Malheureusement, M. Gillouin, plus influencé par les sentiments que par les idées, ce qui l'amène à se trouver souvent en contradiction avec lui-même — situation fâcheuse pour un philosophe — manque complètement de vues historiques.

Pas un instant, il ne lui vient à l'esprit d'envisager la situation de l'Allemagne septentrionale, au moment où apparut Luther. L'Allemagne du Nord, demeurée jusqu'au quatorzième siècle foncièrement germanique, commençait alors à bénéficier de l'influence des universités établies chez elle par la papauté, sur le modèle des universités françaises ; l'Allemagne du Sud, par contre, subissait depuis longtemps déjà, à cause du voisinage de l'Italie, l'influence latine. La Réforme de Luther fut en Allemagne, bien plus qu'un mouvement chrétien, une réaction de l'esprit germanique contre l'esprit gréco-latin, contre la Rome de la Renaissance, splendide, lumineuse héritière de la Rome antique. Ce mouvement fut germanique au point de prendre aussitôt un caractère féodal. Luther transporta même jusqu'en théologie son esprit particulariste, avec sa théorie de la grâce accordée « non à un seul, non à tous, mais à plusieurs ».

Quand Luther commença d'être effrayé des désordres du dangereux mysticisme germanique qui n'était plus maintenu par la discipline de l'Église, soucieuse de distinguer les manifestations du divin des désordres morbides et d'assigner des limites à l'imagination de l'homme, il entreprit de réaliser cet asservissement du spirituel au

temporel que les divers rois de Prusse, et en dernier lieu Guillaume II, n'ont pas cessé depuis d'utiliser. Alors, il ne trouva rien de mieux que de faire de l'électeur de Brandebourg le gardien du pouvoir spirituel qu'il avait entrepris d'arracher au pape de Rome. Il instaurait en même temps cet esprit théologique laïque, qui d'Allemagne devait gagner sous les formes les plus diverses notre Occident, et dont M. Gillouin lui-même paraît être une des victimes.

Une réaction analogue de l'esprit germanique se produisit au dix-huitième siècle, alors que l'influence française commençait de pénétrer victorieusement en Allemagne.

Cette réaction bénéficia alors de la libération du mysticisme allemand contenu malgré tout, depuis la Réforme, par des influences latines : elle fut favorisée par un affermissement du royaume de Prusse qui coïncidait avec l'abandon de la politique de Louis XIV à l'égard de l'Allemagne. Elle prit à ce moment une forme philosophique, pour aboutir au culte panthéiste de toutes les forces de l'humanité et naturellement bientôt à celui de la force brutale.

Ainsi l'Allemagne de Guillaume II apparaît, en fin de compte, comme le résultat d'une réaction violente de l'esprit germanique, barbare, anti-classique, refoulé par la civilisation classique dans l'Allemagne moderne. La grande guerre dont nous sortons à peine ne serait donc qu'une des phases de la lutte séculaire de la civilisation méditerranéenne et de la barbarie du Nord : lutte qui a pris même dans les derniers siècles un caractère intellectuel.

Cette manière de comprendre l'Allemagne a le mérite de s'accorder avec l'histoire. Elle entraîne la nécessité pour nous, non seulement de veiller à la défense et à la diffusion de notre culture, mais encore celle d'une politique particulière aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur. Il suffit que la France donne l'impression d'être affaiblie ou d'oublier qu'elle est le rempart de la civilisation gréco-latine de l'Occident, en face de l'antique Germanie, pour qu'aussitôt une nouvelle invasion barbare la menace, et avec elle l'Europe. Quand, au contraire, notre rayonnement intellectuel collabore, comme il est arrivé au cours du grand siècle, avec notre puissance, notre civilisation pénètre l'Allemagne, pour le plus grand bien de l'humanité. Nous avons méconnu le danger, durant le dernier siècle ; nous avons même favorisé l'épanouissement germanique de l'Allemagne ; nous nous sommes laissé séduire par son obscure pensée ; nous avons un instant oublié et ce que nous sommes et ce qui fait notre raison d'être, et nous nous sommes préparé des désastres, dont nous n'avons pu nous sauver qu'au prix de la plus coûteuse des victoires.

La guerre venue, il ne suffisait pas de proclamer, comme M. Gil-

louin dans son livre, que le peuple allemand était responsable autant que ses maîtres, non plus que de dire avec lui, dans un article paru en février 1915 : « *Il faut battre l'Allemagne assez complètement pour qu'elle puisse souscrire à sa défaite et nous en devenir reconnaissante.* » Il fallait encore, au moment de dicter les conditions du traité de paix, tirer le meilleur parti possible d'une compréhension exacte du peuple allemand et de l'agression à laquelle nous avions dû faire face. Les artisans du traité de Versailles, pour n'avoir pas mieux saisi que M. René Gillouin le caractère de la guerre dans laquelle leurs armées avaient vaincu, ont laissé subsister tout entier le danger allemand. Ils ont même consacré l'unité des Allemagnes : de l'Allemagne du Sud qui a subi au cours des siècles l'influence latine et de l'Allemagne du Nord demeurée plus germanique. Ainsi le foyer germanique a été étendu au lieu d'être circonscrit. Ils ont traité l'Autriche, malgré tout plus latine, avec plus de dureté que la Prusse. Leur erreur nous oblige aujourd'hui à nous maintenir plus fortement armés que jamais si nous voulons éviter d'être attaqués dans l'avenir. Nous devons non seulement défendre l'intégrité de notre culture, la faire rayonner en Allemagne pour nous efforcer d'y réveiller les affinités latines des parties qui sont moins germanisées : reprendre, en un mot, l'œuvre interrompue au dix-huitième siècle. Il nous faut, par-dessus tout, imposer par le spectacle de notre force l'amour de la paix à notre voisine demeurée dangereuse. Sinon, le germanisme redeviendra bientôt conquérant, et après un temps plus ou moins long, ce sera le retour de l'humanité à une barbarie organisée, plus odieuse et plus sauvage encore que la barbarie primitive.

GEORGES LE CARDONNEL.

LA VIE ÉCONOMIQUE ET SOCIALE

LA RÉFECTION DE L'EUROPE ET LA RÉFORME DE L'ÉTAT MODERNE

La situation politique et économique de l'Europe tout entière est une situation révolutionnaire. Se trouve-t-on en présence d'un mouvement qui mine les bases de la civilisation occidentale ou qui les restaure et rajeunit les organes de la superstructure? Il apparaît que deux forces contraires agissent simultanément, l'une tendant à la destruction, l'autre à la construction. Laquelle l'emportera? Tout dépend des directions doctrinales que les constructeurs se donneront et, comme sur les champs de bataille, de la volonté de vaincre qu'ils apporteront dans leur tâche. Nous sommes dans une période décisive pour l'avenir de l'Europe : si les nations européennes s'engageaient dans la direction politique et sociale du socialisme marxiste, on pourrait leur prédire à coup sûr la dislocation à brève échéance, et l'Europe connaîtrait de nouveau les invasions asiatiques. Si, au contraire, les nations européennes dépassent et surmontent le socialisme, par l'effort intellectuel et par la création des nouveaux organes que rend nécessaire la vie économique de l'âge du fer, l'Europe peut être assurée de reprendre en main la direction du monde et de se libérer rapidement de la sujétion économique où les ruines de la guerre l'ont placée. Sa richesse intellectuelle et morale lui fournit tous les moyens d'une action rapide et féconde. Il n'est pas douteux que ce mouvement de reconstruction ne soit

commencé. La France est appelée à jouer un rôle de premier ordre dans cette résurrection : dépositaire des plus grands trésors de la culture humaine, qu'elle s'est toujours montrée apte à utiliser dans les plus diverses circonstances historiques, possédant cette force incomparable que donne à une nation le prestige de la victoire, elle peut devenir le centre de la renaissance européenne. Les directions qu'elle se donnera auront une importance particulièrement grande pour l'avenir de l'Europe. Si la France réussit à forger un esprit et des institutions qui lui permettent de surmonter une crise sans précédent, il est évident que son exemple servira de modèle aux nations anciennes ou nouvelles.

La réfection des nations est étroitement liée au caractère et à la force de l'État pour chacune d'elles. Cela est si profondément arrêté ou compris de Paris à Bucarest et de Rome à Moscou, que l'État est mis en question de tous côtés. Bien que de nombreux publicistes déclarent que la politique passe au second plan, les efforts dirigés contre la forme de l'État sont au premier plan dans tous les pays. Il est reconnu que ce que l'on a nommé l'État moderne est un organe incapable d'assurer la transformation et le rajeunissement des nations. L'État, tel qu'il a été organisé au dix-neuvième siècle dans presque toutes les nations européennes, l'État démocratique et libéral est nié dans toute l'Europe. C'est cette négation universelle qui fait dire à un certain nombre de publicistes que l'État de demain sera « économique » et non plus « politique ». De l'impuissance d'une forme de l'État à résoudre les problèmes économiques, on conclut à la suppression de la fonction essentielle de l'État. C'est un non-sens.

Un État qui ne serait plus « politique » est inconcevable. Dire que l'État sera « économique » équivaut à peu près à dire que le cerveau, au lieu d'être *cérébral*, sera *abdominal*. La fonction essentielle de l'État sera toujours politique, ayant pour premier objet le maintien de la paix dans les sociétés humaines et de coordonner les efforts intellectuels, moraux et matériels des citoyens vers le bien national commun. Mais la fonction essentielle de l'État le conduit à contrôler, à diriger et à organiser au besoin les efforts économiques de ses nationaux. L'État, gardien de la paix civile, protecteur de la santé nationale ou sociale, ne peut tolérer que le travail et les richesses du pays soient livrés aux caprices, aux intérêts, aux appétits, aux passions des

particuliers. Ce devoir lui crée des obligations en ce qui concerne la production et la consommation, obligations impérieuses, vitales dans une période de reconstitution comme celle où nous sommes. Et l'exercice de son devoir nécessite des organes particuliers. Or, l'État moderne, l'État démocratique et libéral du dix-neuvième siècle, construit (en ce qui concerne l'économie) selon les doctrines de l'économie libérale, est absolument dépourvu d'organes lui permettant de communiquer avec les producteurs. L'État moderne a été construit en vue du citoyen qui se marie, qui peut être coupable de crimes ou délits, qui est appelé aux armées et qui paye ses impôts. Il possède des organes administratifs qui lui permettent d'intervenir efficacement dans tous ces cas. Mais il ignore complètement le producteur, et il n'a aucun moyen de l'atteindre, de travailler avec lui ou de le contrôler. Les constructeurs de l'État moderne, considérant que l'industrie et le commerce devaient jouir d'une liberté absolue, vivre et se développer hors de toute intervention de l'État, ont séparé complètement la vie politique de la vie économique. C'est par là que les producteurs et les consommateurs ont été livrés sans défense à la tyrannie du seul pouvoir qui pouvait se constituer, celui de l'argent. C'est par là que la plupart des États se sont trouvés jetés dans la guerre sans posséder aucun des organes qui leur eussent permis d'utiliser, rapidement et complètement, toutes les forces économiques des pays en guerre.

Les nations qui ont à se reconstituer échoueront si elles ne procèdent pas à la réforme de l'État dans le sens qu'indiquent les nécessités. Chaque reconstitution nationale exige une collaboration étroite de l'État et des producteurs. Cela suppose des organes administratifs nouveaux dans l'État et, chez les producteurs, un groupement professionnel et économique permettant à la fois et l'action commune devant l'État, et la communication aisée, rapide de l'État avec tous les producteurs d'une même catégorie. Cela suppose chez les hommes d'État et chez les producteurs le rejet des doctrines économiques sur lesquelles nous avons vécu pendant tout un siècle. La nation qui, la première, réalisera l'effort intellectuel et l'effort de réforme et d'organisation nécessaires à ces créations, cette nation sera la première nation reconstituée en Europe et sera en mesure d'aider ses voisines à repousser tous les assauts de l'éternelle barbarie et à recouvrer l'indépendance économique sans laquelle l'indépendance

politique, acquise au prix du sang, serait étouffée par les maîtres de l'Or.

GEORGES VALOIS.

Les Conseils d'entreprise.

La loi allemande du 18 janvier dernier a institué dans tout l'empire-république des « conseils d'entreprise ». C'est une mesure d'une importance sociale considérable, tant par son action immédiate que par ses effets prévus ou imprévus. Quel que soit le sort que lui fassent les développements de la politique intérieure de l'Allemagne, elle mérite une attention particulière. De ses conséquences possibles, certaines apparaissent déjà. Et, de toute façon, le retentissement de telles dispositions a été grand dans les masses ouvrières de tous les pays.

L'*organisation* des conseils d'entreprise est la suivante : les ouvriers et employés sont appelés, dans chaque entreprise industrielle employant plus de vingt personnes, à élire au scrutin proportionnel et pour deux années les membres des conseils. Ces membres sont en nombre variable suivant l'importance de l'entreprise. Les ouvriers sont représentés par des ouvriers et les employés choisissent de même des employés, ces élus se réunissant pour former le conseil. Dans les grandes entreprises comportant plusieurs sections, il y a un conseil par section. Non seulement les usines et ateliers, mais aussi les bureaux des professions libérales, ainsi que les associations et les coopératives sont soumis à cette législation. Une loi spéciale doit régler ce qui concerne la navigation. Le conseil est représenté vis-à-vis du patron, ainsi que de la commission d'arbitrage, par un délégué.

Les attributions du conseil sont : en principe assurer la défense des intérêts ouvriers, tout en collaborant avec le patron à la bonne marche de l'entreprise ; et, pour cela, en particulier veiller à l'application des diverses prescriptions légales sur le travail industriel et les institutions de prévoyance, puis à l'exécution des contrats collectifs, collaborer à l'établissement des règlements d'atelier et même à celui des méthodes de travail, intervenir et représenter les ouvriers en cas de mesure disciplinaire et notamment de renvoi ou de suspension. Lorsqu'il prend de telles mesures disciplinaires, le patron doit en informer à l'avance le conseil. Celui-ci a cinq jours pour protester. S'il n'y a pas entente, le différend est porté devant la commission d'arbitrage, dont la décision est exécutoire.

Le patron est tenu de fournir au conseil tous renseignements légaux sur la population ouvrière de l'entreprise, de communiquer les livres de paye, etc., mais sous réserve qu'aucun secret d'exploitation ne soit ainsi mis en danger. Ces communications sont réputées confidentielles.

Au total, il n'y a donc pas co-gestion ouvrière, mais seulement représentation dans les questions surtout disciplinaires. Cela, du moins, en théorie. Car l'origine de cette institution se rattache au mouvement qui, surtout depuis la guerre, pousse les éléments ouvriers à réclamer une part dans la gestion des affaires.

En Russie, cette tendance s'est exprimée dans les soviets. En Italie, à Turin principalement, il existe des conseils d'*exploitation* recrutés par élection, et prétendant intervenir, non seulement dans les règlements disciplinaires, mais dans l'organisation de la production. En Angleterre, l'institution des conseils Whitley comporte des conseils corporatifs mixtes, nationaux et de district, et aussi des conseils d'*atelier*.

Les États-Unis, par contre, se sont montrés jusqu'à présent assez éloignés de la réalisation légale de ces conceptions. Il existe pourtant un certain nombre de conseils d'usine, organisés à titre d'essais privés. En France, enfin, pendant la guerre, il fut décidé que des « délégués ouvriers » seraient chargés d'un rôle de représentation et de défense des intérêts des ouvriers. L'institution allemande n'est donc pas une exception, ni une nouveauté. Elle n'est qu'une manifestation, plus précise et plus étendue, d'un mouvement très général.

En Allemagne même, l'organisation des conseils a été préparée par divers prodromes. L'administration impériale créait en 1917, dans les grandes usines, des « commissions d'ouvriers », destinées à formuler des *desiderata* auprès des chefs d'entreprise. Avec la révolution, surgissent partout, souvent du sein même des commissions susdites, des « conseils d'ouvriers et soldats » qui prétendirent se saisir, à la mode russe, des exploitations industrielles et autres.

Les conseils d'entreprise actuels se présentent donc en Allemagne un peu comme les successeurs des conseils d'ouvriers et soldats, ou tout au moins comme destinés à atténuer, dans les masses à tendances extrêmes, le regret de la disparition de ceux-ci.

En fait, ils ne parviennent guère à donner cet apaisement. Sous leur forme présente, ils sont le résultat d'un compromis entre les conceptions d'organisation économique des divers partis allemands. Mais ils restent l'objet d'âpres discussions. Les conservateurs et partis nationaux y voient un acheminement vers le communisme anarchique et le soviétisme. Les démocrates ont collaboré avec les

social-démocrates majoritaires pour la rédaction du texte législatif et lui ont donné de commun accord son caractère, les premiers ayant obtenu des seconds de nombreuses concessions. Malgré les atténuations ainsi consenties, les social-démocrates se présentent enchantés de leur œuvre.

Les extrémistes ou indépendants ont protesté avec une très grande violence contre une réforme très insuffisante à leurs yeux. Leurs protestations prirent une forme particulièrement brutale lors de l'émeute du 13 janvier devant l'édifice du Reichstag. Les mitrailleuses de Noske les rappelèrent alors au calme. Mais ils ont continué du moins à couvrir d'injures les auteurs d'une législation qu'ils considèrent, disent-ils, comme une duperie à l'égard des ouvriers et comme destinée seulement à consolider l'hégémonie « capitaliste ». En signe de protestation, leurs députés se sont abstenus dans une partie des débats concernant la discussion du projet de loi.

A l'examen objectif, il apparaît nettement que la réforme s'appuie sur des principes faux. On s'est proposé à la fois de donner satisfaction aux ouvriers et de faciliter la paix sociale ; puis d'assurer la collaboration dans l'entreprise, de façon à orienter et à utiliser toutes les forces de celle-ci en vue de l'amélioration de la production, enfin de mettre les éléments ouvriers à même de sauvegarder leurs intérêts. Il est bien probable qu'aucun de ces buts ne sera atteint de cette manière.

Nous venons de dire que les « indépendants » ne manifestent aucune satisfaction des dispositions prises. Et, en général, étant données les idées que l'on a inculquées au monde ouvrier de tous les pays, les travailleurs manuels se contenteront difficilement des simples attributions disciplinaires légalement réservées au conseil. Ils n'y verront qu'un état transitoire vers plus de puissance. On a fait naître en eux l'illusion de l'inutilité du patron (auquel on joignait, il y a peu de temps encore, les techniciens). Les ouvriers sont, en conséquence, impatients de supprimer ce pseudo « inutile ». Ils le seront plus encore dès qu'ils auront en main une institution indépendante comme le conseil d'entreprise. Pour qu'il en fût autrement, il leur faudrait d'autres idées que celles qui ont cours parmi eux.

Il leur faudrait beaucoup de sagesse aussi, car la conception même des conseils d'entreprise est défectueuse et de nature à susciter de mauvaises tendances parce que ces conseils sont trop indépendants du chef de l'entreprise, ce qui leur donne un caractère *antipatronal*. Il est conforme aux règles de la bonne organisation d'établir la collaboration nécessaire et par suite de prévoir une représentation ouvrière. Mais il faut se garder de briser la discipline et l'unité de direction.

Le conseil d'entreprise, pour être utile, doit être une organisation de collaboration hiérarchisée, où le patron conserve son autorité. On a bien cherché, dans la loi allemande, à restreindre le rôle du conseil à une simple représentation, les décisions exécutoires étant laissées au conseil d'arbitrage. Un semblable conseil, en face du patron isolé, cherchera naturellement à accroître cette indépendance le plus possible. C'est un état instable. Le conseil d'entreprise sera orienté vers le soviet et se considérera comme un *présoviet.*

C'est bien ainsi que toute la fraction extrême du monde socialiste allemand envisage les choses. Et dans les élections à ces conseils, les indépendants se proposent de rechercher non pas un moyen de conciliation, mais un moyen de destruction de l'organisation économique actuelle et de passage à la dictature communiste du prolétariat. Il semble bien que ce soient eux qui donnent à l'institution son développement le plus logique.

Contraire à la paix sociale et à la productivité, l'institution des conseils d'entreprise est en outre assez défavorable aux intérêts ouvriers, même considérés directement et à courte échéance. Ces présoviets d'atelier sont médiocrement forts et incapables de bien défendre les intérêts de leurs commettants. Ils risquent aussi d'avoir un esprit de particularisme assez bas et peu favorable à la protection des intérêts professionnels. En Italie, à Turin, une certaine hostilité s'est manifestée rapidement entre les conseils et les syndicats. Beaucoup pensent, il est vrai, que les conseils chercheront à s'appuyer sur les syndicats, et qu'ainsi régnera la bonne entente entre eux. Rien n'est moins assuré. Et, si l'accord se produit, il ne fera qu'accroître le trouble dans l'atelier. Le conseil, appuyé sur la force syndicale, prétendra alors régenter l'entreprise contre son chef.

En fait, c'est le syndicat qui est seul qualifié pour défendre les intérêts de la profession. C'est lui qui est aussi le mieux à même de le faire. Car c'est lui qui peut le plus heureusement traiter d'intérêts corporatifs sans être retenu par les querelles de détail et de personnes, et sans désorganiser la vie de chaque entreprise. De même, c'est l'organisation corporative mixte, patronale et ouvrière, qui peut, pour les mêmes raisons, résoudre les questions et litiges professionnels avec l'indépendance d'esprit nécessaire, et non l'opposition entre le patron et le présoviet au milieu de l'atelier, opposition nécessairement vouée aux haines et aux disputes.

Les présoviets sont au total de nature à pulvériser l'action ouvrière entre une multitude de groupements anarchiques et agités, au sein de l'électoralisme, par de violentes luttes de partis. En sorte que le résultat pourrait bien être l'affaiblissement ou la désorganisation

de l'action ouvrière dans la nation. Est-ce ce que l'on cherche? Ce serait bien à tort, car la représentation ouvrière a, lorsqu'elle est bien conçue, un rôle utile à jouer.

L'institution des conseils d'entreprise, malgré les bornes qu'on a prétendu lui imposer, se montre donc comme généralement nuisible. A l'heure où d'aucuns parlent d' « industrialiser » l'État, d'autres s'efforcent en tous pays d'introduire le désordre démocratique dans l'entreprise industrielle, ce qui permettra aux révolutionnaires de proclamer la « faillite » de l'organisation propriétiste, troublée par l'action de principes qui lui sont contraires.

A.-L. Galéot.

Pour notre relèvement commercial.

Nul aujourd'hui n'ignore que la crise économique que nous traversons est dominée par le mauvais état de notre change, causé lui-même par la diminution considérable de nos exportations et l'excédent de nos importations. Les économistes sont d'accord sur ce point, et, bonheur plus rare, nos hommes politiques paraissent avoir une doctrine unique à ce sujet.

Au mois de février, M. Isaac, ministre du Commerce, adressait aux présidents de Chambres de commerce une lettre dont nous reproduisons l'essentiel :

« L'équilibre de la balance commerciale, disait-il, n'étant plus établi par les revenus de nos placements à l'étranger, *seul* l'accroissement rapide de nos exportations peut maintenant nous tirer d'embarras. Il importe donc, *quelles que soient les difficultés d'ordre pratique qu'ils puissent rencontrer*, que nos industriels et nos commerçants ne se laissent pas absorber par les exigences du marché intérieur, qu'ils n'abandonnent point à leurs rivaux, sur les marchés extérieurs, une place qu'ils risqueraient de perdre pour toujours ; mais que chacun d'eux examine les conditions de sa production en vue de réserver une part plus grande à l'exportation, les acheteurs du marché national devant comprendre de leur côté que c'est un devoir étroit pour tout bon citoyen de prendre sa part dans la restriction générale. »

Les directives officielles sont donc très nettes. Pour le consommateur, se restreindre le plus possible ; pour le producteur, ne chercher de débouchés en France que pour les produits indispensables à l'exis-

tence, et réserver le surplus aux acheteurs de l'étranger. C'est beaucoup d'avoir un programme, et mieux encore de chercher à l'appliquer ; mais il ne semble pas que M. Isaac, après avoir donné ses sages encouragements, ait envisagé les mesures correspondantes.

En effet, les Chambres de commerce auxquelles il s'est adressé ne lui ont pas caché que leur bonne volonté se heurtait à trop de difficultés, et qu'elles comptaient sur l'action gouvernementale pour leur faciliter la tâche. Elles lui ont suggéré certaines mesures utiles, telles que de faire adopter par les chemins de fer un tarif de faveur pour les marchandises destinées à l'exportation, et d'obtenir du ministre des Finances une taxe moins élevée pour les marchandises à exporter que pour celles qui sont destinées à la vente indigène.

Ces indications ne sont pas à dédaigner. Nous ne cróyons pas cependant que les moyens proposés soient suffisants pour amener un développement appréciable de notre commerce extérieur. Le producteur qui veut exporter rencontre de telles difficultés de transport, de fret, de douanes, de crédit ; en sens contraire, il est l'objet sur place de tant de sollicitations avantageuses que ses bonnes intentions risquent de rester inefficaces, si elles ne sont renforcées par une intervention gouvernementale.

Il faudrait déterminer, pour chaque nature d'industrie, un pourcentage obligatoire destiné à l'exportation. Seul le ministre possède, grâce à ses services de statistiques, les renseignements nécessaires sur les besoins du pays ; il peut donc connaître, à une époque donnée, la proportion de ce qui doit être réservé à la consommation nationale et de ce qui doit être destiné à l'exportation.

Nos industries de luxe, dont les produits sont les plus recherchés à l'étranger, et en même temps les moins nécessaires chez nous, se verraient imposer une proportion fort élevée, alors que les objets de première nécessité n'en subiraient qu'une très faible.

Cette intervention de l'État n'aurait pas un caractère arbitraire et ne serait pas plus gênante pour l'industrie que les complications douanières au milieu desquelles elle se débat actuellement. Nous pouvons même dire que cette réglementation à l'origine, chez le producteur, permettrait de supprimer ou de diminuer les interventions de l'État à la sortie.

Mais ces mesures intérieures ne sont pas les seules que doivent envisager les hommes qui ont le souci de notre relèvement, et c'est dans le domaine de nos relations commerciales avec l'étranger qu'une action immédiate s'impose, si nous ne voulons pas, comme le dit M. Isaac, perdre pour toujours des marchés sur lesquels nous possédons une situation morale privilégiée. Il ne faut pas accepter la

thèse selon laquelle nous ne devrons nous occuper des débouchés qu'après avoir réorganisé notre production ; ce serait abandonner de gaîté de cœur notre avenir commercial à l'activité de nos rivaux. Car ils ne perdent pas de temps. Depuis le mois de février 1920, nous avons vu déjà les foires d'échantillons de Leipzig, d'Utrecht, de Kœnigsberg, de Milan, de Dantzig, de Glasgow. L'Angleterre organise quatre expositions ambulantes (navires et trains d'échantillons) à destination de l'Extrême-Orient, de l'Amérique du Sud et des États-Unis. La compagnie Cunard s'installe à Hambourg, et négocie l'acquisition des docks qui appartenaient à la Hambourg-Amerika, mettant ainsi la main sur le centre le plus important du commerce international. Les États-Unis inondent de leurs produits à bon marché les comptoirs d'Extrême-Orient qui étaient nos meilleurs clients, et, pendant ce temps, le mouvement de nos échanges pour l'année 1919 se solde par un déficit de 21 065 millions, nos importations ayant atteint le chiffre formidable de 29 778 millions, alors que nous exportions seulement pour 8 713 millions.

Si l'on tient compte du fait que ce déficit se trouve actuellement aggravé de toute la dépréciation subie par notre monnaie, on comprendra l'énormité de l'effort à fournir et la nécessité de méthodes d'ensemble fondées sur l'expérience et l'exemple de nos concurrents.

Quelques essais de réorganisation ont été déjà tentés depuis l'armistice ; le plus important a consisté dans la création d'un *Office central de l'expansion nationale*, dont la fonction principale sera de coordonner les initiatives privées et les organismes administratifs dont la dispersion et l'esprit étroit de concurrence paralysaient avant la guerre toutes les entreprises. Le directeur de l'Office, M. Edmond Chaix, définit ainsi son rôle :

1° Organisation de toutes actions destinées à créer ou à répandre l'influence et le commerce français ;

2° Coordination entre les organes administratifs s'occupant d'expansion nationale dans les divers ministères ;

3° Liaison entre tous les éléments d'initiative privée : associations, ligues, comités s'occupant d'expansion nationale ;

4° Exécution de tous travaux et de toutes actions nécessaires à l'expansion nationale, et demandés soit par les administrations, soit par les initiatives privées.

Le programme est vaste, précis et de bon augure ; mais l'Office sera-t-il doté de crédits suffisants pour le réaliser? Ou le verrons-nous, faute de ressources, constituer simplement un organe inutile de plus? Nous le jugerons aux résultats.

Nos grandes sociétés d'exportation montrent une activité encou-

rageante ; le Compagnie générale d'Extrême-Orient vient de fonder deux filiales : la Compagnie générale de l'Amérique latine et la Compagnie générale de l'Europe orientale, dont les nombreux comptoirs offriront des débouchés nouveaux à notre production ; d'autres suivront cet exemple.

Nos producteurs ont fait effort pour que la France fût représentée dignement à la foire de Milan, et le succès des foires de Lyon et de Bordeaux permet de bien augurer de la reconstitution rapide de notre situation industrielle.

C'est pourquoi, quels que soient les graves problèmes soulevés par les difficultés de la production, on peut admettre que la première préoccupation à l'heure actuelle doit être celle des débouchés à l'étranger, où nous sommes devancés par nos rivaux, concurrencés par les produits qu'ils fabriquaient, tandis que nous étions envahis, et surtout dominés par leurs méthodes et l'adresse de leurs agents.

Exactement avertis par des offices de renseignements commerciaux ; connaissant d'avance les crédits à consentir et les garanties à exiger ; appuyés par des banques qui se contentent d'intérêts peu élevés, précédés de commis voyageurs largement rémunérés par de solides groupements d'exportateurs, nos concurrents arrivent en conquérants, munis de toutes les armes nécessaires à une invasion pacifique, dans des pays que nos commerçants abordent munis de leur seule bonne volonté et disposant de ressources restreintes. Ils ne trouvent bien souvent, auprès de nos agents officiels, qu'indifférence ou ignorance ; ils s'en retournent découragés. Telle était, du moins, la situation avant la guerre.

Mais la France victorieuse et appauvrie ne peut plus accepter cette infériorité ; c'est à la fois pour elle une question d'honneur et une question d'existence. Il faut qu'elle soit représentée à l'étranger par des fonctionnaires capables et personnellement intéressés au développement de nos exportations. Il faut qu'elle étudie les méthodes de ses adversaires, et qu'elle n'ait pas de fausse honte à se les approprier si elles ont donné de bons résultats. Il faut que la reconstitution de sa marine marche de pair avec le relèvement de son industrie.

Il faut au centre un gouvernement débarrassé des soucis de la politique des partis, qui sache prendre les sanctions contre les incapables, et donner aux autres l'indépendance nécessaire.

Pierre d'Autremont.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

JOSEPH CAILLAUX

Le duc D... demandait un jour à Joseph Caillaux, son ami d'enfance, devenu le grand homme du parti radical et radical-socialiste, comment il pouvait avoir des idées pareilles.

— Mon cher, répondit l'autre, mon père, à son lit de mort, m'avait fait ses dernières recommandations : « Joseph, j'ai perdu ma vie avec les conservateurs; ne va jamais avec ces gens-là. » Je l'ai écouté.

On a prêté beaucoup de mots suprêmes à Caillaux le père. Selon Adrien Hébrard, il avait dit : « Je n'ai pas pu tuer la République, mais Joseph s'en chargera. » On ne peut pas comprendre Joseph si l'on ne se rappelle qu'il est sorti du monde conservateur et que les hommes du Seize-Mai l'avaient élevé sur leurs genoux. Un autre de ses camarades de collège, M. Fernand Vandérem, a vu le duc de Broglie caresser le fils de son ministre des Finances en disant : « Voilà notre espoir! » L'Ordre moral plaçait bien ses espérances...

Joseph Caillaux est un transfuge. Il a commencé par là. C'est que, tout jeune, il avait respiré un mauvais air, celui de la maison paternelle. Financier sans convictions, politicien hésitant entre la droite et la gauche, mais conservateur par ses relations d'affaires et ses relations mondaines, Caillaux le père, embarqué et compromis dans l'affaire du Seize-Mai, avait gardé une affreuse rancune de cette spéculation manquée. A son école, Joseph apprit à mépriser tous les hommes et tous les régimes, les aristocrates et la démocratie. Le père avait échoué. Le fils voulut réussir. Son scepticisme était absolu. La corruption de

son esprit et de son cœur venait de son éducation même. Elle l'a mené, à travers la Chambre, la présidence du Conseil, les affaires louches et fructueuses, jusqu'au banc de la Haute-Cour.

Conduire le parti radical, devenu un syndicat d'appétits et d'où le vieil idéalisme avait disparu, le conduire en tenue d'homme du monde et avec des insolences de talon rouge : ce fut le triomphe de Joseph Caillaux. Qui n'a pas vu le théoricien de la « réforme fiscale » foudroyer les interrupteurs d'un : « Vous ne m'avez pas compris », ne sait pas jusqu'où peuvent aller l'impertinence et le dédain d'une Assemblée parlementaire. Sa correspondance privée nous a appris combien il se moquait du peuple, des idées « de gauche », de l'impôt sur le revenu et du reste. Le reste, c'était la France.

Joseph Caillaux, conservateur perverti, avait fondé son système sur le mépris universel. Le mépris de l'électeur était à la base de sa politique. Quand il fut élu pour la première fois dans la Sarthe, il succédait à un duc. « M. de la Rochefoucauld ou moi, c'est la même chose », avait-il dit. Quand il fit partie du ministère Waldeck, avec le général de Galliffet et M. Millerand, il y représenta les « ralliés ». Cette équivoque, il l'a entretenue dans sa circonscription, donnant des confessionnaux. aux églises, en sorte que, jusque dans le clergé, il y a eu des « caillotins ». Tant de ruse ne déplaisait pas aux ruraux. Un bon fermier de la Sarthe, à qui l'on reprochait de voter pour les radicaux-socialistes, répondait en clignant les yeux : « Eh! m'sieur Caillaux, i'n'est pas plus radical qu'vous et qu'moué. I'dit ça, parce qu'il faut bien qu'on l'dise. » Subsides, faveurs, protections : Joseph Caillaux connaissait les ressorts de la démocratie. Il flattait les sentiments les plus bas et les instincts les moins nobles. Il ne comptait que sur eux. L'argent et l'intérêt : du haut en bas de la société française, il ne voyait pas d'autre mobile. C'est pourquoi on l'a nommé le « ploutocrate démagogue ». Et comme sa politique intérieure, sa politique extérieure a été celle de la ploutocratie corruptrice.

Le mépris implique le manque de confiance. Joseph Caillaux n'avait pas confiance dans la démocratie, qu'il confondait avec la nation française, pour résister à l'Allemagne impériale. Il pensait de plus que le moindre effort, le désarmement, tout plutôt que la guerre, serait bien vu de l'électeur. Il spéculait sur la lâcheté. Toute sa politique de concessions à l'Allemagne, au moment d'Agadir, est venue de là. Et, pendant la guerre, son défaitisme partait des mêmes raisons.

On s'étonne parfois que l'accusé de la Haute-Cour plaide non cou-

pable. Pourquoi n'a-t-il jamais avoué que sa politique, c'était celle du rapprochement avec l'Allemagne? Thiers, après 1871, n'était-il pas allé très loin dans cette voie? Gambetta n'avait-il pas songé à un accord avec Bismarck? N'y avait-il pas toujours eu, dans la troisième République, un parti germanophile? « Après tout, disait Joseph Caillaux très peu de temps avant la guerre, devant un sénateur mort depuis, après tout, notre vraie politique, c'est de nous allier avec l'Allemagne. » Pourquoi « après tout » et non pas « avant tout »? Pourquoi cette absence de clarté et de franchise qui a fait que, pendant les hostilités, Joseph Caillaux prononçait tout haut des discours patriotiques, tandis que, tout bas, il intriguait contre nos alliances?

C'est qu'il ne pouvait pas dire le fond de sa pensée. Voyez-vous le chef du plus grand parti républicain déclarant que la République ne peut pas faire la guerre, que la démocratie ne peut pas se battre? Le voyez-vous expliquant qu'il valait mieux, en conséquence, s'entendre avec l'ennemi, d'autant plus que l'entente avait déjà commencé avant la guerre, et que lui, Caillaux, comprenant bien que la France républicaine devait à tout prix être pacifique, avait engagé une collaboration financière avec les Allemands?... Evidemment, il ne le pouvait pas. Et il était réduit à un mensonge qui rend sa défense impossible à ses avocats.

Voilà, pour la trahison, la part des idées. Du lit de mort de son père à la Haute-Cour, Joseph Caillaux n'a cessé d'avancer dans une voie pernicieuse. Mais les sentiments suivent les idées. Conservateur perverti, Joseph Caillaux était devenu un bourgeois déclassé. Ses haines avaient poussé sa femme au crime. Le crime de sa femme a entraîné d'autres crimes. Devenu une sorte de paria et d'aventurier, ne rêvant plus que réhabilitation et vengeance, la défaite de son pays lui apparut comme un espoir. Il la désira parce qu'elle lui donnerait raison. Il la désira parce qu'elle le sauverait. Sur la ruine de la patrie, seul Joseph Caillaux serait grand. Et lorsqu'il comparaissait devant le capitaine Bouchardon aux mauvaises heures de 1918, — les dernières mauvaises heures, — l'accusé disait avec un sourire : « Le communiqué n'est pas bon aujourd'hui, mon capitaine... »

Ayant désiré la défaite, il a cherché à la provoquer. Il l'a cherché par l'intrigue, Coriolan de bas étage, descendant toujours vers des relations plus viles, financiers marrons, espions, agitateurs, agents de l'ennemi. Comme le Coriolan de Shakespeare, il aurait pu dire : « Ma volonté ne m'appartient plus : elle est engagée au service de l'étranger. » Mais Coriolan, au grand jour, portait ses armes au service des Volsques.

Joseph Caillaux fréquentait Lipscher, Minotto, Bolo, Almereyda. « Ne va jamais avec ces gens-là », lui avait dit son père en parlant des « conservateurs ». Et voilà avec qui il est allé...

***

Fiction et dures réalités.

C'est un trait de notre temps : les mots ne touchent plus personne. Peut-être en a-t-on trop entendu. A force de coups de canon, les artilleurs deviennent sourds. A force de titres et de « manchettes », les lecteurs de journaux ne distinguent plus ce qui est futile de ce qui est grave. Il est devenu malaisé de frapper les esprits, et, plus encore que l'excès des événements terribles ou grandioses, l'excès des phrases a engourdi les imaginations.

Ce n'est pas que les avertissements soient rares. Mais toutes les métaphores sont usées et, dans la rue, on ne ferait retourner personne en prononçant : « Crise, tragédie, catastrophe. » Quand l'avis est donné à mots couverts, le public n'a plus l'habitude de lire entre les lignes et l'effet est encore manqué. Est-ce que nos pères n'auraient pas frémi s'ils avaient lu que le chancelier de l'Échiquier, — titre qui inspirait de la vénération à la bourgeoisie des deux mondes, — avait dit en s'adressant aux citoyens de tous les pays : « Il y a un danger croissant qui vient de l'existence de faux espoirs et d'illusions et des dures réalités qui sont cachées aux yeux par la pléthore d'argent résultant de l'enflement constant de la circulation fiduciaire et des émissions des gouvernements. » Cependant, ce sévère langage d'un financier a été tenu ces jours-ci à Londres, et, sauf un petit nombre de personnes qui connaissent ces « dures réalités » et qui les mesurent, qui donc se rend compte du « danger croissant »?

Quelqu'un nous disait naguère : « Nous ignorons peut-être encore le secret de la circulation des richesses comme on ignorait autrefois la circulation du sang. » C'est possible. Mais les hommes ont toujours obéi et ils obéissent encore aux impulsions de la sève qui gonfle leurs veines, sans se soucier des lois de Harvey. Ainsi les économistes démontrent que le régime de la monnaie de papier est un régime fictif et que cette fiction ne peut pas durer : on vit dans cette fiction, on s'y installe, on s'accommode à elle, et c'est elle qui façonne à son image les mœurs, les cœurs et les esprits.

L'enchérissement de toutes choses est un phénomène accepté comme une force de la nature. Le public s'étonne à peine que plusieurs centaines de législateurs aient décrété qu'ils ne pouvaient plus vivre avec 15 000 francs et fixé à 27 000 le minimum de l'exis-

tence honorable. C'est seulement dans l'avenir qu'on admirera sans doute que, parmi ces législateurs, même parmi les sages vieillards du Sénat, il ne s'en soit pas trouvé un seul pour dire : « Que ferez-vous si, dans quelques mois, votre nouvelle indemnité est devenue aussi insuffisante que l'ancienne l'était? »

Nous avons pris souvent plaisir à raconter, quand la conversation tombait sur la vie chère, l'histoire classique de l'économiste anglais qui voyageait aux îles Orcades. Une paysanne passe, un panier d'œufs sous le bras.

— Combien le panier d'œufs? demande l'économiste.

— Trois pence, répond la marchande.

— Ce n'est pas cher. Vous devez avoir beaucoup d'œufs dans cette île.

— Non, monsieur, le climat est rude et les poules pondent peu.

— Oh! alors, si vous n'avez pas beaucoup d'œufs, vous n'avez pas beaucoup de pence.

Je dois avouer que l'histoire n'a jamais eu grand succès quoiqu'elle contienne toute la morale de la vie chère. Nous n'avons pas beaucoup d'œufs et nous avons une grande quantité de pence, au contraire des îles Orcades. Le nombre des choses qui se consomment est limité. Il est même réduit par rapport à ce qu'il était avant la guerre. Mais la monnaie de papier est illimitée. Dès lors, pour chaque particulier, quelle est la question? Se priver? Mais on ne se prive que de ce qu'on ne trouve pas et l'on trouve encore à peu près tout ce qu'on veut avec du papier-monnaie. Il s'agit donc seulement d'avoir toujours plus de ce papier magique : les législateurs ont donné l'exemple et accéléré la machine.

O temps! ô mœurs! j'ai beau crier,
Tout le monde se fait payer.

C'était vrai au siècle de La Fontaine. Ce fut encore plus vrai sous le régime des assignats. On vit alors des phénomènes qui ressemblent beaucoup à ceux dont nous sommes témoins : hausse des salaires et agiotage. Il faut bien vivre! Ceux qui vivaient de leur revenu n'ont pas, comme l'ouvrier et l'employé, la ressource des augmentations. Alors la Bourse est là. C'est une fureur de spéculation. Observez Paris vers cinq heures du soir : entre combien de mains verrez-vous la « cote », et quelles mains! La finance est dans la rue. Il y a des actions de pétrole ou de mines d'or dont les noms volent de bouche en bouche. Les femmes elles-mêmes en parlent comme d'une romance ou d'un parfum.

Comment finira ce vertige? Il serait imprudent de croire que les conseils de sagesse seront entendus. Les législateurs ont-ils écouté

l'appel aux restrictions? Nous vivons dans le faux, dans un roman fantastique. L'heure des réalités viendra.

Alors on réapprendra ce qui s'oublie. L'illusion sera tombée. La vraie richesse, on la verra non dans les signes, mais dans les choses. Le miracle quotidien du paysan, qui tire parti de toute parcelle et de toute brindille, sera recommencé dans chaque maison. Nos grand'mères se souvenaient d'un temps où c'était une nécessité et un devoir de compter une allumette. Cet humble effort a sa beauté. Il redeviendra une loi. Ceux qui auront raison dans la lutte pour la vie, ce sont ceux qui, les premiers, retrouveront et pratiqueront ces traditions domestiques.

Elles sont restées fortes là où l'on a le plus de mémoire : à la terre, chez le paysan et au château. L'homme de la glèbe ne parle pas. Mais il crée. Il prépare les richesses prochaines, tandis qu'ailleurs on consomme, on gaspille ce qui forme l'assise matérielle de la civilisation. Cependant l'observateur de la société et des mœurs aura relevé avec une profonde satisfaction de l'esprit que le signal est déjà parti et d'en haut. Un journaliste avait demandé à des femmes du monde de lui dire leurs projets d'hiver. Et elles lui ont répondu qu'elles n'en avaient pas dans l'ordre d'idées qu'il entendait. L'une d'elles qui, avant la guerre, a donné des fêtes dont la magnificence est restée célèbre, a rappelé que ces temps étaient révolus. « Les vieilles familles françaises, a dit la comtesse de C..., se souviennent de l'austérité qui a suivi les guerres de la Révolution et de l'Empire. » Aujourd'hui comme alors, il faut reconstituer les patrimoines et la France. Et nos vieilles familles seront encore associées à ces « restaurations »...

JACQUES BAINVILLE.

Une nouvelle version du « Repas du lion ».

On connaît le sens de l'image qui donne son titre à la pièce de M. de Curel que la Comédie-Française a reprise. Le grand aristocrate créateur est semblable au lion qui chasse : lorsqu'il a saisi sa proie, c'est justice qu'il apaise son vaste appétit. Derrière lui, les chacals se nourrissent de ses restes. Sans le désir puissant qui a soulevé le chasseur, les bêtes trop faibles pour oser et pour vaincre hurleraient de faim dans la nuit.

L'image est belle. Elle n'est pas tout à fait exacte, car, dans l'espèce humaine, le chacal peut à son tour devenir un grand fauve. M. de Curel l'a montré dans sa nouvelle version. Il a remanié sa pièce,

comme il l'a fait et dû faire pour d'autres. Les pièces de M. de Curel, qui sont des conflits d'idées, appellent ainsi le remaniement à mesure que l'idée inspiratrice prolonge sa courbe. C'est à la fois le signe de leur grandeur et de leur faiblesse.

M. de Curel a tassé les deux premiers actes en un seul, modifié la conclusion et ajouté un dernier acte complètement neuf. Dans la version originale, Jean de Sancy-Miramont était abattu par un coup de fusil : c'était la vengeance des chacals. Dénouement accidentel, pourtant logique, qui marquait lui aussi que, dans la race humaine, le chacal n'accepte pas de différer du lion. En outre, cet épilogue laissait en suspens le débat d'idées. Si je ne m'abuse, M. de Curel, aujourd'hui, est plus près de conclure qu'il ne l'était autrefois.

Héritier d'une longue suite de gentilshommes chasseurs, Jean de Sancy-Miramont se révolte à la pensée que la grande industrie que fonde son beau-frère Boussard va bouleverser son domaine, les forêts qu'il bat avec passion. Une nuit, il ouvre un passage aux eaux qui noient la mine, — et un ouvrier ivre qui dormait au fond. Secoué d'horreur devant le cadavre, l'enfant passionné jure de réparer cette mort en consacrant sa vie aux ouvriers qui risquent la leur pour lui et les siens. Il devient une sorte d'apôtre du socialisme chrétien, mais un apôtre sans la foi. Boussard le lui montre avec une rigueur terrible. Le véritable drame est ici. C'est l'évolution de Jean qui se convainc que la plus haute manière de servir est de créer. Elle est exposée de main de maître, motivée par les plus fortes raisons psychologiques et sociales. Jean annonce aux ouvriers qu'au lieu d'appuyer leur revendication, œuvre négative, il les enrichira en suivant sa vocation, en étant un chef, manieur et producteur de vrais biens. Ils ne comprennent pas, se retournent furieux et assassinent Boussard. Là s'arrêtait la première version, avec des variantes quant à l'assassinat.

Dans le quatrième acte inédit, le chacal Robert Charrier devenu ministre et le lion vieilli apparaissent puissants et désabusés. A l'épreuve, Jean s'est révélé industriel plus fort encore que Boussard ; on peut s'en étonner, car au second acte il possédait les qualités du tribun, ce qui ne semble pas prédisposer au génie industriel. Quoi qu'il en soit, l'ancien apôtre revenu à l'aristocratisme individualiste et le ministre socialiste assagi doutent de beaucoup de choses, hormis le bienfait de leur puissance créatrice. Ils sont l'un et l'autre de grands types humains. Ils le savent et le disent avec orgueil. Mais à côté d'eux paraît une autre forme de la noblesse humaine, et c'est vers elle que M. de Curel semble pencher ; le curé Charrier, qui n'a créé que des biens moraux, possède des trésors qui échappent à

son frère et à Jean : l'esprit d'humilité, la foi, la paix. Ainsi l'insoluble problème posé par la première version du *Repas du lion* fait place à un problème psychologique. Combien d'autres encore se lèvent à l'appel du puissant animateur qu'est M. de Curel !

Jean de Miramont est-il un fort, est-il un faible? L'un et l'autre, ce qui est humain, mais il faut pencher vers la deuxième explication. Une mort l'enchaîne, une autre mort le libère ; les forts n'ont pas besoin d'un cadavre pour se déterminer. Au second acte, au retour d'une réunion publique, il a des mots qui indiquent, je ne dirai pas le cabotin, le mot serait trop fort, mais l'artiste épris de sa virtuosité. Sa conduite avec Mariette, sa sincérité devant les ouvriers, loin d'infirmer cette opinion, tendent à la renforcer.

Si nous laissons de côté les pièces à thèse qui ne sont que des prêches détournés, c'est la règle de voir au théâtre des caractères aux prises avec leurs passions. La grande originalité de M. de Curel consiste à présenter des caractères mus par une passion, sans nul doute, mais d'origine intellectuelle. Ses héros sont des êtres vivants. Ils ont de la chair et un cœur, ils sont ambitieux, amoureux, mais l'auteur ajoute un élément à la peinture de l'amour et de l'ambition. Le psychologue étudie un cas passionnel, il en fait sa matière, même sans calculer les répercussions dans le domaine de l'idéologie. L'idéologue construit des systèmes sans prendre garde aux conséquences qu'ils engendreront lorsqu'ils inspireront la conduite d'un homme de chair et d'os. M. de Curel occupe une position intermédiaire. Passionné pour les idées, il ne les conçoit pas dans l'abstrait. Il perçoit leur action directe chez l'être vivant. C'est pourquoi il est dramaturge et non pas philosophe. Il montre les actes engendrés par les idées. Toutes ses pièces sont construites autour d'un personnage central chez qui l'idée et le sentiment sont en perpétuelle réaction l'un sur l'autre. Il va de soi qu'un tel personnage est nécessairement analyste, raisonneur. Il ressemble toujours un peu à M. de Curel. Cet auteur ne contemple jamais la vie en peintre et en moraliste, c'est-à-dire en observateur, il projette sur la scène son propre drame. C'est le romantisme de M. de Curel.

S'il fallait définir cette pièce d'un mot, on pourrait dire que c'est le drame des hérédités contradictoires. Plus je vais, plus je considère M. de Curel comme un champ de bataille d'hérédités, plus je crois que si la théorie de Daudet n'existait pas, il faudrait l'inventer à son usage. Son symbole du squelette de *l'Ame en folie* n'est pas pour affaiblir cette opinion. Il y a chez M. de Curel un aristocrate et un chrétien, un chasseur de fauves et un agriculteur, un fils de rudes gentilshommes et un fils des aïeules simples et douces qui filaient la

laine et tenaient leur maison. Pas un de ces traits qui n'ait sa noblesse, et qui ne tende à faire de M. de Curel le contraire d'un déraciné. C'est de l'antagonisme entre ces personnages divers réunis en un seul homme que le drame jaillit.

Un trait du caractère de M. de Curel ne doit pas être omis : le juste, lucide et puissant orgueil que respirent ses préfaces, et qui fait songer à Malherbe. On a dit : « Quel malheur que M. de Curel soit riche. S'il devait gagner sa vie, il ferait des concessions au public. Il prendrait la peine d'être adroit, de polir ses aspérités. » Erreur. Pauvre, M. de Curel serait tout à fait intraitable. Aristocrate par la race et par la pensée, justement fier de ses supériorités, jamais il ne consentirait à s'abaisser et, de lion, à redevenir chacal. Parfois même on croit sentir qu'il ne lui déplaît pas de heurter le public. Il est bien de la race du grand félin dédaigneux auquel se comparait Byron : « Je suis comme le lion, je bondis. Quand je n'ai pas atteint ma proie, je me recouche. » Quand M. de Curel remanie ses pièces, ce n'est pas pour plaire au public, c'est pour satisfaire aux commandements de son esprit.

Telles sont ses grandeurs et ses limites. Le ton, le style ont aussi leurs contradictions : tantôt quelque emphase poétique, quelque raideur idéologique. Tantôt une haute poésie naturelle. Presque partout le mouvement et la vie, et c'est un de ses dons. Les pièces de M. de Curel, excepté peut-être *la Nouvelle Idole*, ne donnent pas l'impression du chef-d'œuvre, parce qu'elles sont distendues, sinueuses, parce qu'il ne semble jamais que l'auteur ait pris soin de les mettre au point, en dépit du travail perpétuel qu'attestent ces remaniements. Il procède par jets, par des sortes d'explosions brusques qui inspirent des fragments de chef-d'œuvre pareils aux membres disjoints d'un athlète. Tel quel, M. de Curel est le seul dramaturge vivant à propos de qui l'on puisse prononcer le mot de génie, parce qu'il est le seul qui sache animer les idées, montrer leur jeu dans un esprit et un cœur, leur relation avec la vie passionnelle, l'action profonde qu'elles exercent dans certains cas. Cas d'exception? Non. Les personnages de M. de Curel sont des êtres d'élite, jamais des êtres d'exception. Hormis cette supériorité intellectuelle, ils sont humains, ils sont vrais. En s'exprimant selon leur vérité propre, c'est-à-dire en hommes supérieurs, ils parlent et ils vivent selon la vérité commune, à tous les hommes : tel est le secret de leur puissance et de l'émotion qu'emporte le spectateur.

LUCIEN DUBECH.

La vie musicale.

Jamais on n'aura vu la musique, chez nous, si effervescente, si nombreuse, si pressée qu'aujourd'hui de se produire à la lumière.

Pourtant on aurait tort de se dissimuler ce qu'il y a de superficiel et de factice dans cette grande agitation menée autour de la musique. Une profusion d'affiches sur les murs et peu d'art véritable : le tracas personnel de l'intérêt, avant tout, ou d'une gloriole longtemps contenue. Aucune direction dans le flot qui monte, et peut tomber, lassé, d'un coup. Dans le public des concerts, qui paraît accru, on sent beaucoup de bonne volonté éparse ; attendant qu'on la coordonne et qu'on la guide, elle se laisse aller à la routine d'avant-guerre, froidement réinstallée partout. Entre tant d'appels qui la sollicitent, à peine distingue-t-elle quelques velléités, comme il nous arrive en trop de choses, plutôt que de fermes propos : essais de présenter, ici, la musique comme une matière d'enseignement historique ; là, — dans des cercles plus modestes, à encourager d'autant, — d'offrir aux compositeurs inconnus quelque débouché permanent ; ou bien, au contraire, de ranimer l'art antérieur à ce classicisme dont Beethoven est le centre, et que nous avons trop exclusivement cultivé ; mais on cherche l'homme de foi qui saura employer au service de notre musique le souvenir de l'épreuve et l'orgueil de la victoire, l'homme de la taille des Pasdeloup, des Édouard Colonne ou des Charles Lamoureux, contemporains du mouvement admirable d'où sortit, après 1871, la musique française moderne. Devrons-nous attendre moins du triomphe que de la défaite? Et quelle heure se retrouvera si favorable, pour que notre nation prenne enfin conscience du trésor national qu'elle méconnaît la première dans sa propre musique?

A cette heure même, notre musique, les mains pleines de chefs-d'œuvre que l'usage n'a point défleuris, notre musique gonflée de forces et d'aspirations nouvelles, ne trouve le moyen de vivre que d'expédients éraillés ; et trop peu de gens aperçoivent combien il importe qu'elle vive. Une époque, pense-t-on, si chargée de préoccupations vitales, n'a point de place pour les arts : il est futile de lui en parler. Laissons donc de côté les bienfaits que peut répandre sur l'éducation morale d'un peuple la frivolité prétendue de l'art des sons. Admettons, bien que ce soit faux, qu'un pays puisse, sans risquer son être même, renoncer, fût-ce un instant, à orner son esprit et sa vie. Consentons encore à payer d'ingratitude publique la dette

intime que tant d'angoisses et de deuils ont envers la musique ; la douceur ou l'exaltation pure dont elle a allégé, pour tant d'âmes douloureuses, quelques heures des années terribles ; le réconfort qu'elle a humblement, naïvement porté jusqu'en des cagnas du front. Tenons-nous au point de vue pratique, économique, du moment. Il n'est question que de pousser notre production, notre exportation, pour recouvrer la prospérité matérielle ; il n'est question que d'entretenir partout à l'étranger le prestige spirituel que notre vertu dans la guerre a grandi. Une juste crainte nous presse de nous trouver distancés dans le temps, dans la quantité, dans la qualité, par des voisins que n'affaiblissent point tant de blessures, par des amis ou des indifférents, des ennemis même ; mais il y a un ordre de production au moins où nous possédons la certitude que personne ne nous distance : la littérature, les arts, la musique surtout. Nous n'avons même pas à attendre ce que nous y produirions : ce qui est déjà produit, nous sommes loin encore d'en épuiser les ressources. Nous avons assez accusé la musique d'être sur nos esprits l'un des agents principaux de l'oppression germanique : ne comprendrons-nous l'importance de la musique que quand elle travaille contre nous? C'est à nous, maintenant, de demander à son langage universel la plus puissante expansion de notre influence dans le monde. Depuis la mort de Wagner, — le savons-nous assez nous-mêmes? — l'école musicale dont César Franck, Gabriel Fauré et Claude Debussy ont fait la destinée, tient de loin la tête. Et notre influence, appuyée encore d'un glorieux passé, n'est pas seulement acceptée aussitôt qu'elle s'offre : elle est attendue, demandée. Dans les pays comme l'Angleterre, l'Espagne, l'Italie, où surgit une activité musicale nouvelle, ce mouvement, même autochtone, se réclame du nôtre, évolue d'accord avec lui ; croyez que l'Allemagne, à son tour, le suivra, dès qu'elle y aura bien senti le poids de la victoire. La musique russe ne compte plus que des individualités déracinées ; mais c'est chez nous qu'elles revivent à l'aise. On n'imagine pas ce que nous ont acquis les quelques tentatives que notre gouvernement a chichement consenties en pays neutres pendant la guerre, en pays rhénan depuis l'armistice. Une petite tournée de la Société des Concerts du Conservatoire en Suisse, et voilà balayés les résultats de trois ans de propagande sans répit, où l'Allemagne avait dépensé des millions.

Depuis trop longtemps nous négligeons cette force, dont tous les éléments sont prêts. Depuis bientôt deux siècles, Jean-Jacques nous a menés à sacrifier obstinément, en France, la musique française à toutes les musiques étrangères, suivant la mode. Nous avons, là

aussi, un devoir urgent, un devoir national de réfection d'une province envahie.

On s'égarerait, cependant, à ne pas tenir compte du tempérament de notre race, nous parût-il à regretter. Il la portera toujours, irrésistiblement, vers le théâtre : c'est là que la musique peut exercer sur elle l'action, sinon la plus profonde, du moins la plus étendue. Le théâtre a quelquefois gêné le développement intérieur de notre musique ; il reste indispensable à sa manifestation extérieure, si nous ne voulons pas faire de notre musique un art de cénacles confinés. C'est au théâtre aussi que nous voyons son existence devenir le plus incertaine. Seul, l'Opéra-Comique profite de l'entraînement général qui remplit nos salles de spectacles ; il le mérite, son effort, en aucune circonstance, ne s'étant relâché. L'Opéra, qui n'a su vivre, pendant la guerre, que d'une vie hésitante et fragmentaire, se débat dans le triple embarras de reformer un répertoire, un public, et de disputer, avec faiblesse, son personnel à un état de grève latente. Un Théâtre Lyrique, au plus beau coin des boulevards, avec des noms d'étoiles pour attirer la foule, et des ouvrages qui vraiment n'exigeaient de personne trop de contention, n'a pu durer trois mois. Obtenir qu'en un temps comme celui-ci, un État augmente des subventions théâtrales, y peut-on songer? Il reste que le théâtre prenne un parti pour s'aider lui-même. Aux dépenses propres de la musique, s'ajoute pour lui le fardeau de la mise en scène : c'est un chapitre, le seul, où chercher l'économie sans mettre la musique en péril.

Je ne suis point du tout de ces ascètes mystiques, qui jugent tout spectacle inutile, sinon nuisible à la musique, et presque sacrilège. Je pense qu'il n'y a rien de trop beau pour elle. Lorsqu'elle a été destinée pour le théâtre, une mise en scène d'un grand luxe, d'un art raffiné, d'un goût exactement approprié, fait mieux encore que la rehausser du plus digne ornement : elle l'explique, la commente, la soutient, toutes les natures ne sachant pas se concentrer dans le jeu d'un sens isolé. Mais nous sommes momentanément des pauvres, ayons le courage de l'envisager ; des pauvres comblés d'une richesse impondérable, qu'ils se doivent de sauver. N'allons point, pour cela, nous contenter de lésine et faire misérablement — cela s'est déjà vu — la même chose que nous faisions jadis avec éclat. Osons « autre chose », où nous ne tarderons pas à découvrir des beautés supérieures. Détournons notre inclination passionnée, un peu enfantine, pour la mise en scène en trompe-l'œil et son ostentation. La musique n'a que faire de la réalité des aspects : sa vérité est d'un ordre plus profond. Il lui suffirait d'une atmosphère, créée principalement par la lumière et des formes, des couleurs, des mouvements simplifiés : une

harmonie pour l'œil, purement sensorielle et indéterminée comme l'harmonie pour l'oreille, et subtilement accordée avec elle pour émouvoir notre esprit et notre sensibilité. L'essentiel, dans la mise en scène de l'œuvre musicale encore plus que de l'œuvre poétique, c'est l'être humain ; le reste n'est qu'un fond, qui peut être élémentaire.

Des idées analogues percent aujourd'hui de bien des côtés, et jusqu'en des théâtres où l'on attache à la mise en scène une importance extrême, comme le Théâtre Gémier. Le faste des Ballets Russes a depuis longtemps montré l'exemple d'une simplification du décor, qui, sous prétexte de cubisme, va s'accentuant. On a parlé des curieuses inventions de M. Gordon Craig et de son décor-paravent. Au Vieux-Colombier, on va déjà plus loin ; et en Suisse, on a donné, récemment encore, avec grand succès, des représentations d'opéras de Gluck encadrées de simples draperies. Qu'il serait intéressant de représenter ainsi les opéras de Rameau, dont le caractère apparaît méconnu à travers le bric-à-brac éperdument empanaché de nos reconstitutions d'antiquaires, somptueuses, mais mortes ! Et l'on rêve d'une telle mise en scène qui ne serait plus seulement celle du drame, qui serait la mise en scène de la musique elle-même, et ne coûterait presque rien, que la peine de comprendre la musique.

Gaston Carraud.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

France. — *L'agitation ouvrière persiste en Alsace. Dans le Nord et la Loire, les mineurs ont repris le travail, le 22 mars. Toutefois, le chômage continue dans le Pas-de-Calais et la grève générale a été décrétée dans la région Lille-Roubaix-Tourcoing pour toutes les professions. La Chambre des députés (23 mars) et le Sénat (26 mars) ont voté une augmentation mensuelle de 1 000 francs pour le traitement des membres du Parlement, qui étaient déjà les mieux payés d'Europe.*

Allemagne. — *Le coup de force prématuré de Kapp et de Lüttwitz n'a pas eu de lendemain, mais il a produit d'importantes conséquences politiques. Désavoués même par la droite, ses promoteurs ont dû disparaître, dès le 17 mars. Le gouvernement Ebert-Bauer, qui avait pris la fuite et s'était réfugié à Stuttgart, est rentré à Berlin le 21.*

Le résultat de cette équipée aura été de généraliser l'anarchie en Allemagne et de faire ressortir la faiblesse du gouvernement central ballotté entre le parti militaire et le communisme. A Munich, proclamation d'un gouvernement fédéraliste. En Westphalie rhénane, une armée rouge, munie d'artillerie, de mitrailleuses et de lance-flammes, s'est emparée de tout le bassin de la Rhur, dont elle a chassé la Reichswehr.

A ce propos, le gouvernement allemand a demandé l'autorisation de faire pénétrer des troupes dans la zone neutre de la Ruhr. Le gouvernement français s'est, bien entendu, formellement opposé à cette violation du traité de Versailles et annoncé qu'il prendrait, le cas échéant, des garanties, ce qui a amené des divergences de vues avec certains de nos alliés. Le 22 mars, Noske, le ministre de la Guerre à poigne qui avait maté le spartakisme, a été sacrifié aux indépendants. Le cabinet Bauer, après diverses tentatives de remaniements, s'est démis le 26, et a été reformé le 27, sous la présidence d'Hermann Müller, un des plus notables socialistes impérialistes de l'ancien Reichstag, dont la duplicité s'exerça en juillet 1914 aux dépens des socialistes français.

États-Unis, 19 mars. — *Le Sénat a rejeté définitivement le traité de Versailles et l'a renvoyé au président Wilson.*

Turquie, 16 mars. — *Conformément aux décisions prises, les Alliés ont occupé Constantinople et ont procédé à l'arrestation de plusieurs chefs nationalistes. Mais l'agitation s'aggrave en Asie-Mineure.*

Italie, 14 mars. — *Remaniement du cabinet Nitti avec l'aide des groupes libéraux et démocrates, à l'exclusion des socialistes et des catholiques. La situation du ministère est peu sûre.*

Roumanie, 19 mars. — *Le général Averesco est chargé de former un nouveau ministère, en remplacement de M. Vaïda-Voïvode. La Chambre roumaine, dominée par les Transylvains et les Bessarabiens, est dissoute le 28.*

Danemark, 29 mars. — *Démission du cabinet radical et germanophile Zahle sur l'initiative du roi. M. Zahle était très attaqué depuis les résultats du plébiscite dans la deuxième zone du Schleswig, qui furent favorables à l'Allemagne.*

A. M.

Le Gérant : Ch. Magué.

PARIS — TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 24902.